

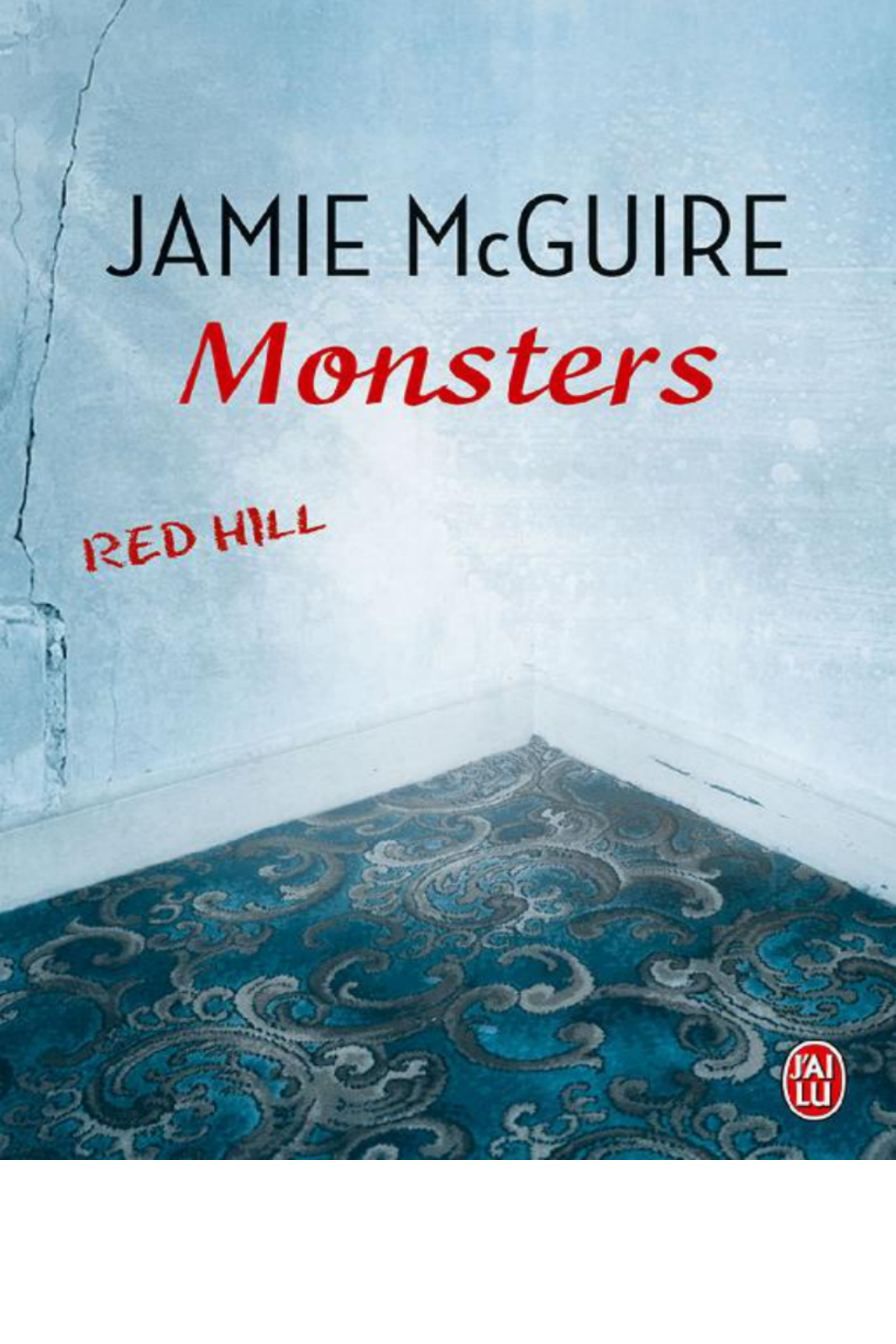


Monsters

McGuire Jamie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

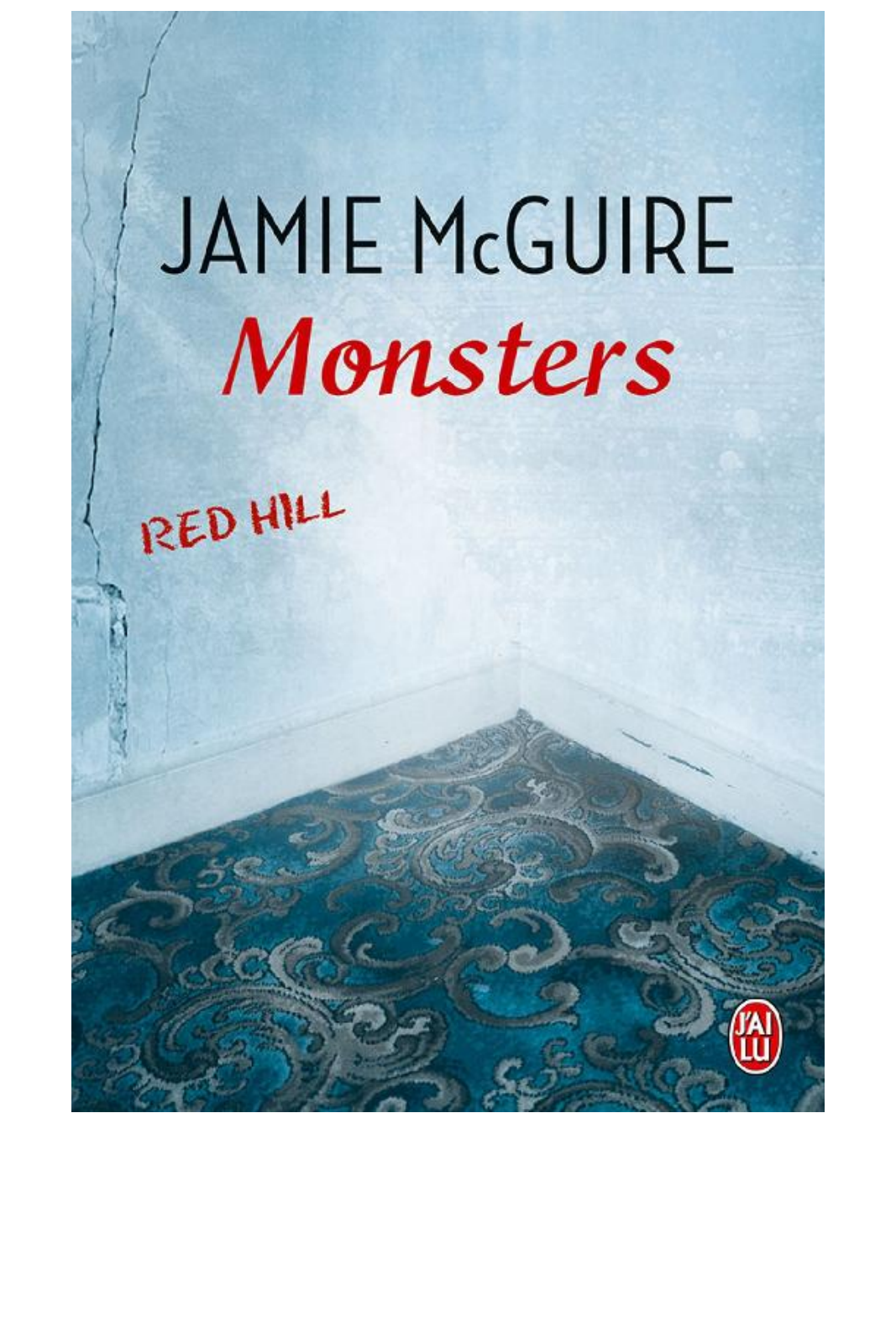
The background of the book cover is a photograph of a room's corner. The walls are a pale, textured blue-grey. A vertical crack runs down the left wall. The floor is covered in a dark blue carpet with a complex, swirling paisley pattern in shades of teal and grey. The scene is lit from above, creating a soft glow in the corner.

JAMIE McGUIRE

Monsters

RED HILL



The book cover features a photograph of a room's corner. The walls are a pale, textured blue-grey, with a prominent vertical crack on the left wall. The floor is covered in a dark blue carpet with an intricate, swirling paisley pattern in shades of teal and grey. The scene is dimly lit, with a soft light source from the right creating a subtle glow on the wall and floor.

JAMIE McGUIRE

Monsters

RED HILL



JAMIE
McGUIRE

Monsters

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Benjamin Kuntzer*



*Pour Danielle Lagasse
Merci d'avoir pris tant de plaisir
à adorer Red Hill.
Merci de le soutenir.
Merci de me soutenir.*

Chapitre 1

Le regret n'est pas une chose à laquelle les adolescents de treize ans pensent souvent. Faire une folie ou prendre une mauvaise décision sont généralement excusés – et oubliés – dès la bêtise avouée. Le volley-ball, l'équipe des supporters, le conseil des élèves, les cours de piano et les rares moments de vie sociale ne laissent que peu de place au reste, surtout à une chose aussi stupide que le regret. Mais quand tout s'effondra, je n'eus plus que ça en tête.

En descendant de la Suburban de ma mère ce matin-là, je ne pensais qu'aux commentaires désagréables qu'Ally ou Lizzie me lanceraient durant la journée et je me demandais si je tiendrais jusqu'au déjeuner sans recevoir de remarque déplaisante. Nos devoirs de maths étaient à rendre. Papa devait venir me chercher l'après-midi.

Papa.

Pouah !

Maman m'avait demandé d'être gentille avec sa nouvelle copine, mais je ne savais même pas de qui il s'agissait. Depuis le divorce, j'avais assisté chez mon père à un défilé incessant de mères ou de femmes célibataires parfois à peine plus âgées que moi.

Au début, Papa avait cherché à savoir à quelle fréquence Maman sortait, ou si ses relations étaient sérieuses. Sa première petite amie avait déjà des enfants, et elle ne venait pas beaucoup les week-ends où moi et ma petite sœur, Halle, étions là. Mais dès que Papa s'était rendu compte que Maman ne fréquentait personne – et qu'il ne pouvait plus lui imposer ses règles –, il avait cessé de s'en soucier. Copine n° 2 avait fait son apparition, et il n'avait pas paru gêné de la voir avec nous. À partir de n° 3, elles eurent même le droit de rester la nuit. Trente-six jours après sa première conquête, il nous avait présenté 4. N° 5 avait un bébé, et Papa avait vidé ma chambre pour installer des rideaux bleu et rouge, du papier peint à motifs de camions de pompiers et une boîte à jouets pleine d'engins de chantier et de voitures miniatures. N° 6 avait à peine l'âge légal de boire de l'alcool et n'avait pas d'enfant, et même si ma chambre était de nouveau disponible, je me retrouvais à partager celle de ma sœur de sept ans.

À présent, nous en étions à n° 7, il n'était donc pas impossible que ma chambre soit une fois de plus occupée.

Je me glissai entre les deux portes vitrées du collège Bishop sans me retourner pour voir si Maman était déjà repartie. Elle attendait toujours de me voir à l'intérieur. Elle ne s'en rendait probablement même plus compte.

Le ciel s'ouvrit, et de grosses gouttes vinrent marteler les vitres. Leur clapotis semblait résonner dans tout le bâtiment tandis que j'empruntais l'escalier pour gagner l'étage principal. Je tournai à gauche en direction de mon casier et croisai Mme Gizzo en chemin.

Elle m'adressa un sourire chaleureux.

— Juste à temps, on dirait ! s'exclama-t-elle. C'est déjà tout trempé, dehors.

J'acquiesçai.

— À plus tard.

Elle m'adressa un clin d'œil avant de reprendre sa route.

Mme Gizzo était ma prof d'anglais, en troisième heure. Elle me laissait rédiger mes histoires en classe, tant que mon travail était fini. Écrire était à peu près mon seul exutoire. Dire à Maman quand j'étais fâchée ou énervée après elle n'était pas vraiment mon genre. Et lui parler de Papa aboutissait toujours à une dispute. Mme Gizzo l'avait plus ou moins compris et, contrairement à d'autres enseignants, elle ne m'embêtait pas quand elle me voyait déverser ma colère sur le papier.

Je m'arrêtai devant mon casier et fis tourner la molette de mon cadenas pour l'ouvrir. 4, 44, 12. Je tirai sèchement sur la poignée et fis pivoter la petite porte en métal pour récupérer mon livre de maths et ranger mon sac. J'avais passé trop de temps sur mon ordi la veille au soir, j'allais donc être contrainte de finir mes devoirs en permanence avant d'aller en classe.

Mon téléphone vibra dans ma poche arrière, et je me retournai pour camoufler la coque turquoise et violet le temps de lire mon message. Il émanait de Papa, qui me rappelait que c'était lui qui viendrait me chercher.

Je ne suis pas débile.

Je lui répondis que je le savais, puis je remis mon portable dans ma poche.

— Salut, Jenna ! me lança Chloe avec un immense sourire.

Je sursautai.

— Salut.

Elle se rembrunit.

— Tu passes le week-end avec ton père ?

— Ouais, répondis-je en sortant mon gros classeur de mon casier.

— Ça craint. Enfin, peut-être qu'il s'en veut pour la dernière fois et qu'il va vous emmener dans un endroit sympa pour se faire pardonner.

— J'en doute. À mon avis, il sera avec n° 7.

Chloe eut une moue dégoûtée.

— Tu leur donnes des numéros, maintenant ?

— Pourquoi pas ?

Je soupirai et nous partîmes ensemble en direction de notre salle.

Quand nous fûmes toutes deux assises, je sortis mon carnet tout froissé sur lequel était inscrite la page des problèmes que j'avais à résoudre. En moins de dix minutes, j'avais effectué mes quatre exercices et je pliai mon devoir en deux pour le ranger dans mon livre.

M. Hilterbran pianotait sur son téléphone, le menton posé dans le creux de sa main libre. Je fronçai les sourcils et fis signe à Chloe. Cela ne lui ressemblait tellement pas – pas plus qu'à aucun autre professeur – de jouer avec son portable devant les élèves... Le voir enfreindre le règlement juste sous nos yeux était légèrement perturbant.

Chloe se pencha vers moi.

— Il est comme ça depuis qu'il est arrivé.

Cinq minutes avant la sonnerie, M. Hilterbran sembla sortir de sa transe et cilla longuement.

— Vous avez entendu parler de cette épidémie en Europe ? nous demanda-t-il. Ça fait les gros titres.

Les vingt et quelques élèves échangèrent des regards déroutés, puis nous observâmes tous le prof d'un air absent. Il se repencha sur son téléphone en secouant la tête avec une expression incrédule.

— Quelle épidémie ? m'enquis-je.

M. Hilterbran commença à me répondre, mais la sonnerie retentit. Je rassemblai mes affaires et accompagnai Chloe à son casier avant d'aller en maths.

Chloe et moi avions exactement le même emploi du temps, sauf en dernière heure, où elle participait à la chorale pendant que j'avais volley.

Alors que nous gravissions les marches, Chloe grimaça.

— Tu as déjà remarqué toutes ces odeurs dans l'escalier ?

Des mèches rousses lumineuses apparurent dans ses cheveux noisette. Avant, on se ressemblait davantage, mais sa mère était coiffeuse, et depuis qu'on était entrées au collège, la coiffure de Chloe était devenue mille fois plus intéressante que la mienne.

J'attendis qu'elle me livre son opinion toujours pleine de bon sens. Son esprit travaillait de la plus étonnante et merveilleuse des façons, ce qui était l'une des nombreuses choses qui me plaisaient chez elle. Elle restait généralement silencieuse, sauf quand elle avait une déclaration philosophique à faire.

— Un mélange de parfum, de transpiration, de déodorant et de moisissure. Et plus on monte, plus ça empire.

— C'est l'humidité, expliquai-je.

Elle secoua la chef.

— À moins que ce soit l'escalier qui nous prépare à l'avenir en nous faisant comprendre qu'on sera un peu plus nous-mêmes chaque année. Les stéréotypes ne feront que se renforcer jusqu'à ce qu'on soit diplômés.

— Ou alors, c'est l'humidité, répétai-je en souriant.

Quand on entra dans la salle de Mme Siders, elle avait la main levée

pour nous enjoindre au silence le temps de brancher les câbles de son ordinateur.

À mesure que les élèves arrivaient, les murmures et bavardages gagnaient en intensité.

Mme Siders repoussa derrière son oreille une longue mèche de cheveux ondulés échappée de son chignon bas.

— Silence, s'il vous plaît ! lança-t-elle pendant qu'on rejoignait nos places.

Une retransmission en direct des informations nationales fut projetée sur le tableau et elle recula de quelques pas en serrant ses bras autour d'elle. Je l'examinai, sachant que les professeurs ne montraient jamais volontairement qu'ils avaient peur ; elle ne devait donc pas même se rendre compte de sa posture. Cela ne m'inquiéta que plus.

Mme Siders secouait la tête négativement quand la sonnerie retentit.

Je braquai mon regard sur le présentateur commentant les scènes de chaos se déroulant dans la petite fenêtre ouverte à côté de sa tête. Un texte jaune défilait en bas de l'écran, énumérant différents pays.

— Qu'est-ce qui se passe dans tous ces endroits ? demanda Tryston.

Il venait de franchir la porte, en retard, comme à son habitude.

— Ce sont les pays avec lesquels les Nations unies ont perdu le contact, répondit Mme Siders.

Je fis la moue.

— Comment ça ? Comment peut-on perdre le contact avec un pays tout entier ?

Mme Siders ne se retourna pas.

— Le Premier ministre français vient de déclarer l'état d'urgence. Durant la dernière demi-heure, des cas du virus ont été détectés au Royaume-Uni, et il semble se propager de façon incontrôlable.

— Pourquoi on regarde ça ? s'inquiéta Tryston.

Il déglutit, faisant sursauter sa pomme d'Adam à peine saillante.

— Vous préférez que j'éteigne ? proposa Mme Siders.

— Ça fait un peu peur, gémit Morgan du fond de la salle.

— Pas autant que de ne pas savoir ce qui se passe, répliquai-je. On devrait laisser allumé.

On resta sur la même chaîne toute la durée du cours. Personne ne parla. De temps à autre, un soupir ou un hoquet angoissé me rappelaient où j'étais.

L'Allemagne avait été la première à disparaître. Les pays du Nord, comme la Norvège ou la Suède, n'avaient plus donné signe de vie depuis 8 h 30. La France n'avait pas résisté beaucoup plus longtemps, et l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, l'Irlande et la Grèce avaient toutes fait part de contaminations sur leur territoire.

Une vidéo amateur réalisée à l'aide d'un téléphone portable passa pendant quelques instants. Le présentateur blêmit et mon estomac se noua. Des gens couraient en tous sens, un air de panique sur le visage, mais nul ne

voyait ce qu'ils fuyaient.

— Ça ne peut pas traverser l'océan, hein ? tenta de se rassurer Tryston.

— Non, affirma Mme Siders.

Quand elle se tourna vers nous, je vis pourtant une lueur inquiète dans ses prunelles. Elle pivota à nouveau vers l'écran, et j'en profitai pour écrire à mon père.

Tu regardes les infos ?

Oui. Comment vas-tu ?

Suis inquiète.

Ça va aller. Le gouv. Bellmon vient d'arriver en ville. Il ne serait pas venu s'il y avait lieu de s'inquiéter.

D'acc.

Je t'aime. À tout'.

Chloe gigota alors sur sa chaise.

— J'ai entendu à la radio ce matin une histoire de scientifique et de morts en Allemagne. La journaliste disait qu'ils essayaient de neutraliser les cadavres, mais d'après ma mère, ça n'avait aucun sens. Au contraire, je trouve ça très logique. Même dans la Bible, il est dit que les morts en Christ ressusciteront. Et que ceux qui mangent son corps et boivent son sang vivront éternellement.

— C'est dégueulasse, Chloe.

Elle soupira.

— Et pourtant, tellement poétique.

Je remis mon portable dans ma poche et me penchai vers mon amie.

— Mon père m'a dit que le gouverneur était à Anderson pour une sorte de séance photo avec les pompiers du coin. Je doute qu'il organiserait une levée de fonds si le gouvernement s'inquiétait de l'épidémie.

L'expression heureuse et enjouée de Chloe se voila alors.

— Tu crois que c'est impossible... que les morts reviennent pour attaquer les vivants ?

— Oui, assurai-je en hochant la tête.

— On dirait des horribles zombies, commenta Tryston.

Un halètement collectif sembla puiser tout l'oxygène de la pièce, jusqu'à ce que tout le monde se mette à bavarder sans retenue.

— Est-ce qu'on peut appeler nos parents ? demanda l'une des filles.

— Moi, j'appelle ma mère ! décréta une autre.

— Bon, les enfants, intervint Mme Siders en levant les mains, paumes ouvertes. Aucun cas n'a encore été signalé aux États-Unis. Gardez votre calme. Prenez une grande inspiration. L'école va surveiller de très près l'évolution de la situation et, s'il y a la moindre raison de s'en faire, tout le monde sera renvoyé chez soi. En attendant, il est inutile de paniquer.

À la sonnerie, nous rangeâmes tous nos affaires. Toujours accompagnée de Chloe, je dévalai l'escalier pour rejoindre mon casier. Mon amie courut jusqu'au sien, un peu plus loin, et nous nous rejoignîmes pour aller en deuxième heure.

— Viens me chercher ! hurla une fille dans son téléphone. Je m'en fous ! Viens tout de suite, Papa !

Le principal et le principal adjoint arpentaient les couloirs, la mine grave.

— J'ai un mauvais pressentiment, déclara Chloe. Quand on entend parler de guerres ou de je ne sais pas quoi aux infos, ça n'a jamais l'air réel. C'est toujours loin, tu vois ? Pas juste devant notre porte. Mais là, ça semble tout proche.

— Trop proche, abondai-je dans son sens.

Chapitre 2

Les couloirs étaient sinistrement silencieux. Ceux qui discutaient le faisaient à voix basse, comme si le fait d'exprimer ses peurs tout haut risquait de les rendre réelles.

Chloe et moi descendîmes tout en bas, où se trouvaient des panneaux ornés du symbole de la radioactivité auxquels nous n'avions jamais vraiment fait attention. Le collège était un abri antiatomique officiel depuis avant la naissance de mes grands-parents et était censé pouvoir résister à des tornades ou à n'importe quelle autre catastrophe naturelle – à l'exception des pandémies. Et puis, le fait de me retrouver en sous-sol me donnait l'impression d'être prise au piège, pas en sécurité.

Maman et moi étions des fans absolues des univers postapocalyptiques et on ne manquait jamais une émission spécial fin du monde. C'était notre truc à nous. On était même allée à quelques conventions. Je me demandais si elle aussi avait des drapeaux rouges qui s'agitaient partout dans sa tête. Un instinct profond me dictait de m'enfuir, même si je ne savais pas où aller ni ce à quoi je devais échapper.

Je sortis mon téléphone pour lui écrire.

Chloe posa ses livres sur son bureau, deux rangées derrière moi. Contrairement à Mme Siders, M. Holland ne nous avait pas autorisés à choisir nos places au début du semestre. Il n'avait pas non plus de tableau interactif dans sa classe.

— Très bien, tout le monde, rangez vos téléphones, déclara-t-il. Je sais qu'il se passe des tas de choses dans le monde en ce moment, mais tout est très calme ici. Tant que le principal Hall n'aura pas annoncé la fin des cours, nous poursuivrons la journée comme d'habitude. *Capisce* ?

La classe entière tenta de négocier, mais M. Holland coupa court à la conversation et on finit par ouvrir nos livres pour faire au moins semblant de se concentrer sur la leçon du jour. Je me rendis donc docilement à la page 249.

Faire semblant était tout ce qu'on exigeait de nous, mais la plupart de mes camarades échouèrent lamentablement. Bientôt, Carina Tesh se mit à renifler, si bien qu'à la fin de l'heure ses gémissements avaient fini par tirer des larmes à plusieurs autres filles.

Alors que Chloe et moi regagnions l'étage principal, nous vîmes à travers les grandes portes vitrées que de nombreux parents empressés venaient

déjà chercher leurs enfants.

— Où est ta mère, aujourd'hui ? demandai-je.

Chloe pinça les lèvres.

— Elle est allée à Greenville. Elle avait des trucs à récupérer. Mais elle vient me chercher à la sortie.

— Peut-être qu'elle va venir plus tôt.

Chloe baissa immédiatement les yeux au sol. Nous savions toutes deux que Greenville était suffisamment loin pour que sa mère ait déjà du mal à rentrer avant la sonnerie de la dernière heure.

*

Après le repas, les classes étaient déjà à moitié vides. En cours d'histoire, Mme Stuckey avait elle aussi connecté son tableau interactif à son ordinateur. Un bandeau annonçant « Flash info » se déroulait en bas de l'écran, et un nouveau présentateur apparut, un profond sillon entre les sourcils.

— Je suis Brian Jenkins, et vous regardez KFOR. Nous venons d'apprendre que les premiers cas de contamination ont été enregistrés sur le territoire américain. Les aéroports de Los Angeles et de Washington sont en proie à la panique, des malades attaquant les voyageurs dans les différents terminaux.

— Non. Oh, Seigneur, non, se lamenta Mme Stuckey en portant les mains à sa bouche.

Sans se soucier des conséquences, chacun sortit son téléphone pour envoyer des textos. Quelques-uns allèrent même jusqu'à téléphoner, répétant la nouvelle à leurs parents.

J'écrivis à mon père.

Dis-moi que tu es en route.

Oui. Je viens de récupérer ta sœur à l'école. J'arrive tt de suite. Tiens-toi prête.

Je rangeai mon téléphone. Chloe pianotait sur le sien en se mordant les lèvres.

— Si mon père arrive avant que tu parviennes à la joindre, tu n'auras qu'à venir avec nous.

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas aller à Anderson. Ma mère flipperait trop.

— On pourrait te déposer chez toi ?

Elle considéra son portable en fronçant les sourcils.

— Elle va venir.

À l'heure suivante, nous n'étions plus que six en cours d'espagnol. Un

élève de quatrième entra avec une liasse de feuilles qu'il tendit à Mme Hall. Les yeux lourds, celle-ci observa sa salle quasiment déserte.

— Cole, Tanner, Amelia, Addison et Jenna, vos parents sont venus vous chercher.

Tout le monde sauf moi s'empressa de ranger ses affaires et courut vers la porte.

Chloe me fit au revoir de la main.

— Je t'envoie un message plus tard.

— Tu es sûre que tu ne veux pas venir ? insistai-je.

Elle eut un sourire contrit et fit non de la tête.

— Je préfère attendre ma mère. Vas-y. Je parie que Halle est en train de flipper dans la voiture.

— OK. Dis-moi dès qu'elle t'a récupérée.

— À plus dans le bus, répliqua-t-elle en s'efforçant d'empêcher sa voix de trembler.

Je ne m'arrêtai même pas à mon casier. Chloe avait raison. Si Papa avait dû entrer dans l'école pour me faire appeler, ma sœur devait être restée seule dans la voiture et se trouver dans tous ses états.

Papa était debout en uniforme, son couvre-chef sous le bras. C'était la première fois qu'il venait me chercher en tenue et, l'espace d'un instant, j'en oubliai pourquoi il était là si tôt.

— Waouh ! m'exclamai-je.

Il ressemblait plus à un soldat qu'à un pompier.

— On y va, répondit-il simplement.

Il me posa la main sur l'épaule et m'entraîna dehors.

Sa Chevrolet Tahoe blanche tournait encore, toutes vitres fermées, quand on monta dedans. Halle n'avait pas du tout l'air paniqué. Elle était assise derrière mon siège, sur la rangée du milieu, la ceinture attachée et les mains sagement croisées sur les genoux. La banquette du fond était couverte de bouteilles d'eau et de sacs en plastique remplis de boîtes de conserve.

Je jetai mon livre et mon classeur à mes pieds.

— Salut, Halle ! entonnai-je gaiement.

Je me retournai brièvement pour lui sourire avant de boucler ma ceinture.

Papa s'installa derrière le volant et passa immédiatement une vitesse. En sortant de sa place de parking, il lança :

— Tu es bien attachée, Canette ?

Ce n'était pas à moi qu'il parlait. L'un de ses collègues avait un jour dit que Halle n'était pas plus grande qu'une canette de bière, et c'était resté. Née à cinq semaines du terme, elle était encore petite pour son âge. Elle avait porté des vêtements de bébé jusqu'à son entrée en maternelle. Papa mesurant un centimètre de moins que Maman, on taquinait toujours ma sœur en lui disant qu'elle était minus comme lui. Papa ne trouvait pas ça drôle, il se contentait donc de l'appeler Canette.

Halle tira sur sa ceinture en guise de preuve, puis elle s'essuya le nez du revers de la main.

Papa tourna rapidement à l'angle d'une rue, m'envoyant me cogner contre la portière.

— Pardon. J'essaie de quitter la ville au plus vite. Comment s'est passée ta journée ?

Sa voix était un peu tendue.

Je lui répondis par une autre question.

— Qu'est-ce qu'elle a, Halle ? Pourquoi elle est aussi calme ?

— Certains parents ont causé un esclandre en entrant dans l'école. Elle est encore sous le choc.

Il ne décollait pas les yeux de la route.

— Tu as dit à Maman que tu étais venu nous chercher plus tôt ?

— J'ai appelé l'hôpital, mais je n'ai pas réussi à la joindre.

— Tu as essayé sur son portable ?

Il fit la grimace.

— Elle n'aime pas que je lui téléphone directement quand elle est au boulot. Elle m'a demandé de ne le faire qu'en cas d'urgence.

— Parce qu'une épidémie, ce n'est pas une urgence ?

— Si je la contactais sur son portable, elle croirait qu'il est arrivé quelque chose à l'une d'entre vous. Je ne tiens pas à lui faire peur. Ta grand-mère m'a dit qu'elle l'avait eue tout à l'heure et qu'elle était au bloc. Je suis sûr qu'elle me rappellera dès que possible.

Je sortis mon propre smartphone pour lui envoyer un texto.

— Qu'est-ce que tu fais ? aboya Papa.

— Je veux au moins lui dire où on est et de ne pas s'inquiéter.

— Range ça tout de suite, Jenna. Je t'ai dit qu'elle était au bloc. Je ne veux pas qu'elle me le reproche plus tard.

— Mais elle m'a dit que je pouvais lui envoyer un texto si c'était important.

— Tu tiens vraiment à ce qu'elle croie que tu es blessée ?

Je poussai un soupir contrarié et me tournai vers la fenêtre. Je regardai les bâtiments se raréfier lentement, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que des terres agricoles et des raffineries. On passa par-dessus la voie rapide en direction de la gare de péage, et j'étais sur le point de demander à Papa où il allait quand je le compris toute seule. La circulation sur la I-35 était encore fluide, mais je ne l'avais encore jamais vue si encombrée. Papa voulait sans doute gagner Anderson par le sud, en passant par l'ancienne autoroute de Tempton.

Moins d'un quart d'heure plus tard, il bifurqua vers le nord, confirmant mes soupçons. Et en quinze minutes de plus, on se retrouva aux abords d'Anderson. On passa devant le lycée et les terrains de base-ball, puis devant le champ de foire avant de traverser le centre-ville.

— Où est-ce qu'on va ? demandai-je.

Je jetai un coup d'œil à Halle. Elle n'avait toujours pas ouvert la bouche,

ce qui ne lui arrivait jamais. Généralement, quand on était en voiture, elle ne se taisait que le temps de reprendre sa respiration.

— Au dépôt d'armes, répondit-il.

— Encore ? m'étonnai-je. J'espérais qu'on rentrerait directement pour regarder les infos.

— À ton avis, pourquoi je n'ai pas allumé la radio ? me rétorqua-t-il. Ce n'est pas une bonne idée. (Il adressa à Halle un clin d'œil dans le rétroviseur.) Inutile de faire peur à ta sœur.

— Elle est déjà tétanisée.

Il tourna à droite à l'extrémité nord-est de la ville. Trois pâtés de maisons avant l'armurerie, tous les parkings des bâtiments voisins étaient déjà presque pleins. Le stationnement sauvage était encore pire que les jours de marché, pourtant nous étions de l'autre côté de la ville.

— Il y a tellement de monde...

— Bien plus que quand je suis parti, confirma Papa.

— Tous ces gens sont venus à l'armurerie parce qu'ils pensent que c'est plus sûr d'être près du gouverneur, c'est ça ?

— Il a fait appel à la garde nationale, par mesure de précaution, m'expliqua Papa. Ils devraient arriver d'un instant à l'autre.

— Je ne sais pas si ça me rassure ou non.

Papa me tapota la jambe.

— C'est juste une précaution, m'assura-t-il. Je ne laisserai rien vous arriver. Tu m'entends, Halle ? Tu es avec Papa. Tu n'as rien à craindre.

Ma sœur resta muette.

Papa trouva miraculeusement une place de parking, et on traversa la rue embouteillée en tenant chacun Halle par une main. On aurait dit que le pays tout entier se rendait au dépôt. Papa nous fit entrer par-derrière, et on découvrit à l'intérieur un groupe de pompiers en uniforme officiel. Papa alla se joindre à eux.

— Salut, les petiotes, déclara Jason Sneed avec un clin d'œil.

C'était un charmant jeune homme blond aux yeux bleus.

J'en pinçais pour lui depuis mes quatre ans. Je lui avais même dit une fois que je l'épouserai un jour, et j'y avais cru dur comme fer jusqu'à ce qu'il se fiance deux ans plus tôt.

— Salut, répondis-je.

— Ça va ? me demanda-t-il doucement.

— À peu près. Il y a du nouveau ?

— Ça s'est répandu sur la côte est. Mais on est en plein milieu de nulle part. Même le courrier n'arrive pas jusqu'à nous. Et l'armée veille au grain. Le gouverneur Bellmon est en contact permanent avec des sénateurs, et ils sont plutôt confiants.

— C'est ce qu'il dit, grommelai-je.

Jason plissa les paupières, mais son léger sourire le trahit.

— Si jeune, et déjà cynique.

Le gouverneur dominait la foule depuis son estrade de fortune installée au milieu de la pièce. Il disait au micro des mots réconfortants, en réponse aux questions et inquiétudes hurlées par le public.

— J'entends ce que vous me dites. Je ne prétends pas qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Quand on parle d'épidémie, et même de pandémie... la situation est effectivement inquiétante. Mais nous sommes en sécurité, ici, et c'est tout ce qui compte pour le moment. Nous mettre à paniquer ne résoudra rien.

— Est-ce que c'est une attaque terroriste ? cria quelqu'un.

— Non, affirma le gouverneur, presque amusé. Il s'agit d'un virus.

— Quel genre de virus ?

— On ne sait pas encore exactement, avoua Bellmon.

Au moins, il était honnête.

Un homme brandit son téléphone et s'écria :

— Il y a eu des cas dans le Mississippi !

La foule se mit à gronder, et le gouverneur se pencha pour murmurer quelques mots à l'oreille d'un homme vêtu d'un costume, qui opina avant de descendre de l'estrade. Il se dirigea vers Tom, le chef des pompiers, posté à quelques mètres de moi. Tom l'écouta attentivement puis fit signe à ses hommes de se rapprocher.

— Le gouverneur nous demande de rassembler de l'eau et des vivres. On est en situation d'urgence, les mecs. Je sais que la plupart d'entre vous sont juste venus pour la photo, mais vous êtes réquisitionnés. Au boulot, tout le monde.

Les pompiers acquiescèrent et se dirigèrent vers la porte du fond. Papa lança un regard autour de lui et rattrapa Tom alors qu'il se dirigeait vers le maire et le chef de la police.

— Tom, mes filles sont ici, lui dit-il.

Il nous considéra, Halle et moi, puis adressa à Papa un signe de tête, lui accordant silencieusement congé.

— Et maintenant ? demandai-je.

— Maintenant, on attend que les collègues reviennent, et on fait de notre mieux pour aider. (Il s'accroupit pour me glisser à l'oreille :) Fais-moi plaisir, Jenna : ne regarde pas ton téléphone. Je ne voudrais pas que je ne sais quelle information vienne perturber ta sœur.

Je sentis une petite main étreindre la mienne. Je m'accroupis près de Halle. Ses cheveux blonds et fins étaient tout emmêlés, comme chaque jour après l'école. Ses vêtements étaient dépareillés et sa veste à capuche grise était nouée autour de sa taille. Elle remonta sur son nez ses lunettes à monture noire, qui vinrent cercler ses yeux bleus pétillants.

On n'aurait pas pu être plus différentes : Halle avec ses prunelles claires et sa silhouette frêle, moi avec mes iris noisette et mes cheveux marron. Même petite, j'avais toujours été plutôt sportive, du genre à repousser mes limites, à chercher mon indépendance. Pour sa part, Halle paraissait fragile

depuis la naissance.

Comme si elle était capable d'entendre mes pensées, de leur donner corps, elle me déclara d'une petite voix aiguë :

— Je veux voir Maman.

— Je parie qu'elle viendra nous rejoindre directement en sortant du travail.

Halle secoua la tête.

— Elle ne viendra pas ici, Jenna. Elle va plutôt aller à notre endroit.

— Tu parles de Red Hill ? C'est juste s'il se passe quelque chose de terrible, andouille.

Halle observa les gens effrayés autour de nous.

— Ça a l'air terrible, Jenna.

Je me relevai pour la serrer contre moi.

Chapitre 3

Les murs et le sol de béton du dépôt d'armes semblaient bien plus petits que lorsque j'étais venue là pour les portes ouvertes de la garde nationale, l'année précédente. Il n'y avait qu'une pièce gigantesque, mais, à l'époque, quand les énormes véhicules militaires étaient garés à l'intérieur, l'espace avait paru plus vaste. À présent, les engins étaient stationnés dehors, mais il y avait tant de monde à l'intérieur que je souffrais d'une légère claustrophobie. Pourtant, à mesure que les informations empiraient, de plus en plus de gens s'efforçaient de venir rejoindre le gouverneur dans le vieux bâtiment en brique.

Papa aidait les autres pompiers à distribuer de l'eau et des couvertures ; toutes les prises électriques étaient réquisitionnées pour y brancher des ventilateurs. Le gouverneur Bellmon, debout sur son estrade, multipliait les paroles réconfortantes en écartant grand les bras, quand il n'épongeait pas la sueur qui lui ruisselait sur le front. Il avait l'air d'un prêcheur d'apocalypse lors d'une réunion en plein air, sauf que nous étions entassés dans une bâtisse décrépite plus vieille que mon père.

Je n'arrivais pas à imaginer combien il devait être difficile de se trouver chargé de maintenir le calme dans une situation aussi terrifiante. J'étais heureuse de ne pas être à sa place.

— Je n'arrive plus à respirer, dit Halle.

Ses lunettes glissaient si souvent sur sa peau moite qu'elle avait fini par les remonter sur son front, comme le faisait Maman avec ses lunettes de soleil. Maman nous avait expliqué que, si Halle était la seule de la famille à porter des lunettes, c'était parce qu'elle était prématurée. Cela justifiait également le fait qu'elle soit plus petite que tous ses camarades de classe. Mais Maman insistait aussi beaucoup pour dire que Halle était aussi forte que n'importe qui et qu'elle ne devait surtout jamais faire un complexe à cause de son œil faible. Bien entendu, elle disait cela tout en la dorlotant. Mais chaque fois que ses lunettes ou son œil paresseux revenaient sur le tapis, on s'abstenait d'en faire toute une histoire ou, à la rigueur, on s'étonnait qu'une de ses copines ait pu s'en rendre compte. Pour rigoler, on préférerait l'appeler son « œil fou ».

Halle fit la moue.

— J'ai faim.

Je l'accompagnai à une table couverte de paniers à linge remplis de nourriture. Je pris quatre sachets de chips et quatre petites bouteilles d'eau que je glissai dans le sac à dos de ma sœur. On se dirigea ensuite vers une porte en bois branlante donnant sur une cour herbeuse cernée d'une haute clôture surplombée de torsades de fil de fer barbelé. Quelques camions militaires et Humvees rouillés y étaient garés. Je remarquai même un char, probablement là pour faire le spectacle.

D'autres habitants étaient réunis par grappes, élaborant des théories sur l'origine du virus et multipliant les coups de téléphone. Halle repéra un coin tranquille dans un angle de la cour, et on alla s'asseoir dans l'herbe déjà verte grâce aux pluies abondantes de ce printemps.

Alors que j'étais sur le point d'envoyer un message à Chloe, Halle se redressa d'un bond.

— Mon pantalon est tout mouillé !

Je me remis debout à mon tour, palpant mon arrière-train à la recherche de l'inévitable trace d'humidité. Je poussai un soupir.

— Désolée. Je vais chercher quelque chose pour nous asseoir.

Je retournai dans l'armurerie et découvris plusieurs paquets de nappes en plastique. J'en ouvris un avec les dents tout en allant rejoindre ma sœur.

— Tiens, dis-je en étendant la protection au sol. Notre propre coin pique-nique.

— J'ai froid, gémit Halle.

— Ça se rafraîchit, convins-je. Et comme tu as transpiré à l'intérieur, tu le ressens plus vite.

Elle dénoua les manches de sa veste pour l'enfiler.

— C'est la sueur qui fait froid ? s'étonna-t-elle.

Je haussai les épaules et remontai sa fermeture à glissière.

— C'est un peu le but.

Halle mâchonna ses chips pendant que nous regardions les voitures descendre la 6^e Rue. Les conducteurs semblaient tous chercher une place de parking.

— Pourquoi tout le monde vient ici ?

— Sans doute parce que le gouverneur est là, et qu'ils se disent que ça doit être un endroit sûr.

— Et c'est le cas ?

— Je ne sais pas, admis-je. Les policiers et les pompiers sont là, et la garde nationale va arriver. Je dirais qu'on est plus en sécurité que n'importe qui.

Cela apporta un peu de réconfort à Halle, qui se remit toutefois bientôt à froncer les sourcils.

— Je veux Maman.

Je serrai les dents.

— Moi aussi.

Plusieurs jeunes hommes en tenue de chasse sortirent par la porte en bois

et hurlèrent à tout le monde de retourner à l'intérieur. J'attrapai Halle par la main et l'aidai à se relever avant de plier notre nappe et de la mettre dans son sac.

La voix de Papa nous appelait, et quand il apparut enfin, il se précipita vers nous.

— Où étiez-vous ? demanda-t-il, furax.

— Halle avait faim, répondis-je.

Il s'était déjà retourné vers les hommes. Certains d'entre eux démarraient les Humvees, d'autres ouvraient le grand portail au fond de la cour.

— Qu'est-ce qu'ils font ? m'enquis-je.

Papa se pencha à mon oreille et déclara doucement :

— Il y a eu des cas de contamination dans l'État. La garde nationale ne viendra pas. Le gouverneur a autorisé ces gens à se servir des véhicules militaires pour bloquer les accès à la ville et s'assurer qu'aucun infecté n'essaiera d'entrer.

Des femmes et des enfants commençaient à pleurer. Le volume des conversations s'amplifia tandis que les camions franchissaient le portail, que les jeunes hommes refermèrent à l'aide de chaînes.

D'autres types coururent à leur véhicule et foncèrent vers les principales routes menant hors de la ville.

— Tu as appelé Maman ? demandai-je. Où est-ce qu'elle est ? Tu leur as dit de la laisser entrer ?

Papa était accaparé par sa discussion avec Tom.

— Papa ? Papa !

— Pas maintenant, Jenna.

— Tu as parlé à Maman ? insistai-je.

Il s'interrompit, reprima un soupir de frustration et secoua la tête.

— Ta grand-mère m'a dit qu'elle l'avait eue un peu plus tôt. Elle était toujours au bloc. Elle est occupée.

Je sortis mon téléphone. Elle allait bientôt sortir du travail. Chloe avait dû quitter l'école depuis au moins une heure, et elle ne m'avait toujours pas envoyé de texto.

— Je l'appelle.

— Non, Jenna.

— Je l'appelle !

Halle s'essuya les yeux avant de les river sur moi. Je touchai l'écran et portai l'écouteur à mon oreille. Une série de bips retentit. Je réessayai.

— Ça ne passe pas ? s'inquiéta Papa, incapable de dissimuler son angoisse.

Dès que les bips se firent de nouveau entendre, je raccrochai.

— Tu aurais dû me laisser essayer plus tôt !

— Jenna, calme-toi, me dit Papa.

Je tentai d'envoyer un SMS à Chloe. Une minute s'écoula avant qu'une

petite icône rouge apparaisse à côté de mon message, m'indiquant qu'il n'était pas parvenu à destination. Après un court instant de panique, je remarquai l'air soucieux de ma sœur et ravalai donc mon angoisse.

Papa me posa la main sur l'épaule.

— Elle va venir, Jenna. Elle foncera droit ici dès qu'elle sortira de l'hôpital.

Je serrai Halle contre moi.

— Tu entends ? Elle sera là dans une heure ou deux.

Halle posa son front contre mon ventre et secoua la tête.

Je m'accroupis pour la regarder dans les yeux.

— Rien ne pourra l'en empêcher.

Halle me prit dans ses bras et Papa nous donna l'accolade avant de nous faire gentiment rentrer dans le dépôt. Aussitôt, l'air devint chaud et rance. La tension était presque palpable, si bien que même Halle la perçut. J'eus un pincement au cœur quand elle me pressa la main.

Le gouverneur se tamponna le front à l'aide d'un mouchoir, qu'il remit ensuite dans sa poche de poitrine.

— Nous avons près de quarante hommes en patrouille. Ce sont tous des chasseurs ou des tireurs expérimentés. Soyez assurés qu'Anderson est sous bonne garde.

— J'ai de la famille qui doit venir ! s'exclama une femme.

Après d'autres hurlements, le gouverneur fit signe à son auditoire de se calmer.

— L'épidémie s'est propagée jusqu'à notre État. S'ils ne sont pas contaminés, ils pourront entrer. Mais il semblerait que l'autoroute ait été fermée.

La foule se remit à rugir.

J'allumai mon téléphone pour regarder l'heure. Maman devait être à peu près à mi-chemin, désormais.

Le tapage dans la cour interrompit le vacarme à l'intérieur. Plusieurs habitants sortirent voir ce qui se passait, et de nombreux cris s'ensuivirent. La porte en bois était restée ouverte. Une succession de claquements, comme des feux d'artifice, résonnèrent un peu plus loin sur la route.

— Restez ici, nous ordonna Papa en nous abandonnant pour se rendre dans la cour.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Des coups de feu ?

— Les garçons sont en train de tirer !

— Sur qui ils tirent ?

Les vagissements se mêlèrent pour former une symphonie de terreur et d'angoisse. L'air était suffocant à l'intérieur du dépôt, mais frais à l'extérieur. Le soleil était bas dans le ciel, et je savais que la température allait continuer de chuter.

— Papa ? l'appelai-je quand il rentra. Est-ce qu'on est obligés de rester

ici ?

— Le chef nous a demandé de ne pas quitter les lieux tant que les habitants se sentiront plus en sécurité ici que chez eux.

— Mais je n'ai pas pris de manteau.

— Tu en as un à la maison.

Il me frictionna le dos tout en examinant la cour d'un air inquiet.

— Halle n'a que sa veste. On devrait peut-être aller chercher des affaires ?

Il acquiesça.

— Oui, on va y aller.

— Je n'ai pas envie de passer la nuit ici.

— Moi non plus, geignit Halle.

Papa lança un regard circulaire dans la pièce.

— Les gens tombent malades rapidement, il vaut peut-être mieux ne pas rester enfermés avec eux.

J'opinaï.

— Tom, dit Papa à son chef.

Ce dernier joua des coudes pour venir nous rejoindre. Il semblait toujours dépourvu d'émotions, en dehors d'un ricanement occasionnel. Sa voix était monocorde, mais ses yeux étaient doux. Il n'était pas beaucoup plus grand que le mètre soixante-quinze de mon père mais, étant son chef, il n'avait pas souvent peur. Pourtant, à cet instant, ses prunelles trahissaient sa terreur.

— Tu as eu des nouvelles de tes filles ? lui demanda Papa.

Tom secoua la tête, manifestement un peu perdu.

— Nan, soupira-t-il. Le téléphone de Connie ne fonctionne plus depuis une heure. Elles essayaient de rentrer depuis la fac et elles comptaient prendre l'autoroute. Je leur ai dit que c'était le plus rapide depuis Greenville.

Papa fit la moue.

— Elles sont ensemble ?

— Toujours.

— Alors elles veilleront l'une sur l'autre, assura-t-il en se tournant vers Halle et moi.

Tom sembla alors reconnaissant et regarda autour de lui.

— Ces gens ne vont pas rester calmes bien longtemps. Tout le monde doit se tenir prêt à aider la police pour juguler la panique.

— Justement, je voulais t'en parler. J'espérais pouvoir ramener les filles à la maison. D'ailleurs, on devrait peut-être conseiller à tout le monde de rentrer. Avec un virus qui se propage aussi vite, je ne trouve pas très rassurant d'avoir un gros groupe comme le nôtre.

— C'est exactement ce que j'ai dit, convint-il doucement. Mais le gouverneur a ordonné à la police de garder tout le monde ici. Ils viennent de sortir chercher leurs armes et leur matos.

— Bon Dieu, ça ne va faire qu'empirer les choses.

— Je le sais. Ils le savent aussi. Le gouverneur fait ce qu'il peut, et ils se contentent d'obéir aux ordres.

— Bordel, mais qu'est-ce qu'il y connaît en émeutes ? gronda Papa.

Tom lui posa la main sur l'épaule.

— Rien du tout.

Papa se crispa.

— Ils ne peuvent pas nous forcer à rester ici.

— Je ne pense pas qu'ils iraient jusqu'à te tirer dessus, mais tu ne peux pas partir, Andy. C'est ton job d'aider ces gens.

— Je suis un père avant tout, Tom.

Ce dernier nous considéra, Halle et moi, avec un air compatissant.

— On a tous une mission à accomplir. Fais ce qui te semble juste.

Il s'éloigna et Papa l'observa partir, les mâchoires serrées.

Je jetai un nouveau coup d'œil à mon téléphone, dans l'espoir d'y découvrir un message de Maman ou Chloe. *Rien.*

— Est-ce qu'elle arrive bientôt ? demanda ma sœur.

— Bientôt, affirmai-je, sans savoir s'il s'agissait d'un mensonge.

Les freins d'un camion militaire crissèrent dans la rue, près de l'entrée du dépôt, et de nouveaux habitants franchirent les portes.

— Est-ce qu'ils sont allés chercher ces gens ? demanda Halle.

L'un des hommes armés bouscula un père pour le faire avancer, et ses fils et son épouse effrayés le suivirent.

— Reculez ! grogna le père en attirant sa famille derrière lui.

— Je n'en suis pas sûre, répondis-je.

— Mon Dieu, il est brûlant, brûlant, brûlant, déclara une femme non loin en posant la main sur le front de son jeune fils.

Les longues tresses de la dame étaient rassemblées en un chignon sur le sommet de son crâne. La doudoune rouge de son enfant reposait sur son autre bras.

— Je veux rentrer à la maison, Maman, pleurnicha le garçon sans cesser de sucer son pouce.

— Je sais, mon chéri. Moi aussi. (Ses prunelles s'illuminèrent quand elle aperçut Halle.) Regarde, il y a une petite fille. Peut-être qu'elle voudra bien jouer au train avec toi ? (Elle s'approcha de nous.) Salut, toi.

— Bonjour, dit Halle.

Le garçon s'accrochait d'une main à la jambe de sa mère. Il avait les cheveux coupés de frais et sa peau moka parfaitement lisse contrastait avec ses dents étonnamment blanches. Il devait avoir quatre ou cinq ans.

Sa mère le força à retirer son pouce de sa bouche.

— Qu'est-ce qu'on dit, chéri ?

Il tendit la main.

— Je m'appelle Tobin. Enchanté.

Halle se tourna vers moi. Les doigts du garçon luisaient de salive.

Halle accumulait les petites bouteilles de désinfectant pour les mains,

mais pas seulement parce que c'était le nouveau truc en vogue à l'école. C'était elle qui avait lancé la mode. Halle était une véritable germophobe, en plus d'être une collectionneuse. Papa avait même qualifié son deuxième cartable de SAS – Sac à Saloperies. Elle y rangeait les jouets offerts avec ses Happy Meal, un vieil appareil photo, une calculatrice qui ne fonctionnait plus depuis des années, trois ou quatre carnets et d'innombrables stylos, ainsi que divers objets glanés dans des magasins ou restaurants. Une fois, j'avais même trouvé un flacon de vernis à ongles coagulé qui devait être au moins aussi vieux qu'elle.

— Tu es dégoûtant ! s'exclama la mère en riant.

Elle sortit une lingette du minuscule cartable de Tobin et lui essuya les doigts et les paumes.

Halle attendit que sa main sèche pour la saisir.

— Halle.

Le garçon ôta son cartable et s'assit par terre, où il sortit des petites voitures et des wagons miniatures. Halle s'installa près de lui et l'observa un moment avant de jouer avec lui. Elle était nettement plus âgée que lui, mais elle faisait une partenaire de jeu acceptable.

— Je m'appelle Tavia, dit la maman en croisant les bras.

— Et moi, Jenna.

Mon sourire dut lui paraître gêné. C'était étrange d'avoir une conversation si ordinaire alors que le dépôt d'armes se transformait lentement en camp d'internement.

— Est-ce que tu tiens le coup ? me demanda Tavia.

— C'est une journée plutôt dingue.

Mon honnêteté la fit rire.

— Où sont tes parents ?

Elle se tamponna le front de l'intérieur du poignet.

— Mon papa est là-bas, dis-je en inclinant la tête dans sa direction.

Il aidait ses collègues à ranger des médicaments dans un coin de la pièce.

— Ma maman travaille à l'hôpital Bishop. Elle est en route.

— Oh, fit-elle, soudain inquiète. Mon frère est en chemin, lui aussi. Mais je n'ai plus eu de nouvelles depuis plusieurs heures. Il paraît que l'autoroute est bouclée. Tu en as entendu parler ?

— Oui, tout à l'heure.

— J'ai un secret à te confier, reprit Tavia à voix basse. Je savais que ton père était l'un des pompiers. Je me doutais que tu aurais peut-être des informations.

— Je sais juste que l'I-35 est fermée et que la police veut que nous restions ici.

Je n'avais pas fini de prononcer ces mots que plusieurs hommes en tenue de camouflage firent irruption par la double porte que nous avions empruntée, des fusils semi-automatiques à la main. Un hoquet collectif se répandit dans la salle, et la foule recommença à paniquer.

Le gouverneur Bellmon se mit debout sur son perchoir.

— Rassurez-vous, c'est une simple précaution. Tout le monde est sous tension. Il va bientôt faire nuit. Nous voulons juste faire en sorte que tout soit sécurisé avant le coucher du soleil. C'est tout. Essayez de garder votre calme.

Tavia partit d'un rire sans humour.

— De garder notre calme ? Cet homme a définitivement perdu l'esprit.

— Ce n'est pas facile pour lui. Il fait de son mieux, rétorqua quelqu'un.

Tavia se retourna pour lui faire face.

— Je ne dis pas le contraire. Il a toujours bien géré l'État. Mais il devrait nous laisser nous débrouiller chez nous. Je dis ça, je dis rien.

Je souris malgré moi. Cette femme me plaisait bien.

— Le soleil va bientôt se coucher.

Halle remonta ses lunettes et me regarda.

Tobin provoqua un accident de train, reproduisant silencieusement les hurlements du conducteur, des passagers ou de je ne sais qui d'autre.

— Ils ont apporté des lampes et des bougies, dis-je.

Tavia se mit sur la pointe des pieds pour mieux voir le fond de la salle.

— Il y a des projecteurs là-bas au fond. Je dirais qu'ils sont prêts – au moins pour la nuit.

— Est-ce qu'on va dormir ici ? demanda Halle une octave plus haut. Je ne veux pas rester là.

Tavia se baissa vers elle.

— Moi non plus, mais c'est juste pour une nuit. Tout va bientôt rentrer dans l'ordre, et on pourra retourner dans nos maisons.

J'étais contente que Tavia ait parlé à ma place. Halle me posait toujours un tas de questions auxquelles je n'avais pas la réponse. Mais je ne me le reprochais pas trop : Maman et Papa ne savaient pas tout non plus.

Je pivotai alors vers mon père. Il se retourna justement pour voir ce que nous faisions, et nos regards se croisèrent. Même s'il faisait de son mieux pour le cacher, je voyais bien que c'était justement une de ces fois où il ne savait pas ce qui se passait. D'ailleurs, je me demandais si qui que ce soit le savait.

Chapitre 4

Les choses commençaient tout juste à se calmer quand quelqu'un se mit à tambouriner contre les portes d'entrée. Des officiers de police détachèrent les chaînes qu'ils avaient entourées autour des poignées une heure plus tôt.

Un vieil homme en tenue de camouflage surgit à l'intérieur.

— Ils... ils les ont tués ! Ces enfoirés d'imbéciles les ont tous descendus !

Il y eut de nombreux halètements, et les larmes redoublèrent.

— Qui ça ? l'interrogea le chef de la police, venu se poster entre le nouveau venu et la foule.

— Ces crétins qui surveillent le pont autoroutier ! Ils ont tiré sur une camionnette, puis une famille tout entière a essayé de passer et...

— Quelle famille ? s'égosilla quelqu'un.

Les chuchotements paniqués se multiplièrent.

— Je ne sais pas. J'ai essayé de les en empêcher. J'ai vraiment essayé ! (Il se mit à pleurer.) Et puis, les gens pris dans l'embouteillage en dessous... ils sont sortis de leurs voitures et ils ont tenté de courir jusqu'à Anderson. Ces gamins les ont tous abattus. Ils sont tous morts ! Des hommes... des femmes... des enfants... Ces gosses ont tiré sur tout ce qui bougeait.

Les cris et les pleurs gagnèrent encore en intensité.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Pourquoi ont-ils fait ça ?

— Est-ce que le virus est arrivé jusqu'ici ?

— C'est ça ! Il y avait des infectés ! Ils n'auraient pas tué des innocents !

— Non ! Non ! intervint le vieil homme. Personne n'était malade.

— Voyons, vous n'en savez rien, tempéra le gouverneur d'une voix tonitruante. Partons plutôt du principe qu'ils nous ont efficacement défendus. S'il vous plaît ! S'il vous plaît, calmez-vous !

— Qu'ils nous ont défendus ? Et si ces gens étaient des membres de nos familles venus se réfugier chez nous ? tempêta un habitant.

Une femme éclata en sanglots, et des poings jaillirent dans l'air alors que la population exigeait des réponses.

— Nous ne pouvons pas partir ! s'époumona le gouverneur. Nous ignorons tout du pourquoi et du comment, mais nous savons que des gens sont morts dehors. Si vous voulez survivre, vous ne devez pas quitter cette pièce !

(Il recouvra son sang-froid et poursuivit d'un timbre radouci :) Vous savez comme moi de quoi il s'agit. Nous devons rester groupés.

La panique et les pleurs s'apaisèrent, se muant en gémissements et conversations étouffées.

Papa vint s'agenouiller près de Halle.

— Ça va, Canette ?

Il ne l'appelait comme ça que quand il essayait de détendre l'atmosphère. Elle ne s'en était pas encore rendu compte, mais je l'avais compris dès le divorce. Papa devenait extrêmement bizarre quand il essayait très fort de jouer au papa. Il était plus doué dans le rôle du pompier coureur de jupons.

Halle renifla.

Papa remarqua Tavia et Tobin en se relevant.

— Mon fils voulait jouer avec votre fille, j'espère que cela ne vous dérange pas.

— Non, répliqua Papa avec un geste nonchalant. Merci. Ça lui fait du bien de penser à autre chose.

— Je m'appelle Tavia. Et voici Tobin, reprit-elle sans se soucier que son garçon reste indifférent aux présentations.

— Andrew, répondit Papa en lui serrant la main.

Ses tempes grisonnantes captèrent alors la lumière sous un angle particulier. Il paraissait subitement plus vieux – à moins que cela ne fût dû à la peur qui couvrait en lui.

Le sourire poli de Tavia s'estompa.

— Il se trompe... le gouverneur. Ce n'est pas une bonne idée d'enfermer tant de monde dans un bâtiment muni de seulement deux sorties. Si quelque chose tournait mal...

— Ça n'arrivera pas, assura Papa en adressant un coup d'œil à ma sœur et à moi.

Tavia ne se laissa pas démonter.

— Vos filles s'en rendront compte. Si quelque chose d'atroce franchit ces portes et qu'on essaie tous de s'échapper par l'autre, elles comprendront ce qui se passe. Inutile de le leur cacher alors que la menace est dans la rue.

Papa fit un pas dans sa direction.

— Vous avez entendu Bellmon. Il a ordonné que tout le monde reste ici, et la police va y veiller.

Tavia se campa sur ses talons. Elle n'était pas du genre à se laisser intimider. Cela me rappelait les centaines de joutes verbales que Papa avait menées et perdues contre Maman. C'était à cause de cela qu'ils avaient divorcé. Elle ne le laissait jamais gagner, même quand cela importait peu. Il disait toujours qu'il fallait en avoir pour épouser une rousse. Finalement, il semblait en manquer. Quand je me retrouvais moi-même confrontée à l'une des tirades victorieuses de Maman, je comprenais qu'il ait fini par cesser de lutter.

— J'ai un fils, siffla Tavia. Dès lors que sa vie est menacée, je me fiche bien des consignes. Bellmon est terrifié, ce qui altère son jugement.

— Peu importe. Toute la police locale est là pour le soutenir. On reste.

— Vous savez qu'il a tort. Je le vois sur votre visage. Je l'ai vu toute la soirée, chaque fois que vous avez regardé vos filles. Regardez-les encore, et dites-moi que vous les croyez en sécurité.

— Parlez moins fort, gronda Papa.

Tavia se pencha en arrière pour le laisser respirer. Elle souffla par le nez.

— Vous pourrez les faire sortir en douce quand il fera nuit.

— C'est le plus mauvais moment pour partir.

— J'habite juste après Main Street, derrière l'épicerie, dit-elle.

Papa secoua la tête.

— C'est presque à l'autre bout de la ville.

— Et vous, vous habitez où ?

Papa nous observa, Halle et moi, avant de s'intéresser à Tobin.

— Deux rues plus au sud. (Tavia commença à lui répondre, mais il l'interrompit.) Mais il y a le parc au milieu, ce qui fait plutôt l'équivalent de cinq ou six pâtés de maisons.

— On peut y arriver, lui assura Tavia. Si on s'échappe à la nuit tombée et qu'on se planque chez vous, comme on le fait ici, on sera toujours plus en sécurité. Au moins jusqu'au matin.

— Je ne vous connais même pas, repartit Papa. Pourquoi devrais-je vous écouter ?

— Parce que je suis une mère, et que mon enfant est ici. Comme vous. Bellmon n'a pas la responsabilité de nos enfants, Andrew. C'est à nous seuls qu'elle incombe.

— Il y a plus de provisions ici, chuchota Papa.

Je le voyais dans ses yeux. Il pesait le pour et le contre. L'idée de Tavia me plaisait, mais je n'osais pas me prononcer. Si une gamine adhérerait à son plan, c'est qu'il ne devait pas être très bon.

— Il y a aussi plus de monde. Envisagez le pire : vous aimeriez être ici, à essayer de vous échapper, quand ça nous tombera dessus ? Pas moi.

Papa se retourna, songeur. Il ne lui fallut pas longtemps pour prendre une décision.

— Il nous reste encore une heure avant qu'il fasse nuit noire. (Il posa les yeux sur moi.) On va se relayer pour surveiller les petits à tour de rôle, et on va essayer de récupérer chacun un maximum de provisions. Je m'occupe des médicaments. Tavia, concentrez-vous sur la nourriture. Jenna, va chercher des bouteilles d'eau et deux couvertures, juste au cas où on n'atteindrait pas la maison.

Tavia et moi opinâmes.

Papa hocha à son tour la tête.

— Je vais m'y remettre avant d'éveiller les soupçons. Faites comme si de rien n'était.

Tavia posa la main sur mon épaule et soupira alors que Papa s'éloignait. Elle ferma les paupières et récita une prière silencieuse. Puis elle me dévisagea longuement.

— Ton papa est aussi malin que je l'espérais.

— Pas toujours.

Il ne méritait certainement pas le prix du père de l'année, mais je lui faisais confiance pour nous mettre à l'abri. Il réfléchissait vite, savait se débrouiller avec pas grand-chose et visait juste. Il m'avait même bricolé une console, quand j'étais petite. À mes neuf ans, j'étais tombée dessus par accident, et elle n'avait pas bougé d'un poil. Quand il fabriquait des choses, il le faisait correctement. Maman avait même avoué que cela lui manquait, parfois. C'était apparemment la seule qualité qu'elle appréciait chez lui. Elle lui faisait confiance pour gérer les besoins, et il s'occuperait de nous.

Chapitre 5

— Il fait nuit, dis-je en enroulant une couverture.

Je fis signe à Halle de la glisser sous son bras.

— Et alors ? répondit-elle.

— Je vais te dire un secret, mais tu dois surtout ne le répéter à personne.

D'accord ?

Elle acquiesça, sachant déjà qu'elle n'allait pas aimer ce que j'allais lui annoncer.

— Papa va nous ramener à la maison.

— Mais le gouverneur... intervint-elle.

Je la fis taire.

— Tavia et Tobin viennent avec nous.

Elle écarquilla les yeux.

— C'est sa nouvelle copine ?

— Non. Non, juste une amie. Ils trouvent que c'est plus sûr d'aller chez Papa. Maman nous rejoindra là-bas, dès qu'elle arrivera en ville.

Elle fronça les sourcils, mais finit par accepter.

Je me penchai pour lui chuchoter à l'oreille :

— C'est vraiment un secret, Halle. On va s'enfuir. On n'est pas censés partir.

— Est-ce qu'ils vont nous tirer dessus ? s'inquiéta-t-elle.

Elle en faisait toujours des tonnes, mais là, elle était sincèrement effrayée.

Je secouai la tête, tâchant de paraître convaincue.

— Mais non, folle dingue.

Halle éclata de rire et leva les yeux au ciel. Quand elle se retourna, je déglutis fortement.

Et si les tirs qu'on a entendus venaient de ces pseudo-soldats ouvrant le feu sur la foule ? Et s'ils avaient abattu Maman ? Je m'efforçai de chasser ces vilaines pensées.

J'avais entendu plusieurs personnes considérer ma mère comme une dure à cuire. Nul ne pourrait l'empêcher d'arriver jusqu'à nous. Par la seule force de sa volonté, elle y parviendrait.

— Prends ta couverture, dis-je à Halle en lui tendant le ballot fermement enroulé.

— Non. Prends-la, toi, gémit-elle.

— J'en tiens déjà une, en plus de te tenir la main.

Elle pinça les lèvres.

— Halle, c'est très important. Tu dois m'obéir, et tu ne dois surtout pas attirer l'attention sur nous.

Elle se pencha vers moi.

— Il faut que j'aille aux toilettes.

Je poussai un soupir.

— Tu viens d'y aller.

— Mais j'ai peur, avoua-t-elle.

Je l'embrassai sur le front.

— Moi aussi. On ira dès qu'on sera chez Papa. Ce n'est pas loin, promis.

— Mais il faut que j'y aille tout de suite, insista-t-elle sur un ton désespéré.

Je me tournai vers mon père.

— On ne peut pas partir tout de suite, murmurai-je.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Halle a besoin d'aller aux toilettes.

— Encore ?

— Elle a peur, expliquai-je.

Il soupira d'agacement.

— Emmène-la. Vite. Ne perdez pas de temps.

J'entraînai ma sœur par la main.

— C'est par là, dit-elle en tirant dans l'autre sens.

— Il n'y a qu'un W-C, Halle, et il y a la queue. Tu vas devoir aller dehors.

— Quoi ? Il n'est pas question que je fasse dehors.

Je la forçai à sortir et l'amenai jusqu'à un coin sombre de la cour.

— Halle, grognai-je. Ici. Accroupie.

— Non !

— On n'a pas de temps à perdre !

Nos voix n'étaient guère que des murmures. On avait l'habitude de se disputer assez doucement pour que personne ne nous entende.

Halle eut soudain l'air grave et elle se mordit les lèvres.

— C'est de l'injustice, articula-t-elle en déboutonnant son jean.

— Tu ne sais même pas ce que ça veut dire, rétorquai-je, exaspérée.

Je lui tournai le dos mais reculai légèrement pour lui chuchoter un dernier ordre.

— Et ne t'en mets pas sur les chaussures.

— Mon pipi est brûlant. Je crois que j'ai de la fièvre.

— C'est parce qu'il fait froid. Dépêche-toi.

— Et si j'étais contaminée ?

— Ne dis pas de bêtises. Allons-y.

Halle se rhabilla, et je fis signe à Papa que nous étions prêtes. Il irait en

premier, au cas où quelqu'un le remarquerait, puis on le suivrait deux par deux.

Halle et moi fîmes semblant de discuter pendant que Papa longea nonchalamment la clôture, laissant courir ses doigts sur le grillage. À mes yeux, sa désinvolture semblait forcée, mais personne d'autre ne parut s'en rendre compte. Je ne lâchai plus la main de Halle dès qu'il se fut glissé dans l'espace entre les deux vantaux du portail. Les jeunes hommes qui l'avaient refermé plus tôt l'avaient attaché avec une grosse chaîne rouillée.

Papa était large d'épaules. Il faisait partie de l'équipe de softball de la caserne. Il n'était pas dans une forme olympique, mais il se glissa facilement sous la chaîne pour émerger de l'autre côté. Halle se contenta de passer de profil, mais je dus me baisser également. Papa continua à marcher jusqu'au couvert des arbres, et Halle serra ma main de plus belle.

Quelques instants plus tard, j'entendis la chaîne cliqueter derechef.

Papa traversa la rue à grands pas et fonça vers le parc, où il se cacha derrière un gros tronc. Quand Halle et moi le rejoignîmes, il nous attira contre lui.

— Qu'est-ce... commençai-je, mais il me plaqua la main sur la bouche.

Halle nous dévisagea tour à tour. Quand Tavia atteignit l'arbre, son fils dans les bras, Papa me lâcha et se barra les lèvres de l'index.

Tavia cilla.

— Il peut rester silencieux ? lui demanda Papa dans un murmure.

Elle haussa un sourcil.

— S'il prend peur ? Est-ce qu'il saura rester calme si vous le lui demandez ?

— Je suis sa maman. Je ne vois pas ce qui pourrait lui faire plus peur que ça, chuchota-t-elle en retour.

Papa inclina la tête en direction de la rue, de l'autre côté du dépôt d'armes. Les agents de police se mobilisaient à l'extérieur.

— Levez la tête ! s'exclama l'un d'eux.

— Halte ! cria un deuxième.

— Nous sommes de la police ! Arrêtez-vous, ou nous devons ouvrir le feu !

Les éclats de voix attirèrent l'attention des grappes de gens traînant dans la cour. Ils se dirigèrent vers la clôture. Les cris avaient également fait venir la multitude de silhouettes qui erraient dans la pénombre, leur lente démarche n'apparaissant qu'épisodiquement entre deux réverbères. Ils se déplaçaient comme des enfants. Des primaires qui traîneraient les pieds pour une sortie scolaire qui n'emballerait personne. En tout cas, ils se dirigeaient vers les policiers sans la moindre peur.

J'avais regardé suffisamment de films avec Maman pour savoir de quoi il s'agissait.

— Ils arrivent de l'autoroute, pas vrai ? Ils sont contaminés, conclus-je.

— Dernier avertissement ! lança un agent.

— S'il vous plaît, arrêtez-vous, plaïda un autre en armant son fusil.

Les sirènes antitornades emplirent alors l'air. Le flux et le reflux de l'alarme résonnaient depuis chaque coin de la ville.

— Fuyez, chuchota Tavia.

Je savais qu'elle parlait aux gens du dépôt.

— Il y a des enfants à l'intérieur, Papa. Des tout-petits.

— Chut, dit-il.

— Des enfants de l'âge de Halle. Des bébés, plaïdai-je.

— On ne peut rien pour eux, rétorqua-t-il.

Tavia reprit Tobin dans ses bras.

— Allons-y. Avant que...

Sa voix se brisa.

J'étais soulagée qu'elle n'ait pas prononcé ces mots devant Halle.

L'un des policiers tira un coup de semonce, mais le flot se déversa sur lui, étouffa ses cris. Puis la meute s'orienta vers les autres.

— Vite !

Papa fit un pas de côté puis s'arrêta, me retenant par la chemise.

— Attends ! Faisons le tour.

Il traça un demi-cercle dans l'air et nous désigna l'est.

Tavia secoua la tête.

— Allons-y directement !

Papa me tira de nouveau par la chemise, et j'en fis autant avec Halle.

— Regardez, dit-il en nous montrant la route.

Plusieurs personnes s'étaient échappées de la cour en dépit de la fusillade, et elles sprintaient vers le sud sur la 6^e Rue. Elles n'étaient d'abord qu'une poignée, mais d'autres surgirent bientôt.

— Allez, Tavia, sifflai-je tandis que des hurlements s'élevaient de l'armurerie.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'écria Halle.

Je la bâillonnai de ma main et on traversa rapidement l'autre route avant de tourner dans une allée bordée de petites maisons. Un chien se mit à aboyer et se rua sur Papa, s'arrêtant net quand sa chaîne fut tendue au maximum. Après une courte pause, Papa nous fit signe de continuer.

Nous descendîmes deux pâtés de maisons vers l'est avant de bifurquer au sud. Les policiers tiraient toujours, mais les cris s'étaient tus peu à peu. Halle gémissait sans trop de bruit. Tobin observait le spectacle, les yeux écarquillés, le pouce dans la bouche, sans jamais produire un son.

Une fois dans la rue de Papa, celui-ci leva la main, et on se figea tous. Un homme était penché sur un animal encore attaché par son collier. Sa tête plongeait vers la charogne, puis il secoua le menton de gauche à droite pour arracher un morceau de chair.

Papa nous indiqua de rester silencieux et recula d'un pas. J'en fis autant, mais Halle était derrière moi et, comme elle ne bougea pas, je lui rentrai dedans, manquant perdre l'équilibre.

— Jenna ! aboya-t-elle.

L'homme redressa brusquement le front et rampa sur quelques mètres avant de se mettre debout.

Papa avala sa salive.

— Courez, dit-il d'une voix étonnamment calme.

Tavia tourna les talons et rebroussa chemin à toute allure, son fils serré contre elle. Papa fermait d'abord la marche, mais il rattrapa bientôt Tavia, qui ne pouvait pas soutenir la cadence. Il lui prit Tobin des bras et ils coururent côte à côte, le souffle court.

Le clignotement d'une lumière attira notre attention. Papa s'arrêta puis nous fit traverser la route, grimper les quelques marches d'un porche et entrer par une porte ouverte.

Un homme d'une soixantaine d'années se tenait dans le salon enténébré, une lampe torche à la main, une courte barbe blanche lui mangeant les joues. Ses yeux étaient deux fentes. Une femme bien plus jeune, peut-être sa fille, se trouvait près de lui. Elle était bien en chair et couverte de taches de rousseur ; ses cheveux auburn formaient comme un sapin de Noël.

— Merci, Jerry, dit Papa en essayant de retrouver sa respiration. (Il rendit Tobin à Tavia.) Je suis désolé pour Marva.

J'examinai les cadres poussiéreux accrochés aux murs. Les trois mêmes personnes posaient sur toutes les photos. La seule d'entre elles qui n'était pas présente dans la pièce était une femme à la chevelure argentée et ondulée tirée en arrière. La femme de Jerry. Je n'arrivais pas à déterminer de quand datait leur dernière photo de famille. La rousse avait gardé la même coiffure depuis qu'elle avait environ mon âge, et seule la couleur des cheveux de Jerry avait changé depuis l'époque.

— Tu connais les filles ? Voici Jenna, et la petite Halle.

— Je les ai croisées en ville, une fois ou deux, répliqua Jerry.

Papa se tourna vers nous et nous montra son ami.

— Jerry est retraité de la marine. Il était aussi pompier à Anderson.

— Bien avant ton époque, Andy, compléta l'intéressé. Je suis un vieux schnock. Mais je ne suis pas mécontent. Il paraît qu'ils vous ont tous convoqués au dépôt d'armes ?

Papa baissa les yeux.

— On vient de s'en échapper.

— Qui est Marva ? demandai-je.

Papa se tortilla légèrement et adressa un sourire contrit à Jerry.

— Marva est sa femme.

— *Était*, corrigea Jerry. Le cancer l'a emportée l'année dernière. Elle nous manque terriblement.

À l'évidence, la défunte manquait aussi à la maison. Le salon comportait deux canapés usés jusqu'à la trame et un relax vert sombre tournant le dos à la cuisine. Un comptoir couvert d'un formica plus vieux que Papa et qui se décollait séparait les deux pièces.

Jerry reprit la parole.

— Voici ma fille, Cathy Lynn.

L'intéressée hocha la tête, se fendant d'un sourire tout juste poli. Des cernes profonds soulignaient ses yeux. Notre présence semblait l'incommoder. Elle tira sur son tee-shirt Winnie l'Ourson. Je trouvai bizarre qu'elle porte un vêtement à l'effigie d'un personnage de dessin animé, car elle semblait plus âgée que Papa.

— Je lui ai demandé de venir quand j'ai entendu que le virus avait atteint Atlanta, reprit Jerry. Dès que le premier cas a été détecté aux États-Unis, j'ai tout de suite compris que ça se propagerait rapidement. Elle habite un peu plus bas sur la route. Les gens ne se servent plus de leur tête, aujourd'hui. D'ailleurs, qu'est-ce que tu foutais dehors, Andy ? s'étonna Jerry, les sourcils froncés. Tu ne sais pas qu'ils patrouillent dans les rues ? Ils tirent sur les gens !

— Quoi ? s'exclama Tavia.

Cathy Lynn tendit une main tremblante.

— Dans le coin. Greg Jarvis a refusé de les accompagner, ils l'ont abattu dans son jardin. Vous ne l'avez pas vu ?

Papa secoua la tête.

— On était... préoccupés. Le virus est à Anderson. On a vu un homme. Il... mangeait un chien. Je crois.

Jerry cracha dans sa tasse en polystyrène et secoua le chef.

— Ça devait être Greg. Il tournait en rond depuis peut-être une minute quand ils lui ont tiré dans la poitrine avant de repartir. Imbéciles. Il faut leur tirer dans la tête, sinon ils se relèvent.

Papa et Tavia échangèrent un regard.

— D'après le dernier bulletin d'information, ça se transmet comme la peste, expliqua Jerry. Ils vous mordent, et si on ne vous abat pas sur-le-champ, vous tombez horriblement malade. Et quand vous vous réveillez, vous n'êtes plus le même. (Il eut une moue navrée.) Comme dans les films. Putain, ils avaient complètement raison.

— Vous avez appris autre chose ? s'enquit Tavia.

Jerry fronça les sourcils.

— Oh, ils ont évoqué les vaccins contre la grippe.

— Pour dire quoi ? s'étonna Papa, curieux.

— Tu t'es fait faire le tien, cette année ?

Papa acquiesça, les yeux plissés.

— C'est ça qui contamine les gens ?

— Non, le détrompa Jerry. C'est la morsure. Mais la blonde sur la 9 disait qu'apparemment on se transformait plus vite si on avait été vacciné. Ils ignorent pourquoi. Elle ne m'a jamais trop plu, cette journaliste. À mon avis, elle ne risque rien : il paraît que les zombies se nourrissent de cervelles.

Je gloussai, mais Papa me fit taire d'un regard.

— Est-ce qu'ils en ont dit plus sur le vaccin ? insista Tavia. À quelle

allure on se transforme ? Juste après la morsure ?

Elle recula de quelques dizaines de centimètres, entraînant son fils à l'écart de mon père.

— Ils n'ont rien précisé, admit Jerry.

L'expression de Tavia passa de la surprise à la colère.

— Le gouvernement aurait dû nous avertir. Ils auraient dû nous dire la vérité, pour qu'on puisse s'y préparer.

Cathy Lynn arquait un sourcil.

— Vous les auriez crus ?

Tavia frotta le dos de Tobin. Il dormait déjà, mais elle continuait à le bercer.

— J'ai compris dès qu'ils ont parlé de l'Allemagne ce matin. S'ils avaient annoncé que les morts revenaient à la vie, je les aurais certainement crus, et j'aurais disposé de plus de temps pour rassembler des affaires et mettre ma famille à l'abri.

Papa secoua la tête.

— Pas moi. C'est impossible. C'est comme d'admettre que les vampires existent.

Il y eut de nouveaux coups de feu, non loin de la maison.

— Éteins ta lampe, Cathy ! siffla Jerry.

Cathy Lynn appuya sur le bouton. Il faisait encore plus sombre que précédemment, et Halle s'accrocha à moi plus fort que jamais.

Des rayons de lune filtraient par les fenêtres, illuminant seulement un côté du visage de Papa. Il fouillait la pièce du regard, repérant les lieux.

— Jerry, peut-on rester ici jusqu'au matin ? Je ne pense pas que ce soit très sûr de se promener de nuit. Ces créatures sont nombreuses. Elles arrivent de l'autoroute. Il y en a au moins une centaine. Sans doute plus.

— Bien sûr, bien sûr. Cathy, va nous chercher des couvertures et des oreillers, tu veux ?

Cathy Lynn s'exécuta et se dirigea vers le placard où devaient être rangés les draps. Elle se figea quand une nouvelle rafale éclata, encore moins loin que la précédente.

— Papa, plus les tirs se rapprochent, plus ces choses vont se rapprocher d'ici. On devrait condamner les fenêtres, comme l'expliquait la fille à la télé.

— Je te l'ai dit, on ne va pas rester ici. On fonce à la ferme de Bobby dès les premiers rayons de soleil.

Cathy Lynn soupira.

— Et cette nuit ?

— Elle n'a pas tort, intervint Tavia.

J'étais déjà terrifiée, mais la panique me faisait désormais remonter la bile dans la gorge. L'infection n'était plus là-bas, quelque part. Elle était là, juste sous nos fenêtres. Elle nous attendait, tapie dans l'ombre. J'ouvris la bouche pour faire part de mon inquiétude à Papa, mais j'aperçus alors Halle. Elle ne tremblait plus de froid : elle tremblait de peur. J'avais à peine

remarqué qu'elle restait muette. D'habitude, je n'arrivais pas à la faire taire. Si je reconnaissais ma crainte, elle craquerait complètement.

— Il faut qu'on retrouve Maman, déclarai-je.

— On va la retrouver.

Papa se tourna ensuite vers Jerry et Cathy Lynn pour prendre des mesures de sécurité pour la nuit.

Il ne comprenait pas combien il était important de retrouver Maman, et cela me rendait folle. Elle aurait déjà dû être là.

Et si elle faisait partie des gens sur l'autoroute qui essayaient de sortir à Anderson quand ces crétins ont ouvert le feu ? Et si elle était blessée ? Et si elle était arrivée en ville par une autre route ? Elle nous chercherait alors chez Papa.

Je sortis mon téléphone – pas de réseau. Je n'étais plus qu'à 19 % de batterie, et je n'avais pas pris mon chargeur. Je me réprimandai alors mentalement de m'être connectée à Facebook, Snapchat et aux sites d'information au lieu de brancher mon portable. Rien n'importait plus que de parler à Maman, et quand je retrouverais du réseau, je ne pourrais même pas la joindre.

— Vous auriez un chargeur pour ça ? demandai-je à Jerry en lui montrant mon smartphone.

Il secoua la tête.

Cathy Lynn tendit la main.

— Moi, j'en ai un.

Je lui confiai mon téléphone.

— Papa, dis-je alors.

Il se retourna à moitié pour me faire signe de me taire, puis il reprit sa conversation.

— On ne peut pas rester ici. Il faut qu'on aille chez toi. C'est là-bas que Maman va nous chercher.

— Je veux Maman !

Halle fondit en larmes.

— Jenna, nom d'un chien ! (Papa s'agenouilla près de ma sœur.) Halle, ma chérie, tu ne dois pas faire de bruit, tâcha-t-il de l'apaiser.

De son bras libre, Tavia m'attira contre elle.

— Je sais que tu as peur, ma puce. Mais ne t'inquiète pas, on va la trouver.

Je lui désignai la porte.

— La maison est à deux rues d'ici !

Papa grinça des dents.

— Jenna...

— Elle est là-bas. Je le sens. Elle n'est qu'à quelques mètres de nous, et on reste là sans rien faire. Si on ne rentre pas tout de suite chez toi, on va la louper !

— Jenna, tais-toi, gronda Papa.

Je sentis mes yeux s'emplir de larmes.

— J'y vais.

— Jenna, sanglota Halle.

Papa nous prit chacune par un bras et nous attira dans une embrassade étouffante.

— Les filles, dit-il seulement d'une voix basse et calme.

Cela me surprit. D'habitude, il ne faisait qu'envenimer les choses.

— Je sais que vous avez peur. Je sais que votre maman vous manque. Je sais que vous voulez être avec elle, et je vais faire en sorte qu'on la rejoigne. Mais vous devez me faire confiance. Il le faut. C'est d'accord ?

Je serrai les dents, faisant saillir ma lèvre inférieure. Les sanglots de Halle se muèrent en simples reniflements, et je me contentai de laisser échapper des larmes de frustration silencieuses contre l'épaule de Papa. En mon for intérieur, je savais que Maman était toute proche, et qu'elle était aussi effrayée et désespérée que moi. Le besoin de la rejoindre était irrépressible, mais je ne pouvais pas abandonner Halle, et ma sœur ne voudrait pas s'en aller sans Papa.

— C'est d'accord ? insista-t-il. On partira dès l'aube.

Je m'essuyai les yeux et lui tournai le dos.

— Ouais, c'est ça.

Chapitre 6

Les premiers rayons de soleil pointèrent leur nez à travers les stores en plastique bleu suspendus aux fenêtres, illuminant les milliers de grains de poussière flottant dans l'air.

Halle, avec sa tignasse de cheveux blonds emmêlés, était roulée en boule près de moi, enveloppée dans une épaisse couverture en laine. Alors que la nuit se rafraîchissait et que les coups de feu se rapprochaient, on s'était blotties l'une contre l'autre et, malgré le froid et la peur, on avait réussi à s'endormir.

Je rassemblai mes affaires et m'empressai de les fourrer dans le sac de ma sœur. Puis j'allai réveiller Tavia. Tobin avait eu une nuit très agitée. D'après sa mère, c'était dû à cet endroit inconnu, loin de la routine à laquelle il était habitué.

— Salut, me dit Tavia avec un sourire endormi. (Elle se redressa sur un coude.) On a passé la nuit.

Papa était déjà debout, à monter la garde près de la porte.

— Je n'ai plus entendu de tirs à proximité depuis qu'il fait jour. Profitons-en.

Il se tourna vers Jerry, qui émergeait tout juste de sa chambre. Le vieil homme lui tendit la main, et Papa la serra fermement.

— Je ne te remercierai jamais assez, Jerry.

— Vous êtes sûrs que vous ne voulez pas nous accompagner ? Je n'ai que cette Lincoln Town Car dans l'allée, mais on peut se serrer.

Papa secoua la tête.

— Ma Tahoe est garée à côté du dépôt. Dès qu'on aura rassemblé nos affaires, on ira la récupérer.

Jerry jeta un coup d'œil à Tavia et Tobin, toujours endormi.

— J'espère que tu as de la place.

— Oui, affirma Papa en souriant.

Il s'accroupit près de Halle pour la tirer du sommeil.

Elle s'assit aussitôt, et Papa lui donna ses lunettes. Elle ne reconnut d'abord par les lieux, puis son regard se voila quand ses souvenirs revinrent.

— Halle, tout va bien, lui dit Papa. On rentre à la maison.

— Est-ce que Maman nous y attend ? demanda-t-elle.

— On le saura très vite, répliqua Tavia avec un clin d'œil.

Halle s'empressa de se mettre debout et vint me rejoindre à l'entrée. Elle souleva ses lunettes pour se frotter les yeux du revers de la main.

Je me concentrai sur la route menant vers l'est. C'était difficile à estimer à cause du soleil, mais il semblait n'y avoir que quatre ou cinq personnes égarées.

— Papa, dis-je.

Il se pencha contre la moustiquaire.

Tavia prit son fils dans ses bras avant de venir nous retrouver.

— On dirait qu'ils sont assez lents. Le type d'hier soir ne nous a pas rattrapés, même quand il s'est relevé.

Papa appuya sur la poignée mais, avant d'ouvrir la porte, il lança :

— Je vais prendre Tobin. J'habite tout près d'ici, et il n'y a pas d'obstacle en vue. Même si ces créatures nous remarquent, on devrait pouvoir y arriver sans encombre.

— Mieux vaut qu'ils ne nous remarquent pas, sinon ils risquent de nous suivre jusqu'à la maison, fis-je remarquer.

— Pas faux, admit Papa.

Il réfléchit quelques instants, puis se tourna vers Halle.

— Quoi qu'il arrive, tu ne dois pas crier. Tu ne dois pas faire le moindre bruit. Il ne faut pas attirer leur attention. Tu as compris ?

— Je vais essayer, promit ma sœur.

— C'est bien.

Il l'embrassa sur le front.

— Attends, dis-je alors qu'il s'apprêtait à sortir sous le porche. Et si, pour une raison ou pour une autre, on était séparés ?

— Ça n'arrivera pas.

— D'accord, mais au cas où ?

— Essaie de faire le grand tour. Essaie de faire en sorte que personne ne te suive, mais trouve le moyen de gagner la maison.

— Vous habitez où, exactement ? s'enquit Tavia.

— À l'angle sud-ouest de la 5^e et de McKinley. Une maison blanche avec un porche rouge. Il y a un garage séparé à l'arrière.

Tavia embrassa la pointe de ses doigts et les porta au front de son fils.

— Allons-y, décida Papa. Jerry ? Bonne chance.

Jerry et Cathy Lynn nous firent au revoir de la main, et on se dirigea vers l'ouest en groupe serré, sans descendre du trottoir.

— Regardez bien entre les maisons, au cas où l'un d'eux s'y serait planqué, préconisa Papa.

Tobin observait tout autour de lui, probablement moins pour nous aider que parce qu'il se demandait ce qu'on faisait. Son petit poing potelé était fermé sur la chemise de Papa, son autre main était dans sa bouche.

— Maman, articula-t-il autour de ses doigts.

— Coucou, mon chéri, chuchota Tavia. Reste bien silencieux jusqu'à ce qu'on arrive. Sois bien sage.

La ville entière était calme, trop calme. Aucun véhicule ne roulait. Aucun chien n'aboyait. Aucun avion ne volait. Les seuls sons étaient ceux de nos chaussures foulant le sol. C'était très dérangent.

On traversa au croisement et on se dirigea vers le portillon de derrière. Il était ouvert ; mon cœur s'emballa immédiatement.

— Elle est là ! m'exclamai-je avant de me couvrir la bouche, regrettant d'avoir parlé.

Papa rendit Tobin à sa mère, puis m'attrapa par le sweat-shirt.

— Calme tes ardeurs.

Avant de déverrouiller la porte, il jeta un coup d'œil par le grand panneau en plexiglas qui recouvrait la moitié supérieure de sa porte. Il soupira.

— Quelqu'un a cassé un carreau.

— C'est Maman ! chuchotai-je avec excitation.

Il se retourna vers moi, le visage blême.

— Jenna, je sais que tu as hâte de la voir, mais je vais entrer en premier. On ne sait jamais, elle a... (Il s'interrompit en posant les yeux sur Halle.) Attendez-moi, je reviens tout de suite.

Même s'il n'avait pas fini sa phrase, je compris qu'il insinuait que Maman avait peut-être été mordue, qu'elle avait pu se transformer en l'une de ces choses. J'en eus la nausée.

Papa glissa sa clé dans la serrure et tourna la poignée avant de pousser la porte. Elle bloquait, comme toujours, puis se mit à grincer en pivotant. En temps normal, on remarquait à peine ce bruit, mais quand le monde était aussi silencieux, il était presque assourdissant.

Papa avança sur le lino jaune et vert de la cuisine.

— Scarlet ? appela-t-il à mi-voix.

— Préparez-vous à fuir, nous dit Tavia en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Juste au cas où.

— Je ne partirai pas sans ma maman, affirmai-je.

— Il faut que j'aille aux toilettes, dit Halle.

— Pipi, renchérit Tobin.

Tavia lui tapota le dos.

— Moi aussi.

Papa reparut, livide.

— Oh, Seigneur Dieu, dit Tavia. Elle n'est pas...

— Non, dit-il en se grattant le front du pouce et de l'index. Elle n'est pas là.

— Quoi ? (Je le bousculai de l'épaule en entrant.) Maman ? appelai-je. Maman ?

Je fouillai chaque pièce, paniquée. Quand je retournai dans le salon, Papa, Halle, Tobin et Tavia contemplaient tous le mur.

Les coulures de peinture noire avaient séché quelques centimètres en dessous des lettres que Maman avait tracées à la hâte sur la cloison.

RED HILL
VOUS ATTENDS
♥ MAMAN

— Non ! m'exclamai-je en observant le mur. Je te l'avais dit ! Je t'avais dit qu'elle viendrait ici !

Papa voulut me prendre dans ses bras, mais je le repoussai. J'écrasai en reculant les morceaux de verre sur la moquette. Elle était venue nous chercher. Elle était tout à côté de nous et nous l'avions loupée.

Tavia posa Tobin par terre ; il s'accrocha à sa jambe, un wagon à la main.

— Jenna, tu dois parler moins fort, me rappela Papa.

Halle renifla.

— C'est pas grave, Jenna. On va aller à Red Hill. C'est l'endroit le plus sûr, tu te rappelles ? Maman disait toujours ça.

Je m'essuyai le nez et me tournai vers mon père.

— Il faut qu'on aille à ta voiture. En roulant bien, on peut y être dans l'après-midi.

Papa secoua la tête.

— Jenna, l'autoroute est fermée. Tu as entendu ce que ce monsieur a dit.

Je baissai le menton.

— Maman a malgré tout réussi à venir ici. Et elle savait qu'elle parviendrait à atteindre Red Hill. On doit partir tout de suite. Elle sera malade d'inquiétude si on traîne trop.

— Jenna... commença Papa.

— Moi, j'y vais, tranchai-je. J'ai besoin d'elle. J'ai envie d'être avec elle. (Des larmes me ruisselaient sur le visage.) Même s'il nous reste peu de temps pour en profiter. Et si tu ne veux pas m'accompagner, alors j'irai toute seule.

— Non !

Halle se jeta à mon cou.

Tavia cilla et considéra mon père.

— C'est quoi, Red Hill ?

Papa soupira.

— C'est un ranch, au nord-ouest d'ici, de l'autre côté de la frontière de l'État. (Il souffla encore.) Je n'y suis jamais allé, Jenna. Je ne sais pas exactement où ça se trouve.

— Moi, si ! s'écria ma sœur avant de se mettre à chanter.

*À gauche sur la 11
Pour aller là où on bronze
Vers le nord sur la 123
123 ? 1, 2, 3 !
Traverse la frontière
Longe la barrière !*

*Tourne à gauche à la tour blanche
Pour aller nettoyer le vieux ranch
Encore à gauche au cimetière
Ça fait peur, toutes ces vieilles pierres !
Première à droite !
Dernière ligne droite !
On est à... Red... Hill !*

Tavia eut un petit sourire et posa les mains sur ses hanches.

— Je ne savais pas que je voyageais avec Beyoncé depuis le début !

Halle rayonnait. C'était la première fois que je la voyais sourire depuis que Maman l'avait déposée à l'école la veille au matin. Une éternité plus tôt.

— On connaît la route, dis-je à Papa. Tu n'as plus qu'à conduire. C'est isolé, et bien approvisionné. Maman a toujours dit que ce serait le meilleur endroit où se cacher, et elle y est.

Il secoua la tête.

— Ça fait beaucoup de route, ma puce. On devrait plutôt attendre ici que les choses se tassent.

Je levai les mains et les laissai retomber sur mes cuisses.

— Des morts se promènent dans la rue. On n'a plus le temps. Elle nous attend !

— D'accord ! céda Papa. D'accord, laisse-moi réfléchir.

— Pendant ce temps, intervint Tavia, on ferait bien de profiter de toilettes en état de marche. J'y vais d'abord avec Tobin, d'accord, les filles ?

Halle et moi donnâmes notre assentiment, et lorsqu'ils revinrent, j'emmenai Halle par la main. Dans la pièce faiblement éclairée, elle fredonna depuis le siège, puis se lava les mains tandis que je m'asseyais à mon tour. Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais, moi aussi, terriblement besoin d'y aller.

— On devrait faire plus attention, dis-je. Ce n'est pas le moment de faire une infection urinaire.

— Comment ça ? s'étonna ma sœur.

— Ce n'est pas bien de se retenir trop longtemps, précisai-je en me dirigeant vers le lavabo.

— Et pourquoi on se retiendrait ?

— Au cas où on n'arriverait pas au ranch aujourd'hui. Si on doit prendre des petites routes, on va mettre plus de temps, il faut bien penser à ce genre de choses. Et on ne peut plus simplement aller chez le médecin, comme on le faisait avant.

Halle fit mine de comprendre, mais je savais qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait réellement. Pour elle, c'était certes effrayant, mais elle était en pilotage automatique et se contentait de faire ce qu'on lui demandait. Elle finirait par piger que les choses ne reviendraient peut-être plus jamais à la normale.

Quand on sortit des toilettes, Tobin faisait rouler son train sur le sol.

— Il est tellement mignon, dis-je.

Tavia croisa fièrement les bras.

— Depuis tout petit. Bébé, il ne pleurait presque jamais. Tout le monde m'a dit qu'il deviendrait un bambin insupportable, mais comme tu peux le voir, il est resté mon petit ange.

Une ombre vint obscurcir l'endroit précis où il jouait. Un gémissement sourd mêlé à un gargouillis nous tétanisa tous.

— Tchou, tchou ! dit Tobin en continuant à faire rouler son train.

Sa voix était douce, mais le gémissement s'amplifia. Tavia le prit aussitôt dans ses bras et recula contre le mur, lui faisant signe de se taire. Ensemble, Halle, Papa et moi nous écartâmes lentement de la fenêtre et nous réfugiâmes dans la cuisine avec Tavia et Tobin.

— Jenna, ne quitte pas cette fenêtre des yeux. Tavia, restez avec Halle. Je vais chercher des provisions.

— Je viens avec toi, décrétai-je. Je sais de quoi on a besoin.

Papa fronça les sourcils d'un air confus.

— Des bouteilles d'eau, un ouvre-boîte, des lampes torches, des piles, des bougies et des chaussettes. Maman et moi, on regarde toujours ce genre d'émissions. Je vais t'aider.

— Surveillez la fenêtre, ordonna-t-il à Tavia.

Puis il me désigna les placards de la cuisine.

J'allai immédiatement chercher l'une des besaces de chasse de Papa, fis coulisser la fermeture et ouvris le tiroir à couverts. J'emportai quelques fourchettes et couteaux ainsi que l'ouvre-boîte. Je puisai alors dans le tiroir fourre-tout une boîte d'allumettes, une petite bouteille de désinfectant pour les mains, une mini-lampe à LED, deux bougies et un paquet de piles neuves. Dans les placards, je trouvai du bœuf séché, des nouilles lyophilisées, des sachets en plastique et dix boîtes de soupe. Je fis la grimace. Mon packaging commençait à peser sacrément lourd.

L'étape suivante était la salle de bains, mais mon sac se remplissait vite. Je récupérerai néanmoins la trousse de premiers secours, de l'alcool, tout le paracétamol et l'ibuprofène que je trouvai, ainsi que trois serpillières, de l'antimoustique, deux rouleaux de papier hygiénique et de l'écran total. Malgré mes recherches, je ne dégottai malheureusement pas de petit miroir.

Dans le débarras, j'ouvris les placards où Papa entreposait son matériel de chasse et de camping.

— Halle ! appelai-je d'une toute petite voix.

Elle vint me rejoindre sur la pointe des pieds et me dévisagea à travers ses lunettes. Ses cheveux étaient encore tout aplatis.

— Vide ton sac à dos.

— Quoi ? Pourquoi ? demanda-t-elle en gémissant déjà.

— Parce qu'on a plus besoin de matériel de survie que de ton vernis à ongles. Vide-le. Dépêche-toi.

— Mais on va à Red Hill. On n'a pas besoin de grand-chose.

— Halle ! sifflai-je.

Elle laissa tomber les bretelles de ses épaules avec un soupir, puis ouvrit sa fermeture Éclair rose. Elle renversa alors son sac, et une avalanche d'objets désormais inutiles en tomba.

Je le remplis aussitôt d'une bâche minutieusement pliée, d'une autre lampe torche, d'une gourde, d'une boussole et d'un rouleau de scotch d'électricien.

— Je ne trouve ni mes sacs à dos ni mon 9 mm, déclara Papa.

Il avait enfilé un tee-shirt bleu marine avec le logo de la caserne et un pantalon de travail assorti, et noué autour de sa taille son pull en laine polaire. Il avait gardé ses grosses chaussures lacées jusqu'en haut.

— Il n'y a même plus de munitions.

Mes prunelles s'illuminèrent.

— Elle les a pris !

Papa ne semblait pas ravi, mais il ne s'appesantit pas sur la question.

— Tu as une veste en cuir ? demandai-je.

— Non. Pourquoi ?

Je haussai les épaules.

— Ça ne va pas empêcher les zombies de te mordre, dis-je en désignant son pull. Tu as pris quoi d'autre ?

Il m'examina un instant avec un air surpris, puis me montra un long sac en toile fermé.

— Mon fusil de chasse et des cartouches. (Il désigna alors le deuxième cylindre de nylon roulé sur son bagage.) Et la tente... juste au cas où, ajouta-t-il à l'intention de Halle. (Il lui donna un manteau plus chaud.) J'ai aussi mon couteau de chasse et un couteau suisse, ainsi que les couvertures qu'on a récupérées à l'armurerie.

— Halle, va chercher d'autres bouteilles d'eau, ordonnai-je. Mais il ne faut pas que ton sac soit trop lourd.

— Je sais.

Elle tourna les talons.

Je gonflai les joues et soufflai lentement. Son fardeau semblait déjà l'écraser. Elle ne tarderait pas à se plaindre de son poids.

J'allai dans la chambre de Papa et jetai un coup d'œil alentour avant d'ouvrir son placard. J'en sortis trois sweat-shirts, dont un que je nouai autour de ma taille, et trois casquettes.

— Pas de vêtements de rechange ? s'étonna-t-il.

— On n'a pas assez de place.

J'observai sa table de chevet et reportai les yeux sur lui. Puis je me retournai vers la table et bondis sur le tiroir.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il tenta de me retenir, comme prévu.

Mais il ne fut pas assez prompt. Je découvris dans son tiroir une boîte de préservatifs entamée.

— Bingo ! m'exclamai-je en la lui lançant.

Il n'osait plus me regarder. Il était manifestement aussi gêné que perplexe.

— J'ai vu ça dans une émission qu'on regardait avec Maman. Ça sert à tout. Ce n'est pas pour que tu les utilises, ni quoi que ce soit. Beurk. (Un petit kit de couture reposait également dans le tiroir.) Tiens, ça peut servir aussi.

— On a tout ce qu'il faut ? s'enquit-il.

— Non, mais on ne peut rien emporter de plus.

— Bien joué, ma fille.

Je m'autorisai un sourire suffisant. Je lui en voulais depuis si longtemps que ça me faisait bizarre d'être gentille.

Papa me tapota l'épaule.

— Il faut qu'on parte maintenant, si on veut arriver à Red Hill avant la nuit. On ne sait pas ce qu'on va trouver sur la route.

Je le suivis dans la cuisine, où Tavia se tenait toujours, un peu plus détendue.

— La voie est libre ? demanda Papa.

— Il est parti. (Elle déglutit.) Je crois que c'était le gouverneur.

Papa se massa la nuque.

— Vous avez besoin d'autre chose pour Tobin, avant qu'on prenne la route ?

— Des vêtements de rechange, peut-être. À part quelques jouets, des médicaments, sa tasse, des lingettes et une bouteille de lotion, il n'a pas besoin de grand-chose. (Elle le remonta sur sa hanche.) Et j'aimerais aller voir si mon frère est chez moi.

— Votre frère ? répéta Papa.

— Il était en chemin. Je me disais qu'il n'avait pas dû arriver jusqu'ici, qu'il avait dû se retrouver coincé sur l'autoroute, mais si Scarlet a réussi, peut-être que Tobin en a fait autant. (Quand Papa l'interrogea du regard, elle crut bon de préciser :) J'ai donné le nom de mon frère à mon fils. Il s'est toujours bien occupé de nous.

Papa acquiesça de façon compréhensive, puis inspira profondément.

— D'accord. On va retourner au dépôt d'armes. On reste groupés, les yeux grands ouverts, et on monte dans la Tahoe. Ensuite, on file chez Tavia, on prend le nécessaire, et on fonce vers l'ouest.

— Jusqu'à Red Hill, complétai-je. Pour retrouver Maman.

— Oui, confirma Papa en observant la peinture sur le mur. En espérant que ce soit vraiment sûr.

— Ça l'est, affirmai-je avec conviction. Le plus dur, c'est d'y arriver. Après, on n'aura plus rien à craindre.

Papa fit la moue.

— Tu ne te souviens pas de ce que c'est, quand ta mère et moi nous trouvons sous le même toit.

Je roulai les yeux.

— Les choses ont changé. Je ne pense pas que vous vous disputerez

encore à cause de l'argent qu'elle a dépensé au supermarché.

Papa ricana et ouvrit la porte de derrière. Son sourire s'estompa. Après un coup d'œil à la ronde, il nous fit signe de le suivre.

Chapitre 7

Le trajet jusqu'au dépôt d'armes ne fut pas des plus directs. Quelques traînards lambinaient encore dans le parc. Papa nous fit faire le grand tour, mais avant que je me mette à suer, on avait atteint son SUV.

L'armurerie était encore cernée de véhicules. Je me demandais combien des gens qui se trouvaient dans la cour la veille n'avaient pas réussi à se sauver.

— Ne claque pas la portière, enjoignis-je à Halle en l'aidant à grimper sur le siège passager.

Elle avait les yeux rouges et bouffis, les cheveux blonds toujours aplatis sur le crâne. Je craignais d'avoir l'air aussi perdu et terrifié qu'elle.

Tavia monta sur la banquette arrière, tenant toujours Tobin dans ses bras. Elle l'installa à côté d'elle, le divertissant avec son train le temps de boucler sa ceinture autour de sa taille. Elle lui tapota le genou de façon rassurante et lui adressa un sourire maternel qui me rappela une fois de plus combien ma maman me manquait. Je pris place sur la rangée du milieu, juste derrière Halle.

— Maman, dit Tobin.

— Oui, mon chou ?

— Je veux des céréales.

Elle opina.

— On va à la maison. On en trouvera là-bas.

Elle lui souriait toujours, mais quand elle se détourna, un masque d'inquiétude recouvrit son visage. Après ce jour, elle ne pourrait plus lui trouver à manger chaque fois qu'il réclamerait.

— Je pourrai prendre mes jouets ? demanda-t-il.

— Oui, mais seulement quelques-uns. Tu vas devoir aider Maman à transporter plein d'autres choses.

— D'accord, Maman.

Elle l'embrassa sur le front.

— Tu es gentil.

Elle cligna les paupières puis dressa le menton pour empêcher ses larmes de couler.

— Ne vous en faites pas, dis-je. (Elle me regarda.) Vous savez comment le protéger. Souvenez-vous de ce que vous avez fait à l'armurerie. C'était

vraiment courageux.

Un sourire ravissant naquit aux coins des lèvres de Tavia.

— Tu le penses vraiment ?

— Vous habitez dans quelle rue ? demanda Papa.

— Pardon, répondit Tavia. Derrière l'épicerie, juste en face de l'église.

— Entendu, dit Papa en poursuivant vers le sud. C'est à côté de chez les grands-parents de Scarlet.

— Richard et Helen ? s'étonna Tavia.

— Helen, c'est ma mémé, déclara Halle, dont la voix enjouée contrastait étrangement avec l'ambiance inquiétante qui régnait à l'extérieur.

Tavia secoua la tête.

— Le monde est vraiment petit.

— Encore plus maintenant, renchérissais-je en regardant par la vitre.

C'était une magnifique journée de week-end, pourtant, aucun enfant ne jouait dehors. Au lieu de quoi, il y avait des monstres qui n'étaient pas censés exister, des cadavres dans les rues et des coups de feu occasionnels.

— Andrew ? reprit Tavia. Et si mon frère est là ? C'est un grand costaud.

— Halle se mettra derrière moi, il montera à l'avant. On a bien assez de place.

— Même en comptant Richard et Helen ?

— On se débrouillera, lui assura Papa.

Tavia s'adossa à la banquette et eut un petit rire nerveux. Elle posa son coude sur la portière et son front dans sa main. Je n'avais jamais vu une personne aussi soulagée.

Papa bifurqua sur Main Street, mais il dut bientôt emprunter une petite route car un groupe d'infectés déambulait là. Une sirène stridente beuglait dans l'un des commerces locaux, sans que je parvienne à déterminer lequel.

— C'est bizarre, qu'ils soient tous sur Main Street, commentai-je.

— C'est l'alarme de la bijouterie. Le bruit les attire.

Papa ralentit au carrefour, mais même si le feu était rouge, il ne s'arrêta pas.

— Il n'y a personne d'autre sur la route. Pourquoi tu ralentis, Papa ? l'interrogeai-je.

— Parce qu'on ne sait jamais. (C'était la première fois que son timbre paternaliste apparaissait de la journée.) Si je traverse un carrefour sans regarder, qu'est-ce qui risque de se passer ?

Halle et moi répondîmes à l'unisson, déjà lassées par la leçon.

— On pourrait avoir un accident.

— Ça arrive tout le temps, déclara Papa.

J'articulai silencieusement ces mots en même temps qu'ils sortaient de sa bouche.

Tavia ricana.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? s'étonna Papa.

— Rien du tout, répondit Tavia en essayant de recouvrer son sérieux.

Papa se rangea sur le bas-côté, sans couper le contact.

— Tavia, l'avertit-il, essayez de ne pas crier.

— Quoi ? demanda-t-elle en relevant la tête.

Quand elle vit ce que Papa avait vu, elle couvrit immédiatement les yeux de Tobin. Un homme à la carrure de footballeur américain gisait dans la cour de Tavia, jambes et bras écartés.

Elle avala de longues goulées d'air, puis observa son fils avec un regard sévère.

— Tobin, ne regarde pas par cette fenêtre, sous aucun prétexte. Tu m'as bien entendue ?

Il opina silencieusement.

Elle lui prit les joues et l'embrassa sur le front.

— C'est bien.

Elle actionna la poignée et descendit. Je la suivis dehors, refermant la portière le plus silencieusement possible. Je me figeai en voyant deux personnes se tenir la main devant le corps sans vie.

— Mémé ! m'exclamai-je en m'élançant vers elle.

Elle ouvrit grand les bras.

— Jenna ! (Elle me détourna du cadavre.) Ne regarde pas, ma puce.

Mémé était mince comme une tige, mais elle faisait les meilleurs câlins du monde. Elle me serrait toujours de toutes ses forces et ne semblait jamais pressée de me relâcher.

— Andrew ! s'exclama Pépé quand Papa sortit de la Tahoe. Les deux filles sont avec toi ?

— Oui.

— Tu as vu Scarlet ? s'inquiéta Mémé en triturant ses cheveux permanentés.

Papa secoua lentement la tête.

— Mais elle va bien.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et regarda Tavia s'approcher lentement.

Elle les laissa la prendre dans leurs bras. Puis elle tomba à genoux à côté de son frère, l'air perdu. Je n'avais encore jamais vu une personne aussi dévastée. Je mourais d'envie de l'aider, mais savais que je ne pouvais rien y faire.

Les vêtements de Tobin étaient tout troués, et il avait reçu plusieurs balles en pleine tête. C'était bizarre de constater la manière dont les projectiles étaient entrés facilement dans son corps, mais avaient tout déchiqueté en ressortant. La façade de la maison de Tavia était également criblée d'impacts.

— Jenna, retourne-toi, dit Papa. Tavia, je suis désolé.

Penchée sur le corps de son frère, elle était secouée de lourds sanglots.

— Il faut partir, reprit Papa. (Il s'adressa à mes grands-parents.) Allez chercher vos affaires. Allons retrouver Scarlet. On va se serrer un peu.

Pépé passa un bras autour des épaules de Mémé.

— Dis-lui qu'on l'aime fort. On reste ici.

— Mémé ? demandai-je en la regardant.

Elle m'étreignit brièvement.

— On va rester ici, dans notre maison.

Papa s'agenouilla près de Tavia et lui posa affectueusement la main sur l'épaule.

— Tavia ?

— On ne peut pas le laisser là, répondit-elle en échappant à son contact.

— Nous allons l'enterrer, décida Pépé. Vous avez ma parole.

— Tobin, sanglota-t-elle en plaquant sa joue contre celle de son défunt frère. Je suis désolée de n'avoir pas été là.

— Tavia, je suis navré de vous presser, mais on doit reprendre la route, insista Papa.

Elle s'essuya les joues. Il l'aida à se mettre debout, et elle jeta un dernier coup d'œil à son frère avant de disparaître dans la maison.

Pépé croisa les bras.

— Le pauvre bougre, il n'a pas eu l'ombre d'une chance. Tu as vu sa cheville ? Il a dû se la tordre en venant ici. Elle est grosse comme un melon. Vous étiez à l'armurerie ?

— Oui. Et vous ? demanda Papa.

Pépé secoua la tête.

— Nan. Ce sont ces prétendus soldats qui nous ont ramassés. On ne voulait pas y aller, mais ils nous ont dit que c'était un ordre du gouverneur. On était en route quand on a reçu un appel radio disant que le dépôt avait été envahi. Alors ils nous ont lâchés à quatre rues d'ici. On a fini à pied. Ça n'a pas été une partie de plaisir. On n'est plus aussi alertes qu'autrefois.

— Il a été littéralement submergé, intervins-je. C'était horrible.

Mémé me raccompagna jusqu'à la Tahoe et ouvrit la portière côté passager pour étreindre Halle. Elle avait les larmes aux yeux.

— Embrassez votre maman pour moi.

— Et Mamie ? demandai-je, en parlant de la mère de ma mère. Vous avez des nouvelles ?

— Pas encore, répondit-elle, la lèvre tremblotante. Veillez bien l'une sur l'autre.

Elle nous prit dans ses bras, puis je m'installai sur la banquette devant Tobin.

Celui-ci balançait ses jambes devant lui, le menton posé sur la poitrine, respectant scrupuleusement les consignes de sa mère.

— Ça va, Tobin ?

— Oui. (Il releva les yeux jusqu'à moi.) C'est mon oncle Tobin, pas vrai ? Il est dehors ? J'ai entendu Maman pleurer.

Je pinçai les lèvres.

— Écoute, ne... ne regarde pas dehors. Ta maman va bientôt revenir.

— Avec des céréales, compléta-t-il en observant de nouveau ses pieds.

Papa et Tavia remontèrent dans le SUV quelques instants plus tard. Papa portait un gros sac marin, et Tavia trois sacs en plastique, ainsi qu'un bol et une cuillère.

— J'ai juste mis une goutte de lait pour que ça ne déborde pas. Il faut qu'on se remette en route, expliqua-t-elle.

Ses yeux étaient rougis et gonflés, mais elle s'efforçait de rester forte devant son fils.

— Ne relève pas la tête avant que je te le dise.

Tavia observa sa pelouse tandis que Papa repartait.

— C'est bon, mon chéri, tu peux regarder.

Tobin appuya son front contre la tempe de sa mère, qui l'étreignit fortement, retenant son souffle pour s'empêcher de pleurer. Elle fixa le plafond du regard, puis le planta sur la route. Je compris qu'elle avait décidé de penser à autre chose pour le moment.

Un long trajet nous attendait, et nous devions tous rester concentrés. En plus du pont autoroutier à franchir, qui était peut-être inaccessible, nous avions quatre petites villes à traverser avant d'atteindre le ranch de Red Hill.

— Papa ? dit Halle.

— Oui, ma puce ?

— Je veux voir Maman.

— Je sais, répondit-il. Je fais tout mon possible.

Chapitre 8

— Dieu miséricordieux, gémit Tavia.

Bouche bée, elle observait le carnage sur l'autoroute. Des voitures étaient tournées en tous sens, si enchevêtrées les unes contre les autres que cela me rappela les dernières secondes d'une partie de Tetris.

Des infectés traînaient de toute part – des hommes, des femmes et des enfants.

— Ne regarde pas, Halle ! m'exclamai-je en tendant les bras trop tard pour lui couvrir les yeux.

— Il y a des petits ! s'écria-t-elle, paniquée. Pourquoi ils sont comme ça, Papa ? Pourquoi ils ressemblent à ça ? Est-ce qu'ils sont morts ?

Papa traversa lentement le pont, sinuant entre véhicules militaires et pick-up abandonnés. Des paramilitaires à moitié dévorés gisaient sur le bitume, l'arme à la main.

Papa freina doucement, jusqu'à s'arrêter complètement. Il descendit de la voiture.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je, effrayée. Papa, qu'est-ce que tu fais ?

Un instant plus tard, il remontait dans la Tahoe, les bras chargés d'un énorme fusil et de nombreuses munitions. Il posa la mitrailleuse à côté de Halle, canon vers le bas.

— Ne touche pas à ça, lui ordonna-t-il. Il y a la sécurité, mais tant que tu ne sauras pas te servir d'une arme, je t'interdis d'en tenir une.

Elle opina lentement du bonnet.

Papa remit la marche avant et on reprit la route.

On arriva enfin à l'autre bout du pont. Un homme dont le costume était criblé d'impacts de balle s'approcha du SUV, mais on l'esquiva sans peine. Comme il avait une alliance, je me demandai si ça femme errait quelque part en bas, s'il se souvenait d'elle ou s'ils avaient des enfants. Peut-être qu'il avait pris l'autoroute pour rentrer et que son épouse l'attendait, le nez à la fenêtre, espérant le voir se garer dans l'allée d'un instant à l'autre.

— Vous pensez qu'ils se souviennent de qui ils sont ? m'enquis-je.

Tavia posa sa main chaude sur mon épaule.

— Ceux qu'ils étaient sont partis très loin.

— Où ça ? chercha à comprendre Halle.

Tavia hésita.

— Vers un endroit où ils pourront se reposer, où ils n’auront plus peur, où ils ne verront pas ce désastre.

— Je veux y aller aussi, gémit ma sœur en se tortillant distraitemment les cheveux tout en observant les champs et les fermes défiler.

Papa lui jeta un regard en coin.

— Ne dis pas ça, ma puce.

Sa voix était éraillée, et sa pomme d’Adam saillit quand il ravala la tristesse qu’on ressentait tous.

— Merde, grommela-t-il.

— Qu’y a-t-il ? s’inquiéta Tavia.

— Je voulais prendre de l’essence tant qu’on était à Anderson, mais ça m’est sorti de l’esprit.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi, plaisanta Tavia. On va bien finir par trouver une pompe. Sinon, on pourrait s’arrêter à la prochaine maison pour demander un bidon ?

— Je pourrais essayer de siphonner une voiture, si je trouvais un tuyau et un jerrican. Mais je n’ai encore jamais fait ça, alors je ne promets rien.

— Il nous en reste encore beaucoup ? m’enquis-je.

— Pas énormément, répliqua-t-il.

Son tableau de bord s’illumina alors.

Tavia remua sur son siège, mais posa malgré tout la question qui la tarabustait.

— C’est le signal de la réserve qui vient de s’allumer ?

— J’en ai bien peur.

Je serrai les dents. *Avec tout ce qui se passe, il oublie de faire le plein ?*

Tavia remarqua mon expression et articula silencieusement : *Tout va bien.*

— Maman ? appela Tobin.

— Oui, mon chou ?

— Je veux rentrer à la maison.

Tavia attira la tête de son fils et l’embrassa sur la tempe.

— Moi aussi, mon chou. Moi aussi.

Papa se gara dans la longue allée d’une vieille ferme, non loin d’une grange bien plus récente. Le gravier crissa sous les pneus quand la Tahoe s’immobilisa.

Papa arrêta le moteur.

— Jenna, viens avec moi. Tavia, je laisse les clés sur le contact. Restez avec les enfants.

Je trouvai ça drôle. Quelques semaines plus tôt, il m’avait dit qu’il n’avait pas à justifier sa décision de ne pas nous emmener au cinéma – il voulait passer du temps avec n° 5 et son fils, bien trop jeune pour regarder un dessin animé, sans parler d’un film entier – parce que j’étais une enfant, et lui un adulte. À présent, quand il parlait des enfants, je n’en faisais plus partie.

Je fermai la portière presque jusqu'au bout, puis la poussai silencieusement. Mes Converse noires faisaient moins de bruit sur les cailloux que les brodequins de Papa, mais je les trouvais malgré tout trop peu discrètes. Je sautai sur l'herbe, et Papa m'imita d'un grand pas de côté. On échangea un sourire et reprit le chemin de la bâtisse.

Quatre marches bordées de rampes en acier noir menaient à une porte latérale. On les grimpa ensemble, sans parvenir à rester silencieux. Il n'y avait pas un son à la ronde, pas une voiture sur la route, pas d'engin dans les champs, pas un aboiement, pas même un brin de vent. Je n'avais jamais mesuré combien le monde pourrait être silencieux sans humains.

Papa et moi nous trouvions sous un petit porche en béton. La porte était comme celle de sa maison – à moitié en bois, à moitié en plexiglas –, sauf qu'il y avait une trappe pour chiens.

— Leur père leur a offert un animal, grommelai-je.

— Ne commence pas, rétorqua-t-il.

Il frappa doucement au plexi.

— Pourquoi tu fais ça ? demandai-je. S'il y a des créatures à l'intérieur, tu n'as pas tapé assez fort pour les attirer. Et s'il y a des gens, ils ne t'auront pas entendu, et ils n'hésiteront certainement pas à nous tirer dessus si...

Un visage d'homme se plaqua contre la vitre. Sa bouche était ouverte en grand, bien trop grand. L'une de ses joues avait été arrachée. Papa et moi sursautâmes. Une coulure de sang vint ternir le plastique transparent, exhibant les molaires de la créature.

— Ne regarde pas, me dit mon père.

— Je ne peux pas m'en empêcher.

Une femme donna alors un coup d'épaule au monstre et se mit à griffer la porte.

— Ils n'arrivent pas à ouvrir, comprit Papa.

Je levai les yeux au ciel.

— Tu n'y connais vraiment rien en Apocalypse.

— Très bien, petit génie. Je vais voir dans la grange. Essaie de surveiller ces... choses sans t'approcher de trop près.

Je voulus le regarder partir, mais fus incapable de décoller les yeux du couple. En dehors d'une plaie au-dessus de l'oreille gauche, elle semblait n'avoir aucune blessure. Sa peau était bleutée et ses veines d'une teinte plus sombre transparaissaient en dessous.

Tandis qu'ils griffaient maladroitement le battant, je m'efforçais de ne pas observer les prunelles vides et laiteuses de la femme. Elle n'était pas en surpoids, pourtant sa robe semblait mal ajustée. Tous deux avaient du sang sur le menton et les mains, et je me demandai qui avait mordu l'autre le premier.

Est-ce qu'ils se sont dévorés mutuellement ?

Puis je le vis.

Ma poitrine se souleva et mes yeux semblèrent vouloir sortir de leurs orbites.

— Papa ? (Je reculai d'un pas.) Papa ? appelai-je de nouveau en tendant la main vers la rampe.

Je faillis manquer la première marche. Je descendis à reculons jusqu'à ce qu'il disparaisse de ma vue – le berceau posé contre le mur du salon, derrière le couple. La cloison était maculée de gerbes de sang, et le petit lit en était couvert.

— Papa ! hurlai-je.

Il accourut me rejoindre.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta-t-il, le souffle court.

J'enfouis mon visage contre son torse en désignant la porte d'une main tremblante.

— Ils... ils ont un bébé ! C'est...

— À l'intérieur ?

Il grimpa les marches en courant. Après quelques instants de silence, ses pas résonnèrent de nouveau, et il me serra contre lui.

— Dieu tout-puissant, Jenna. Pense à autre chose. Pense à ta maman. Pense à l'école. N'importe quoi.

Je secouai la tête, essuyant mes larmes sur son tee-shirt tandis qu'il me réconfortait.

— Ils...

Il me souleva délicatement le menton.

— Non, pas du tout. Rappelle-toi ce que Tavia t'a dit tout à l'heure : ils ne sont plus eux-mêmes.

— Mais le bébé n'en savait rien.

Papa serra les dents et se retourna vers le SUV.

— Viens, dégageons d'ici. Il y a une station-service, un peu plus loin sur la route.

— Tu penses qu'on va y arriver ?

— Ouais. C'est juste que je ne voulais pas prendre de risque. Jenna ?

— Oui ?

— N'en parle pas à Halle. N'en parle à personne. Faisons comme si on n'avait rien vu.

J'acquiesçai et m'essuyai les yeux.

— Alors ? s'enquit Tavia quand on fut de retour dans le véhicule.

Halle et Tobin faisaient du coloriage.

Papa secoua la tête.

Tavia fronça les sourcils.

— Jenna ? Est-ce que tout va bien, ma puce ?

— Ça va aller.

— Andrew, qu'est-ce qu'elle a ?

— Rien.

Halle se retourna sur son siège, les coudes sur le tableau de bord.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

Papa se retourna à son tour.

— Ne réponds pas, Jenna. (Il regarda alors Tavia.) Mieux vaut que vous n'en sachiez pas plus. Il y a des images qu'on a du mal à oublier.

Tavia se couvrit la bouche pendant que Papa faisait marche arrière dans l'allée. Elle me saisit la main et la serra fortement. On savait l'une et l'autre que je serais encore maintes fois témoin de choses horribles, comme nous tous, d'ailleurs. Et même quand on aurait envie de s'en détourner, il nous faudrait les affronter en face pour survivre.

Halle pivota dans le sens de la marche et je fermai les paupières. Bientôt, elle aussi perdrait ce qui lui restait d'innocence. Je ne serais pas toujours là pour lui couvrir les yeux.

Papa retourna sur la route et partit à gauche.

À gauche sur la 11.

Pour aller là où on bronze...

Pas comme tous ces cadavres blafards.

*

La station-service se trouvait dans la ville voisine, mais il n'y avait personne dans la boutique. Papa utilisa sa carte de crédit, en murmurant des prières que je n'arrivais pas à comprendre. Puis il donna un coup de poing rageur dans le vide et une veine se gonfla sur son front. Il croisa les bras sur le toit de la Tahoe et posa sa tête dessus.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? m'inquiétai-je.

— Je pense qu'il faut actionner quelque chose à l'intérieur. J'espère, ajouta-t-il en considérant le magasin.

Celui-ci était vraiment minuscule. Papa se pencha par sa fenêtre pour attraper son fusil devant le siège passager.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il retira la sécurité.

— Je vais voir si j'arrive à faire couler l'essence. Tu peux essayer de faire passer la carte ? Il suffit de faire ça. (Il me montra comment l'insérer dans la fente et la retirer.) Choisis le carburant en appuyant sur le bouton 87, puis tu sors le pistolet. L'embout va dans le réservoir, comme ceci, et il ne te reste plus qu'à presser la poignée. (Il réalisa chacune des étapes en m'assenant ses explications.) Tu as compris ?

— C'est dans mes cordes.

Tavia se pencha par sa vitre.

— Vous auriez pu me demander, je sais faire.

— Il faut bien qu'elle apprenne. Elle a des tas de choses à apprendre, répliqua Papa, les yeux rivés sur la boutique.

Les deux mains sur le fusil, il commença à s'en approcher.

— Sois prudent, lui dis-je. Ne les laisse pas te surprendre.

Papa ne se retourna pas. Quand il atteignit la double porte, il frappa contre la vitre à l'aide de sa crosse. Comme rien ne se passa, il entra.

Je fis glisser la carte dans la fente, choisis mon carburant, puis soulevai le pistolet avant de le planter dans le réservoir du SUV. Il y eut un bip, mais rien ne se produisit, et l'écran digital afficha son message d'accueil.

Papa pointa la tête hors du magasin.

— Essaie encore. Je crois que j'ai compris.

J'introduisis encore la carte, qui cette fois fut refusée.

— Quoi ? Non ! pestai-je en effectuant la même manœuvre.

Les mots *CARTE REFUSÉE* s'affichèrent de nouveau.

Papa sortit complètement de la boutique et leva les mains dans un mélange d'agacement et de perplexité.

— Ta carte est refusée ! criai-je.

Il courut me rejoindre.

— Elle a tout fait comme il faut, témoigna Tavia. Je l'ai regardée.

— Putain. Putain ! hurla Papa à l'intention du ciel.

Il abattit ses deux mains sur la portière du conducteur et ses phalanges blanchirent. Les muscles de ses mâchoires se contractaient sur ses joues.

— Il faut qu'on retourne à Anderson.

— Quoi ? Non. On continue jusqu'à ce qu'on tombe en panne, et on finira à pied, suggérai-je.

Papa me fusilla des yeux.

— Avec un bambin et une fillette de sept ans ? Jenna, sois un peu réaliste.

— On a une tente. On a tout ce qu'il faut. On organisera des tours de garde. On trouvera une maison vide. Ça peut marcher !

— C'est trop dangereux. Ces créatures sont partout ! On retourne chez nous.

— Maman n'est pas à Anderson.

— Jenna, il pourrait nous arriver quelque chose de terrible. Es-tu prête à risquer la vie de ta sœur ? Ce n'est pas ce que ta mère voudrait.

— Elle n'est pas restée à Anderson parce qu'elle savait qu'on ne pourrait pas survivre là-bas. On en a discuté. On...

— J'ai dit non, trancha Papa d'un ton péremptoire.

— Tu n'étais pas là ! Ce n'est pas à toi de décider ! Halle et moi, on a promis à Maman !

— S'il elle tenait tant à vous emmener dans cette ferme, elle vous aurait attendues. Elle était à la maison, Jenna, et elle est partie !

— Andrew ! le réprimanda Tavia.

Des larmes me roulèrent sur les joues.

Les épaules de Papa s'affaissèrent.

— Putain, Jenna, je suis désolé. Je ne voulais pas dire ça. Je suis juste énervé.

— Elle ne nous a pas abandonnées. Elle nous attend à Red Hill. C'est le plan. C'est le plan depuis le début, insistai-je en reniflant.

— Tu as raison, me dit Papa, les joues rouges de honte.

— Elle ne nous a pas abandonnées, répétais-je, surtout pour m'en convaincre. Je la connais. Je sais exactement ce qu'elle pense. J'aurais fait la même chose qu'elle ! Elle n'était pas sûre qu'on reviendrait chez toi. Mais elle savait où on irait, parce qu'on se l'est promis et qu'on tient toujours nos promesses.

Papa hocha la tête.

— D'accord, remonte dans la voiture. On y va.

Je grimpai à l'arrière, à côté de Tobin, et je croisai les bras. Papa reprit place derrière le volant. Il tourna la clé de contact. Le moteur ronfla, puis toussota et mourut.

— Oh non, allez...

Il réessaya.

Cette fois, il y eut un vrombissement, mais la voiture ne démarra pas. Papa martela le volant des deux poings.

— Andrew, lui dit Tavia d'une voix douce et apaisante, on peut marcher. On va y arriver. Ça sera juste un peu plus long que prévu.

Il opina et ébouriffa les cheveux emmêlés de ma sœur.

— OK, Canette, récupère ton sac à dos. Emporte tout ce que tu peux prendre.

Halle obéit et enfila ses bretelles.

Chapitre 9

On suivit la route.

Papa espérait à moitié qu'une voiture nous croiserait et s'arrêterait, mais il redoutait encore plus que quelqu'un essaie de nous piquer nos affaires. Je lui fis remarquer que c'était peu probable puisque nous n'étions qu'au deuxième jour après le drame et que la plupart des gens étaient soit en train d'essayer de rentrer chez eux pour retrouver leurs proches, soit en train de se barricader là où ils se trouvaient.

— Tu n'en sais rien, Jenna. Tout ce que tu sais est fondé sur des émissions de télé, me rabroua Papa.

— Qui sont pleines de bon sens et basées sur des faits historiques, arguai-je.

— Il n'y a encore jamais eu d'invasion de zombies.

— Mais il y a eu d'autres catastrophes. Le comportement reste le même.

Papa soupira en secouant la tête. Puis il s'arrêta et fit volte-face.

— Vous voulez que je le porte ?

Tobin s'était endormi une heure plus tôt, et Tavia s'était légèrement laissée distancer durant notre marche. Elle fit non de la tête, trop épuisée pour parler.

Papa rebroussa chemin en tendant les bras.

— Donnez-le-moi. Vous ne nous serez pas d'une grande utilité si vous êtes à bout de forces. On a encore une vingtaine de kilomètres à parcourir avant la nuit.

La poitrine de Tavia se souleva quand elle confia son fils à mon père.

— Je commence vraiment à regretter d'avoir trouvé toutes ces excuses pour ne pas partir en rando avec ma copine Teresa.

Papa gloussa, mais son sourire s'évanouit quand Halle nous montra quelque chose.

— Papa ! s'exclama-t-elle, alarmée.

L'une de ces choses, un homme, titubait dans notre direction.

— Il est tout seul, observa Papa. Il vient sans doute de la ville voisine. On va le contourner, puis courir un peu pour le distancer.

— Je ne peux pas courir, dit Tavia, encore haletante.

Le monstre se rapprochait.

Papa lança un coup d'œil à la ronde.

— On peut essayer de trouver une cachette, mais il risque de nous suivre. Dans tous les cas, on va devoir forcer le rythme.

— Sauf si on le tue, suggérai-je.

Tout le monde me dévisagea.

— On va faire diversion en lui tournant autour avec Halle. Quand il se retournera vers nous, balance-lui un coup de pied derrière les genoux, puis donne-lui un coup de crosse sur la nuque.

Papa eut l'air estomaqué.

Je haussai les épaules.

— Sinon, on peut courir.

— Je me demande bien quel genre d'émission ta mère te laisse regarder...

— C'était dans un jeu vidéo. Bon, on court, ou pas ?

Papa et Tavia se dévisagèrent.

— Navrée, Andrew, je ne peux vraiment pas.

Papa soupira en rendant Tobin à sa mère. Il se massa le cou, puis se passa la sangle du fusil par-dessus la tête.

— Hier encore, je ne me serais jamais figuré défoncer le crâne à quelqu'un.

— Et je ne pensais pas servir d'appât. Chacun son job.

Il me lança un regard noir.

— Ne regardez pas. Ni ta sœur ni toi. Je ne veux pas que vous me voyiez faire ça.

— Commence par lui balancer un coup de pied derrière les genoux, lui rappelai-je. Ce sera beaucoup plus facile comme ça.

Je m'accroupis, et Halle me grimpa sur le dos. Je sautillai légèrement pour qu'elle trouve une position confortable.

— En théorie, commenta Papa. Vas-y. Mais ne passe pas trop près de lui.

On marcha ensemble encore une vingtaine de secondes. Puis Tavia s'arrêta, mon père se mit en position, et je courus vers la droite en décrivant un large demi-cercle. L'homme gémit, tendant les bras vers nous.

— Hé ! claironnai-je. Par ici !

Il pivota dans notre direction, avec son maillot des Oklahoma Sooners déchiré au col. Sa chair et un os étaient visibles, mais son sang n'était pas frais. Quelque chose s'était attaqué à lui, mais pas très longtemps.

Je me retournai en entendant le grognement de Papa, sans m'arrêter complètement. L'infecté tomba, comme je l'avais prédit, mais quand Papa le cogna de sa crosse, il cherchait encore à vouloir l'attraper.

— Frappe-le encore ! l'encourageai-je.

Papa s'exécuta, et un grand craquement s'ensuivit. La chose ne bougeait plus. Papa la poussa de la pointe de la chaussure, puis vint nous rejoindre à grands pas.

— Je vous avais dit de ne pas regarder, gronda-t-il.

Je tournai la tête vers Halle, qui avait les mains posées sur ses lunettes.

— Elle a obéi.

— Et toi ? Tu es censée m'obéir aussi !

— Je ne peux pas garder les yeux fermés, Papa ! Il faut que je reste vigilante !

Il y réfléchit un instant, le souffle erratique. Diverses émotions se succédèrent sur son visage, puis il hocha sèchement la tête avant d'essuyer les restes de cervelle accrochés à son arme.

— Bravo, le félicita Tavia quand elle fut à notre hauteur.

Papa la délesta de Tobin, et on reprit la route, presque comme si de rien n'était.

Je gardai Halle sur mon dos, sachant qu'on avait encore beaucoup de route à parcourir. Elle m'en remercia silencieusement en apposant légèrement sa joue sur le sommet de mon crâne. Je souris. Il était rare que l'on s'entende si bien. Quand je ne faisais pas exprès de la contrarier, elle essayait de me mener à la baguette. On avait tellement l'habitude de se battre qu'on se criait souvent dessus sans aucune raison.

Mais à présent, le monde avait changé, ainsi que l'ordre de mes priorités. Pour l'heure, rien ne comptait plus à mes yeux que Halle, si bien qu'après trois kilomètres à transporter sa petite carcasse, pourtant étonnamment lourde, le simple désir de la ramener à Maman me faisait continuer d'avancer.

On parlait tout en marchant. On mangeait tout en marchant. On buvait et riait. On continuait d'avancer vers la prochaine ville, ne s'arrêtant que pour faire pipi.

— J'ai faim, dit Halle alors qu'on atteignait le sommet d'une colline.

Le soleil cognait, et aucun de nous n'avait l'habitude de marcher autant.

— C'est l'heure du goûter, non ? demanda-t-elle.

— Il faut qu'on rationne la nourriture, Halle. On ne sait pas combien de temps on va rester dehors.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je lui tendis la main.

— Ça veut dire qu'on ne peut pas goûter. On a droit à trois repas par jour, c'est tout. Jusqu'à ce qu'on retrouve des provisions.

Halle fronça les sourcils.

— Mais ce soir, on sera avec Maman. Elle pourra préparer le dîner.

— On ne rejoindra jamais Maman ce soir si on ne trouve pas de voiture. C'est trop loin, à pied.

— Loin comment ?

Papa se retourna vers moi. Comme je ne savais pas quoi répondre, il prit la parole.

— Peut-être deux ou trois jours, Canette. Ne t'inquiète pas. On va y arriver.

— Deux ou trois jours ? s'exclama-t-elle d'une voix de plus en plus forte.

Je fis la grimace. Papa aussi.

— Désolé, chérie.

Il ne trouva rien de mieux à dire.

Je pressai la main de ma sœur pour la réconforter.

— À chaque pas, on se rapproche un peu plus.

— Pas de goûter ? gémit-elle en faisant saillir sa lèvre inférieure.

Au faite de la colline suivante, on s'arrêta pour seulement la troisième fois en trois heures.

Tobin tendit le bras.

— C'est quoi, ça ?

— Dieu du ciel, déclara Tavia en se tamponnant le cou et la poitrine.

— Des infectés, répondit Papa. Peut-être une dizaine ?

Tavia se mit une main en visière pour se protéger du soleil.

— Ils sont trop loin. Ce sont peut-être des vivants ?

Papa sortit les jumelles de son sac, colla ses yeux aux oculaires et les retira presque aussitôt.

— Bordel de merde.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiéta Tavia.

— On ne peut pas continuer. Il n'y a que des champs entre eux et nous.

J'observai les alentours.

— Tu vois des corps de ferme ou des granges ?

À l'aide de ses jumelles, Papa scruta les environs.

— Il y a juste une petite station de pompage. Je n'ai pas l'impression qu'on tiendrait tous à l'intérieur.

— Bon, reprit Tavia, alors qu'est-ce qu'on fait ?

Papa écarta les mains et les laissa retomber sur ses cuisses.

— On trouve un endroit où se cacher ? On espère qu'ils partent dans une autre direction ?

— Tu as un fusil à lunette, intervins-je, sers-t'en.

Papa considéra son arme.

— Tu veux que j'ouvre le feu sur des êtres hu...

— Des infectés, Papa. Tu l'as dit toi-même. Ils sont malades. Et ils sont trop nombreux pour qu'on puisse les maîtriser.

Le tee-shirt de Papa était trempé de sueur. Il s'en servit néanmoins pour s'essuyer le visage. Une barbe naissante cernait déjà ses lèvres craquelées.

— Papa ?

— Je réfléchis.

— Tu as aussi le fusil que tu as récupéré sur le pont.

— Je sais. (Il plissa les paupières en avisant une rangée de meules de foin.) Tavia, aidez les enfants à monter là-dessus. Je vais prendre place sur une autre, plus près, et je me replierai vers vous si nécessaire.

— C'est ça, ton plan ? m'étranglai-je.

Papa grinça des dents.

— Merde, Jenna, tu veux bien faire ce que je dis ?

— Je peux tirer au fusil, dis-je.

— Non.

— Mais...

— J'ai dit non ! Maintenant, va poser tes petites fesses sur ce foin !

Il me montra la meule d'une main et me tendit les jumelles de l'autre.

Je fronçai les sourcils et les lui arrachai des doigts. Puis j'emmenai Halle dans le champ, marchant dans l'herbe coupée en direction des grosses bottes.

Les deux mains sur son fusil de chasse, le semi-automatique pendant à son épaule, Papa repartit vers l'ouest, en direction du groupe d'infectés. J'aidai d'abord Halle à grimper, puis elle tira Tobin par la main pendant que Tavia et moi le soulevions à bout de bras. Puis je fis la courte échelle à sa mère, qui parvint à atteindre le sommet au deuxième essai et se pencha pour me hisser.

— Pas la peine, dis-je.

— Tu en es sûre, ma puce ?

Elle me regarda m'élever jusqu'au sommet.

— Ouai, répondis-je, épuisée mais souriante, en m'asseyant près d'elle.

Ma bonne humeur ne dura pas longtemps. Je portai les jumelles à mes yeux le temps de repérer mon père.

— Il a choisi une botte ronde. Ils sont toujours à bonne distance de lui.

— Ça colle, geignit Tobin en essayant de faire tomber la paille accrochée à ses paumes.

— On ne va pas rester longtemps, le rassura Tavia en le prenant sur ses genoux.

— Il se met en position. (J'observai Papa s'allonger et tirer sur la culasse de son arme.) J'espère qu'il a préparé une réserve de munitions.

Tavia fit savoir sa désapprobation.

— Tu ne fais vraiment pas confiance à ton père, pas vrai ?

J'abaissai les jumelles et me tournai vers elle.

— Euh... je sais qu'il est intelligent, mais ma mère adore ce genre de truc. J'aimerais simplement qu'elle soit là. Elle a toujours une longueur d'avance. Papa ne pense... qu'aux filles.

— Et je suis sûre que ta mère aimerait être là aussi, et que les seules filles auxquelles pense ton père en ce moment sont les siennes.

Je fis une grimace gênée et recollai mes yeux aux oculaires juste à temps pour voir mon père ouvrir le feu.

— Il en a eu un !

Il tira de nouveau, subissant le recul de son arme.

— Et un deuxième ! (Je lâchai les jumelles sur mes genoux.) Ça fait vraiment du bruit. Ça risque d'en attirer d'autres.

— Il va falloir qu'on décampe avant ça, pas vrai ? répondit Tavia.

Papa fit feu plusieurs autres fois. Il n'eut même pas besoin de quitter son perchoir. Après en avoir abattu la majorité, il nous hurla de descendre du nôtre.

— Allez, Halle ! l'encourageai-je après avoir sauté. Laisse-toi glisser !

Elle se pencha en avant, les mains vers moi, et finit par tomber. Je la rattrapai *in extremis*. Je la posai au sol avant de me saisir de Tobin, que Tavia abaissait vers moi.

— Vite ! lançai-je à cette dernière.

Elle fut bientôt en bas, et nous courûmes vers la meule de foin d'où mon père avait tiré. Il était déjà de l'autre côté de la route, à essayer d'attirer l'attention de ceux qu'il n'avait pas pu se résoudre à éliminer.

— Ne regarde pas, Halle, ordonnai-je à ma sœur.

Tavia cacha les yeux de Tobin en étrangeant un léger sanglot.

Papa dansait autour des enfants infectés. Tous trois étaient plus jeunes que moi, et souffraient de blessures diverses. Je ne les observai que le temps de m'assurer qu'ils ne nous suivaient pas. Quand j'entendis trois craquements successifs, je rentrai la tête dans les épaules.

— Est-ce que tu... commençai-je.

Papa secoua la tête, ayant du mal à dissimuler ses émotions.

— Je me suis juste assuré qu'ils ne pourraient pas nous rejoindre. Accélère.

Il força lui-même l'allure, et on l'imita, désireux de nous éloigner au plus vite de l'amoncellement de cadavres qu'on abandonnait derrière nous.

On aperçut au loin un champ plein de ferraille, de vieilles guimbardes et de tracteurs rouillés.

— Papa ! s'exclama Halle. Des voitures !

— Celles-ci ne nous aideront pas beaucoup, Canette. Elles sont juste bonnes à être vendues en pièces détachées.

— Oh, fit-elle, déçue.

— Maman, des voitures ! s'extasia à son tour Tobin.

Tavia lui caressa les cheveux.

— Ah oui, des voitures. C'est bien, mon chou.

Il serra son train contre lui.

Quitte à voyager avec un bambin, Tobin était le meilleur choix. Il était calme et il écoutait sa mère. Tavia savait l'apaiser si nécessaire. On avait eu énormément de chance, jusque-là. Je me demandais combien de temps cela durerait.

— Maman, des voitures ! répéta Tobin.

Un moteur gronda au loin, et Papa nous fit nous éloigner de la route. Le soleil se reflétait sur le véhicule, si bien que je mis une bonne minute à découvrir qu'il s'agissait d'un monospace gris métallisé. Il roulait si vite que je le crus poursuivi ; pourtant, dès l'instant où le conducteur nous remarqua, il freina.

Un homme d'environ l'âge de Papa baissa sa vitre. Une barbe noire entourait son sourire poli, mais hésitant.

— Vous allez en ville ?

Sa femme, assise sur le siège passager, regardait derrière elle et tentait de reconforter à voix basse l'enfant qui se trouvait dans son siège auto.

— Dans un premier temps, répondit Papa. On est tombés en panne d'essence un peu plus loin.

L'homme se tourna vers son épouse, qui lui donna sa permission.

— Écoutez, dit-il, c'est trop dangereux de marcher. On va à Shallot, ma belle-famille y habite. On a roulé toute la nuit depuis Midland.

— Vous arrivez droit de Midland ? s'étonna Papa.

— Ça n'a pas été facile, affirma l'autre en montrant son pistolet.

Sa femme en tenait un également, presque timidement.

Papa baissa les yeux sur la route.

— On vous serait infiniment reconnaissants de nous emmener aussi loin que possible. J'ai un peu d'argent...

L'homme leva la main en signe de refus.

— Vous allez être un peu serrés à l'arrière, mais vous êtes les bienvenus à bord.

Papa se tourna vers Tavia, qui laissa échapper un soupir de soulagement.

— Dieu merci, dit-elle. Viens, Tobin. Tu as trouvé une voiture !

L'homme pressa un bouton sur le toit, et la porte latérale coulisssa sur une fillette de dix ou onze ans et un garçon de l'âge de Tobin.

— Bonjour, tout le monde !

Tavia se glissa jusqu'à la troisième rangée, derrière les sièges des enfants.

Elle s'installa au fond, prit son fils sur ses genoux, libérant une place pour Halle et moi. Je me demandai toutefois où Papa allait s'asseoir.

— Euh... Peut-être que votre petite pourrait s'installer par terre entre nos enfants, si ça ne vous dérange pas, proposa le conducteur.

Papa monta alors à la place qu'occupait Halle, et je pris celle du milieu. Ma sœur était juste devant mes pieds, adossée à mes jambes.

La porte se referma et l'homme remit les gaz. Une vague de soulagement m'emporta.

— Je m'appelle Brad, se présenta le conducteur en jetant un coup d'œil dans son rétroviseur. Et voici ma femme, Darla.

Elle nous adressa un sourire enjoué.

— Notre fille s'appelle Madelyn, et notre fils Logan.

Papa se désigna.

— Andrew. Et voici Tavia, Tobin, Jenna. Et Halle, assise par terre.

Tout le monde échangea les formules de politesse consacrées.

Pour la première fois depuis des heures, mon corps, en alerte depuis que j'avais ouvert les yeux ce matin-là, se détendit. Je ne mis pas longtemps à me rendre compte qu'aucun de nous ne sentait très bon.

— Papa, chuchotai-je, on empeste leur voiture.

— Désolé de vous empuantir de la sorte, dit-il aux adultes à l'avant. On a marché toute la journée.

— Ne vous en faites pas. On ne sent pas la rose non plus, avoua Brad. Les parents de Darla étaient censés nous rendre visite plus tard dans la

journée, mais quand on a entendu les infos, on a compris qu'ils ne prendraient pas le risque. Et puis, Shallot est une petite ville, on aura plus de chances là-bas qu'à Midland. Et ils se seraient inquiétés si on n'était pas venus.

— J'emmène les filles retrouver leur mère. Elle n'est pas loin d'ici.

— Si vous voulez, on pourra vous y conduire demain matin ? En fonction de notre niveau d'essence, bien sûr. On a vidé notre dernier jerrican il y a juste une heure.

— Ce serait...

Papa partit d'un rire nerveux. Ses épaules s'affaissèrent quand le soulagement l'envahit.

— Ce serait extrêmement gentil de votre part. (Il me passa le bras autour du cou et m'embrassa sur la tempe.) On va s'en sortir, ma chérie. Demain, à cette heure-ci, on sera avec ta maman.

— Ne va pas nous porter la poisse, répliquai-je. Ce n'est pas encore fait.

Chapitre 10

— Oh, putain !

Brad écrasa la pédale de frein.

Je tendis le bras pour retenir Halle, mais elle m'échappa. Darla fit brusquement volte-face et la bloqua avant qu'elle vienne s'écraser contre le tableau de bord.

— Waouh ! (Darla sourit à ma sœur quand celle-ci releva le nez.) Ça va, les chéris ?

Halle hocha la tête, et Darla observa ses propres enfants avec un air inquiet. Ils opinèrent à l'unisson.

Papa se pencha en avant.

— Qu'est-ce que c'est ?

Brad considérait le côté nord de la route, si bien qu'on se tourna tous – parfois avec réticence – dans cette direction.

Une vieille église grouillait de ces choses, comme si elle était elle-même contaminée. Les monstres se tortillaient pour entrer et sortir par les vitraux brisés, tels des vers circulant entre les plaies béantes d'une charogne. Des restes d'image pittoresque pendaient encore au sommet des chambranles, et des planches cassées en deux surgissaient des murs auxquels elles étaient clouées.

— Vous pensez qu'il y a des gens à l'intérieur ? m'inquiétai-je.

— Seigneur, j'espère que non, répliqua Tavia, le regard rivé sur l'étage de la bâtisse.

Brad reprit lentement sa route et tendit le doigt.

— Là, regardez ! Une fenêtre ouverte ! Ils ont réussi à sortir !

— Mais tout ce sang sur la façade de l'église, répliquai-je en remarquant la traînée rouge sombre allant du caisson de climatisation jusqu'au toit.

— Maman ? appela Madelyn d'une petite voix tremblante.

— Tout va bien, mon cœur. On y va.

Les malades remarquèrent le monospace et, l'un après l'autre, ils commencèrent à quitter l'église.

— Fonce, Brad, lui dit sa femme. Vite !

Brad démarra en trombe. Alors qu'on prenait de la vitesse, une femme apparut juste devant nous, agitant les mains.

— Arrêtez ! s'écria-t-elle. Pitié !

— Brad ! hurla Darla.

Brad donna un coup de volant à droite et vint emboutir une camionnette arrêtée au milieu de la route. Cette fois, je parvins à retenir ma sœur, agrippant son chemisier des deux poings. Elle bascula néanmoins vers le siège conducteur, et mon épaule percuta le dossier de Logan, mais je ne lâchai pas prise. Halle s'étrangla un instant sur son col, mais s'en sortit autrement indemne.

Tobin pleurait et Tavia tâchait de le rassurer.

Brad et Darla semblaient tous deux sonnés, se demandant encore ce qui s'était passé et redoutant déjà la suite des événements.

— Maman ! appela de nouveau Madelyn.

Logan se mit à pleurer à son tour.

— Andrew ! Est-ce que Tobin va bien ? Il s'est cogné la tête ! s'écria Tavia avec nervosité.

Elle s'efforçait pourtant de garder son calme.

Papa tira sur la paupière inférieure du garçon pour observer sa pupille.

— On doit sortir d'ici, déclara Brad. Maddy, détache ta ceinture !

— Ouvrez la portière ! m'exclamai-je en bondissant vers l'avant.

Madelyn tendit ses mains vers moi, je l'aidai donc à défaire sa ceinture avant de prêter main-forte à Logan. Je saisis alors ma petite sœur sous les bras pour sortir par la porte coulissante de droite. Heureusement que le monospace s'ouvrait des deux côtés. On n'aurait pas pu évacuer par la gauche.

Je me retournai vers l'église, cinq cents mètres derrière nous.

— Halle ? dis-je en la regardant dans les yeux. Est-ce que tu vas bien ?

— J'ai mal à la gorge, répondit-elle en se massant à l'endroit où son col lui avait entamé la peau.

— Pardon, dis-je en l'étreignant.

Je fis rapidement le tour des véhicules, pour repérer d'autres créatures, puis je m'arrêtai à l'avant. La vieille camionnette verte et le monospace gris de Brad étaient enchevêtrés, tous deux bons pour la casse.

Un liquide sombre s'écoulait sous les carcasses.

— Il y a une fuite ! m'exclamai-je en faisant reculer Halle.

Papa apparut près de moi, Tobin dans les bras.

— Ça ne vient pas du monospace, c'est...

Je me penchai au niveau du sol et vis une malheureuse fillette, guère plus âgée que moi, gisant sous notre voiture. L'un de ses bras avait été sectionné par une roue, qui reposait encore dessus.

— Oh, mon Dieu, est-ce que j'ai renversé quelqu'un ? paniqua Brad.

Darla se couvrit la bouche.

— Elle était déjà morte, annonçai-je. Une balle dans la tête. Elle devait être infectée.

Papa se pencha pour l'examiner.

— On dirait qu'elle a été malade pendant longtemps avant de contracter le virus zombie.

— Ne dites pas ça, le corrigea Darla. Des zombies... c'est ridicule.

Elle dit cela avec un petit rire nerveux, comme si elle cherchait à s'en convaincre.

— Est-ce que ça va ?

On se tourna tous vers une femme vêtue d'une robe, anciennement rouge à pois blancs. À présent, elle n'était plus que rouge. Une partie de ses cheveux calcinés était encore tirée en arrière. Trois enfants, une fille et deux garçons, se cachaient derrière elle, les yeux écarquillés par la terreur.

— Vous allez bien ? insista-t-elle.

— Si on va bien ?

Brad fit un pas vers elle, l'air grave.

Elle recula instinctivement, les bras écartés pour faire rempart de son corps.

— On avait un véhicule en parfait état ! On approchait de notre destination ! Mais bordel, qu'est-ce qui vous a pris de traverser la route comme ça ?

— Désolée, dit-elle, des larmes plein les yeux. J'espérais que vous accepteriez de nous emmener.

— Brad, fit Darla en lui touchant le bras.

Il s'écarta sèchement de sa femme.

— Vous emmener ? Belle réussite ! Grâce à vous, on est tous à pied ! Moi aussi, j'ai des enfants ! Vous auriez pu les tuer !

— J'étais... j'étais désespérée ! se défendit-elle en avançant de nouveau. La ville est envahie. Il n'y a plus que moi et ces gamins. Je... je n'ai pas réfléchi. Je suis tellement désolée.

Brad se retourna vers son monospace, puis balança ses clés. Elles glissèrent sur le bitume et atterrirent quelque part dans l'herbe, de l'autre côté de la chaussée.

— On pourrait... reprendre de zéro ? suggéra-t-elle. Je m'appelle April. Ma maison est là-bas. Vous pouvez venir vous installer chez moi. Pitié... je vous en prie, venez.

— Prenez vos affaires, nous ordonna Papa. Il faut qu'on reparte.

— J'ai une maison, insista la femme. P-par là. Mon mari a condamné les fenêtres. Si on ne fait pas de bruit, ils ne nous ennuieront pas.

— Où est-il ? demanda mon père.

Elle nous observa tour à tour, puis secoua la tête.

La petite fille, dont la tignasse aurait probablement été presque blanche si elle avait été propre, était légèrement plus jeune que Tobin et Logan. Elle me faisait énormément penser à Halle au même âge. Les garçons étaient plus jeunes que moi et ne se ressemblaient pas du tout. Ils étaient morts de trouille. Le plus vieux des deux avait de grands yeux verts et un tas de taches de rousseur sur le nez, l'autre avait les prunelles marron et des cheveux sable qui auraient mérité une bonne coupe.

Tavia jeta un coup d'œil à la meute d'infectés qui arrivait en boitillant

depuis l'église.

— Il faut fuir, reprit la femme. On peut les semer en contournant l'école élémentaire et en entrant par derrière.

— Dans l'école ? s'enquit Papa.

— Non, elle est pleine. Croyez-moi, mieux vaut ne pas y aller. Tous les enfants n'ont pas été récupérés à l'heure, et...

Sa voix se brisa et elle ferma les yeux, probablement pour chasser les visions d'horreur qui se bousculaient dans son esprit.

— Venez, les garçons, dit-elle après avoir pris la petite fille dans ses bras.

On s'empressa de récupérer nos sacs et on lui emboîta le pas. On courut dans l'herbe du côté sud de la route, traversa un terrain vague envahi de chiendent et continua derrière l'école. Là, la femme s'arrêta, à bout de souffle. Papa portait Tobin pour soulager Tavia, Brad avait Logan.

Notre groupe comportait bien trop d'enfants en bas âge. Les survivants dans les émissions de zombies ne comptaient jamais autant de moins de dix ans dans leurs rangs.

Dès qu'on fut tous derrière la paroi en ferraille de l'école, la femme reprit sa marche. On décrivit un demi-cercle avant de se faufiler dans une arrière-cour à travers un portillon. Elle nous fit signe d'entrer, puis plaqua un doigt sur ses lèvres. Elle referma discrètement le vantail derrière nous.

On se trouvait dans ce qui devait être un ancien garage transformé en chambre à coucher. Deux portes donnaient accès au reste de la maison. Papa rendit Tobin à Tavia, puis il actionna lentement et précautionneusement la poignée à sa droite. Il avait son fusil dans l'autre main. Brad et Darla serraient leurs enfants près d'eux, et Tavia fit un pas de côté quand la propriétaire entra à son tour. Elle referma doucement la porte de derrière et tourna le verrou.

— Qu'est-ce qu'il fait ? chuchota-t-elle.

— Il va voir si la voie est libre, répondit Brad à voix basse.

— Il n'y a personne, affirma-t-elle en secouant le chef. Juste moi et les enfants.

— On doit s'en assurer, répliqua Brad.

Il y eut des coups de feu non loin. Cela me rappela les pétards de la fête nationale, mais l'ambiance était clairement différente.

Papa reparut dans l'embrasure de la porte.

— On peut y aller, murmura-t-il.

Il fit volte-face, et on le suivit dans un couloir débouchant sur la cuisine. La lumière était éteinte, et on n'y aurait rien vu si une fenêtre n'avait pas été brisée. Des éclats de contreplaqué étaient encore accrochés aux clous plantés dans le mur.

— Il faut réparer ça tout de suite, décida Papa.

— Il y a des planches dans le garage extérieur. Je pense qu'il y en a assez pour doubler la plupart des protections, si vous voulez.

Papa la suivit alors dehors. Ils revinrent moins de dix minutes plus tard.

April portait une boîte à outils, Papa grognait sous l'effort et avançait maladroitement avec les planches de contreplaqué qu'il tenait sous les bras.

Une fois que Brad et mon père eurent fini de renforcer les fenêtres, seuls les quelques trous ménagés entre les planches laissaient filtrer assez de soleil pour nous permettre d'y voir. Je craignais que les coups de marteau n'éveillent l'attention des zombies, mais Tavia, qui montait la garde, m'avait assuré que la plupart de ces monstres étaient attirés dans l'autre direction, vers les coups de feu. Ceux-ci retentissaient désormais de façon plus sporadique, mais ils n'avaient pas cessé complètement.

Je me dirigeai vers la table et tirai une chaise. Mes jambes me brûlaient d'avoir marché si longtemps.

Papa et Tavia entreprirent aussitôt de nous confectionner un repas frugal. Brad et Darla en firent autant pour Madelyn et Logan.

La femme et ses enfants se contentèrent de les regarder.

Darla fronça les sourcils.

— Vous n'avez rien à vous mettre sous la dent ?

— On a déjà mangé, ne vous en faites pas.

— Il ne nous reste pas grand-chose, mais on peut partager, annonça Darla.

April avança avec fierté vers une porte. Elle l'ouvrit, révélant un profond cagibi plein de bocaux de légumes, de riz, de pain, de beurre de cacahuètes, de chips, de céréales, de viande en conserve et de bouteilles d'eau ; et encore, c'était juste ce que je voyais depuis ma place.

— Nous aussi, on peut partager, répliqua-t-elle.

— Bonté divine ! s'exclama Tavia en portant les mains à sa poitrine.

Papa fronça les sourcils.

— Vous avez toutes ces réserves, et pourtant vous étiez tellement pressée de partir que vous avez risqué de vous faire écraser devant vos enfants ?

Pour être honnête, je fus impressionnée par sa clairvoyance.

La femme considéra les petits, puis dévisagea mon père.

— J'étais terrifiée. J'étais à l'église quand elle a été assaillie, et on a perdu beaucoup d'amis.

— Comme tout le monde, rétorqua Papa.

— J'ai perdu mon mari.

Un tir à l'extérieur vint ponctuer sa phrase.

Cela coupa la chique à Papa.

— Je suis toute seule avec ces mômes. Quand je vous ai vus arriver, j'ai perdu les pédales. Je ne savais pas si on allait partir ou si vous alliez rester. Je savais juste qu'on ne pouvait pas survivre seuls.

Tavia lui toucha le bras d'un air rassurant.

— Vous n'êtes plus seuls. Je m'appelle Tavia. Et voici mon fils, Tobin.

— Ma fille s'appelle Nora, et mon fils Jud.

— Et qui est-ce ? s'enquit Darla en désignant le garçon de sept ou huit ans aux incisives démesurées et qui n'avait pas encore perdu toutes ses dents

de lait.

Il prit alors la parole.

— Vous avez remarqué la trace de sang sur le côté de l'église ?

Certains d'entre nous acquiescèrent.

— Elle a été laissée par mon institutrice, Mlle Stephens. Elle m'a sauvé de mes parents quand ils ont essayé de me tuer.

Il prononça ces mots de façon neutre, comme s'il racontait un événement sans importance de sa journée d'école.

Darla hoqueta et Tavia se couvrit la bouche d'une main. Halle se tourna vers moi, ne sachant pas comment réagir. Depuis le début de cet enfer, je n'avais qu'une hâte : retrouver Maman. Je n'avais pas envisagé un seul instant qu'elle puisse être morte – ou pire, qu'elle puisse tenter de nous tuer, Halle ou moi.

April nous adressa un sourire désolé et pressa les épaules du garçon.

— Voici Connor. Annabelle Stephens était notre institutrice de CP. La meilleure d'entre toutes, pas vrai, Connor ?

Il se tourna vers April. Une lueur de culpabilité traversa son regard.

— Elle aurait survécu, si elle n'était pas venue me sauver.

April fronça les sourcils.

— Elle savait ce qu'elle faisait. N'oublie jamais ça. Elle t'aimait beaucoup, et elle voulait que tu vives. Elle aurait fait la même chose pour n'importe lequel de tes camarades. On en a déjà discuté, Connor. Tu n'as rien à te reprocher.

— Qu'est-ce que tu as fait, quand tes parents se sont transformés et ont voulu t'attraper ? demandai-je.

— Jenna ! me réprimanda Papa.

Connor l'observa un instant, puis me considéra d'un air neutre.

— J'ai fui.

*

Après que j'eus fini mon sandwich et mes chips, j'aidai Papa à remplir les bouteilles d'eau au robinet et on referma nos sacs.

Les coups de feu se succédaient encore, mais de plus en plus rarement, et je commençais à y être habituée.

Halle jouait avec Madelyn et les garçons les plus jeunes, tandis que Connor restait planté à la fenêtre pour regarder par les trous.

Papa et les autres adultes discutèrent de la suite des événements, jusqu'à ce que leur conversation dérive sur les origines supposées du virus.

— Je suis contente de n'avoir jamais été vaccinée contre la grippe, dit April. Apparemment, ceux qui l'ont été se transforment plus vite quand ils ont été mordus.

— Oui, j'ai entendu ça, confirma Papa. Moi, je l'ai eu, donc vous avez intérêt à m'abattre rapidement si je suis attaqué.

— Moi, je l'ai refusé, alors laissez-moi le temps de dire au revoir, répliqua Tavia en observant son fils d'un air triste.

April se gratta la nuque.

— Je ne comprends toujours pas. Ceux qui ont été vaccinés se métamorphosent plus vite ? Après une morsure ? Après la mort ?

Tavia se pencha vers elle.

— Un journaliste expliquait qu'on tombait malade dès qu'on avait été mordu. D'abord une forte fièvre, des vomissements et des maux de tête, dès la première heure. Au début, ils craignaient qu'il ne s'agisse d'une grippe foudroyante, alors ils se sont plongés dans les dossiers médicaux. Et ils ont été troublés de découvrir que ceux qui avaient été vaccinés succombaient plus vite que les autres.

April ricana.

— En les voyant ressusciter, ils auraient pu se douter que ça n'était pas la grippe.

Tavia pinça les lèvres.

— C'était au tout début. Juste après qu'ils ont évoqué le scientifique. C'est lui qui a causé tout ça. Il a créé ces zombies et, maintenant, on est tous foutus.

April se curait nerveusement les ongles.

— Vous pensez que c'est à cause d'un produit dans le vaccin ?

Papa secoua la tête.

— Non. À mon avis, pour une raison ou pour une autre, le virus réagit avec le vaccin. Je pense que c'est simplement enzymatique.

— Traduction ?

Papa sourit.

— Le vaccin ne transforme pas les gens en zombies, mais il accélère la propagation du virus après la morsure.

— Oh, dit April. Mais alors, quelle en est la cause ?

Papa serra les dents.

— Ce taré de scientifique. Il devait être tellement obsédé par les films de zombies qu'il a dû vouloir voir s'il pouvait en faire une réalité.

— On ne le saura jamais, trancha Tavia. Tout ce qui compte, c'est que ce virus existe, et qu'il fait désormais partie de notre quotidien.

Tavia avait raison. Peu importait la cause, seulement la conséquence, qui rôdait là, sous nos fenêtres, et qui nous obligeait à nous tapir à l'intérieur et à chuchoter pour ne pas attirer l'attention.

Cela me rappelait quand j'étais petite et que mes parents se disputaient. Généralement, Papa était furieux après moi, et Maman le provoquait volontairement pour le pousser à rester en bas et à ne pas s'en prendre à moi. Depuis le divorce, il contrôlait mieux sa colère, mais je me demandais combien de temps il tiendrait avant de péter un plomb. On était tous fatigués et effrayés. Un mauvais cocktail pour ceux qui avaient tendance à bouillonner intérieurement. À l'époque, je me cachais dans un placard. À présent, on se

cachait ensemble – d'un danger bien plus grand.

J'étais debout près de Connor. De petites rides se formaient sur son visage quand il fermait un œil pour observer par un trou.

— Tu vois quelque chose ? lui demandai-je.

— Oui, chuchota-t-il en réponse. Le cimetière.

Je soupirai et m'adossai à la fine planche de contreplaqué, les yeux au plafond.

— Il faut qu'on trouve un truc plus résistant pour barrer ces fenêtres.

— Ouai.

Les petits étaient à table, à faire du coloriage. Cela semblait si facile pour eux d'oublier le cauchemar qui se déroulait à l'extérieur pendant qu'ils choisissaient la parfaite teinte de bleu à étaler sur leur feuille. J'aurais aimé que ça puisse être aussi simple, qu'il me suffise de m'occuper pour avoir l'impression que tout était normal.

J'eus un sourire en coin et me tournai vers Connor.

— On essaie de survivre ou on ouvre une crèche ?

Il s'écarta de son poste d'observation et me dévisagea en fronçant les sourcils.

— Si tu avais vu ce qui se passait à l'intérieur de l'école, tu ne te plaindrais pas. On n'est que trois à avoir survécu dans toute la ville. Il y avait un autre garçon dans l'église. Il s'appelait Evan. Il était plus âgé que moi, mais il ne s'en est pas sorti. Alors, maintenant, il n'y a plus que nous et April. Grâce à vous, le nombre d'enfants dans le coin passe à huit. Huit – même pas de quoi ouvrir une crèche. C'est trop triste.

— Je... je suis désolée. C'était uniquement pour faire la conversation. Je ne voulais pas...

— Je sais, répondit-il en recollant l'œil à son trou. Je ne voulais pas non plus. Je suis juste en colère.

Je me demandai à quoi Connor pouvait ressembler avant tout ça, parce qu'il faisait plus vieux que son âge.

— Je m'en doute.

— Si j'étais plus âgé, j'aurais pu sauver plus de monde. Si j'étais plus âgé...

— Il y a des tas d'adultes un peu partout. Aucun d'eux n'a réussi à arrêter ça. Ne porte pas ce fardeau tout seul.

— Je ne porte rien d'autre que mes vêtements.

— Où est-ce que tu habites ? On pourrait aller récupérer certaines de tes affaires ?

Il secoua la tête.

— Quelle importance, maintenant ?

Je haussai les épaules. Sa façon de penser me rappelait Chloe. J'aurais aimé savoir où elle était, si sa mère était bien venue la chercher à l'heure. Je l'espérais. Il ne me restait plus que ça.

— Je regrette de n'avoir pas pu récupérer des trucs dans mon ancienne

chambre. Pour avoir l'impression d'être un peu à la maison. (Comme Connor ne répondait pas, je poursuivis :) J'aurais pensé que ça ferait plus de bruit. Qu'il y aurait plus de hurlements hystériques. Les gens ont tendance à se taire, quand ils ont peur.

— Ça ne fait que deux jours, reparti Connor d'un timbre dépourvu d'émotion. Laisse-leur un peu de temps.

— Avant, Halle parlait sans arrêt. Depuis, elle n'a presque plus dit un mot. Elle n'a même pas vraiment pleuré.

— Tant mieux. Les gamins bruyants se font bouffer.

— Tu es glauque, répliquai-je en croisant les bras.

Il se tourna vers moi, une esquisse de sourire aux lèvres.

— Et toi, tu es chelou.

— Ah ouais ? En tout cas, ce n'est pas moi qui observe un cimetière alors qu'il y a des morts plein les rues.

— Je n'observe pas le cimetière. J'observe Skeeter.

— Qui est Skeeter ?

— Le type qui m'a sauvé.

— Je croyais que c'était ton instit, qui t'avait sauvé ?

— Il m'a protégé d'elle.

Je haussai les sourcils.

— Oh.

— Il enterre sa femme.

Je fronçai les sourcils.

— Oh.

— Elle était belle. April m'a dit qu'elle était enceinte. Je suis à peu près sûr qu'il a dû l'abattre. C'était... triste – faute de meilleur terme.

— C'est le bon terme.

— Ça semble un peu faible.

— Je peux ? demandai-je en désignant le trou.

Connor ne divaguait pas : un homme était debout dans le cimetière, une pelle à la main ; un corps recouvert de plastique gisait à ses pieds.

— Je le vois, dis-je.

— Ouai.

Il était crasseux et couvert de sueur ; de temps à autre, il s'arrêtait pour viser et tirer.

C'est donc de là que viennent les coups de feu.

Il n'avait peur de rien, avec ses cheveux blonds et hirsutes sortant de sa casquette. Il était trop loin pour que je parvienne à distinguer son visage, mais son corps était pris de spasmes irréguliers, et je compris qu'il pleurerait.

— On devrait peut-être lui dire qu'on est ici ? suggérai-je. Il pourrait nous être utile. Il a l'air de bien savoir tirer.

— April a déjà essayé. Il compte aller retrouver son frère et sa nièce, quand il aura fini.

Je regardai Connor droit dans les yeux.

- Je suis désolée pour tes parents et ta maîtresse. Ça craint. Un max.
- Ouaip, confirma-t-il avant de s'en aller.

Chapitre 11

— Comment ça, on ne part pas ? m'emportai-je en serrant les poings.

Papa et Tavia m'avaient fait entrer dans l'une des chambres quelques minutes après mon réveil. Seule une bougie éclairait la pièce. Le soleil n'était pas encore assez haut au-dessus de l'horizon pour que ses rayons filtrent au travers des fenêtres barrées. Je voyais bien à leur comportement qu'il s'agissait d'une rencontre secrète, dont les plus jeunes ne devaient pas entendre parler.

Papa leva les mains en signe d'apaisement.

— Pas pour l'instant. J'ai dit qu'on ne partirait pas pour l'instant.

— Alors, quand ? demandai-je.

Tavia fit signe à mon père de la laisser parler.

— Je comprends que tu veuilles rejoindre ta mère au plus tôt. C'est aussi ce qu'on souhaite. Mais on vient de passer deux journées éprouvantes. On doit se reposer, manger et élaborer une stratégie. À partir de là, on pourra décider.

— Décider quoi ?

Tavia voulut me prendre par l'épaule, mais je me dérobaï.

— Si on veut tenter le reste du trajet à pied.

— *Si ? m'offusquai-je. Tenter ?*

— Jenna, intervint mon père, ne va pas faire peur aux enfants.

— Combien de fois faudra-t-il que je le répète ? m'impatientai-je. Maman nous attend. Plus on tardera à la rejoindre, plus elle se fera de souci. Et si elle était blessée ? Et si elle avait besoin de notre aide ? Et si elle était seule ? Elle n'est qu'à quelques kilomètres d'ici ! (Je brandis vers mon père un index accusateur.) Tu ne m'as pas laissée la rejoindre la dernière fois. Je refuse d'attendre qu'elle s'en aille de nouveau.

— Et si elle décidait de revenir par ici ? suggéra mon père. On la verrait arriver. On lui dirait de nous rejoindre.

Je me décomposai et clignai les paupières. Il pensait vraiment me convaincre avec ses élucubrations ridicules ?

— Tu as la trouille. Tu as trop peur pour continuer.

— Ma puce... commença Papa.

— Tu as marché une journée, et tu as déjà la pétoche ? Tu as buté une dizaine d'infectés, et tu t'en es tiré sans une égratignure. On a percuté une camionnette à quatre-vingt kilomètres heure et on en est sortis indemnes.

Pourquoi es-tu soudain opposé à l'idée de rejoindre Red Hill ?

J'avais beau essayer de rester calme, mon ton ne faisait que monter à chaque nouvel argument asséné.

Tavia joignit les mains.

— On a tous peur...

— Alors, restez ! (Ma voix se mua en un étrange gloussement, même si rien de tout ceci ne me faisait rire.) Vous n'êtes pas obligés de nous accompagner. Mais notre mère nous attend à Red Hill, et Halle et moi allons la rejoindre.

— Pas aujourd'hui, décréta Papa.

— Alors, *quand* ? demandai-je une fois encore, insistant sur chaque mot.

— Quand je le déciderai, conclut-il de façon catégorique.

Je partis d'un rire sans humour.

— Ce n'est pas comme si je te demandais de m'emmener au centre commercial. Il est question de *Maman* se trouvant *toute seule*, sans nous ! Elle nous attend ! Honnêtement, tu crois que j'en ai quelque chose à foutre que tu te prennes pour « le papa » à cet instant précis ?

Il s'approcha de moi d'un pas furieux et colla son nez au mien, me rappelant l'époque où mes parents étaient mariés.

— Fais attention à ce que tu dis. Ce n'est pas parce que c'est la fin du monde que je ne peux pas te donner une bonne fessée !

Tavia le tira par le bras et il fit volte-face, ramassant un oreiller pour le balancer contre le mur.

Elle observa Papa d'un œil inquiet. Elle découvrait seulement cette facette de sa personnalité à laquelle Halle et moi étions habituées, une facette que je m'attendais à voir ressurgir depuis le début.

— Andrew, vous devriez peut-être aller faire le tour de la maison pour voir si tout est bien sécurisé.

Papa se tourna vers elle, la mine sévère. Un sillon aussi profond et noir que son humeur s'était formé entre ses sourcils. Ses yeux marron-vert luisaient au milieu de son visage olivâtre. Et alors que je pensais qu'il allait se remettre à brailler, il quitta la pièce.

Tavia inspira profondément et porta la main à son cœur.

— C'était...

— Banal, grommelai-je.

— Vous vous disputez souvent comme ça ?

— Avant oui, mais moins maintenant.

— Il se fâche très fort, hein ? demanda-t-elle en regardant la porte fermée.

— Il a son caractère. Il paraît qu'il y travaille.

— C'est pour ça que tu désires tant retrouver ta mère ?

Je fronçai les sourcils.

— Que feriez-vous si vous étiez séparée de Tobin ?

Elle cilla.

— C'est ma mère, repris-je. Quand je m'écorche le genou, c'est elle que j'appelle. Quand je tombe malade, c'est elle que je réclame. Quand j'ai peur, je pleure pour qu'elle me réconforte. Et en cas d'apocalypse, je suis prête à aller jusqu'au bout du monde pour la retrouver.

Mes yeux et mon nez me piquaient. Ce soudain afflux d'émotions m'étonna. Je m'essuyai la joue et reniflai, les yeux rivés sur le sol.

— C'est à une vingtaine de kilomètres. On peut y arriver.

— Je... je ne suis pas sûre que Tobin puisse faire vingt kilomètres. Qui sait combien de temps cela prendrait à pied ?

— Qu'est-ce que ça change, si on reste ici à glander ? De quoi vous discutiez, tous les deux ? De la meilleure façon de me convaincre de rester ? Et pour combien de temps ? Quelques jours ? Une semaine ? Pour toujours ?

— Non. (Elle secoua la tête.) On se disait simplement que les petits ne pourraient pas aller si loin. Il nous faudrait une voiture – ou, au moins, un moyen de transporter nos provisions. Je ne peux pas porter Tobin à longueur de journée. Je ne peux pas courir avec lui dans mes bras. Ce serait trop dangereux d'essayer.

— Tavia, je vous aime bien. Ce n'est pas pour être méchante, mais personne ne vous demande de nous accompagner. Si vous voulez rester ici, restez.

Elle tomba des nues.

— Je sais, mais on ne peut pas y arriver seuls. On a besoin les uns des autres.

— Brad finira par se rendre à Shallot. Vous voulez que mon père reste.

— Ce n'est pas si différent. Toi, tu veux qu'il parte.

— Mais c'est *mon* père. Et je ne vais pas faire une croix sur ma mère sous prétexte que vous ne pouvez pas voyager avec Tobin.

Le sourire de Tavia s'effaça. Sans devenir agressive, elle adopta toutefois l'air d'une ourse protégeant sa progéniture.

— Halle ne peut pas non plus effectuer ce voyage. Tu mettrais sa vie en danger en y allant, surtout s'il te prenait l'idée ridicule de partir sans ton père. Nous sommes les adultes, Jenna. C'est moi qu'il écouterait.

Je pris une longue inspiration et baissai le menton. Tavia était relativement intimidante. Je pensai à ce que ma mère dirait si je lui rapportais cette conversation. Elle voudrait que je me batte. Elle voudrait m'entendre faire mon maximum pour gagner Red Hill avec Halle.

— Papa et moi, on a des hauts et des bas, dis-je d'une voix basse et calme. Mais si vous lui demandez de choisir entre vous et moi, vous n'avez aucune chance.

J'ouvris la porte de la chambre et sortis, passant devant le salon, où Halle et Tobin dormaient profondément.

Dans la cuisine, je trouvai April assise à la table rectangulaire, à boire son café à la lueur d'une bougie.

— 'Jour, me lança-t-elle avec un regard entendu. Ton père est dehors.

— Je sais, répondis-je en m’installant à l’autre bout de la table.

Les longs cheveux d’April étaient rassemblés en un chignon au sommet de son crâne. Elle avait enfilé une chemise blanche trop ample, un corsaire en jean et des tennis blanches. Elle me vit l’observer et considéra son haut.

— C’est à Dean. Ça va te sembler étrange, mais je cherchais quelque chose à me mettre dans notre armoire, et c’est le premier truc qui me soit tombé sous la main. (Je ne répondis pas.) J’ai dormi avec une pile de fringues sales à lui. Ça, c’était bizarre.

Elle pouffa doucement puis se mit à pleurer.

Halle fit alors son apparition, les yeux bouffis et les cheveux en bataille, essayant maladroitement de chausser ses lunettes tout en se dirigeant vers la table.

— Il faut vraiment qu’on te trouve une brosse, dis-je en la faisant monter sur mes genoux.

— Qu’est-ce qu’il y a, au petit déj ? demanda-t-elle d’une voix râpeuse.

Son haleine était tellement fétide que je dus tourner la tête.

— Il va aussi te falloir du dentifrice !

Elle gloussa et posa la joue sur mon épaule. Habituellement, elle n’était pas aussi affectueuse avec moi. Quand elle rentrait d’un week-end chez Papa, elle se collait à Maman jusqu’à ce qu’il soit l’heure d’aller au lit, et même alors elle lui demandait de la rejoindre pour un câlin. Papa n’était pas de nature très démonstrative, Maman se chargeait donc seule de la serrer dans ses bras, de l’embrasser ou de la bercer. Depuis qu’elle était venue au monde, Halle accaparait l’attention de tout le monde, et j’avais appris à vivre sans.

Je me rendis compte que nous n’avions jamais réellement été tendres l’une avec l’autre, et voilà qu’elle se blottissait sur mes genoux comme si elle avait fait ça toute sa vie.

— Je peux te préparer quelque chose, proposa April. Qu’est-ce qui te ferait plaisir ? Les autres enfants risquent eux aussi d’avoir faim en se réveillant.

— Vous avez des biscuits avec de la crème ?

— Oui, répondit April en se levant.

Je me mis debout également, forçant Halle à en faire autant.

— Viens avec moi. On va trouver le moyen de te démêler les cheveux et de te laver les dents.

— Je n’ai pas de brosse à dents, répliqua-t-elle.

Je lui montrai mon index et mimai des allers et retours sur mes incisives.

— Avec le doigt ? Non ! gémit-elle.

— Allons, dis-je en la conduisant par les épaules comme le faisait toujours Maman.

On alla dans le couloir, où on trouva la salle de bains. J’actionnai l’interrupteur et fermai la porte derrière nous.

April nous avait fait visiter la veille au soir, et par bonheur il y avait plus d’une salle d’eau pour les cinq adultes et huit enfants enfermés ici. Elle nous

avait également expliqué que cette pièce étant dotée d'une minuscule lucarne, on pouvait allumer sans attirer l'attention, à condition de le faire en journée, quand le soleil brillait.

Je trouvai dans le premier tiroir une dizaine de chouchous et de barrettes, ainsi qu'un peigne et une brosse. J'imaginai que c'était là qu'April préparait sa fille.

Halle se brossa les cheveux tandis que je fouillais dans les autres tiroirs. Je mis la main sur un demi-tube de dentifrice, une brosse à dents violette avec une sirène sur le manche, et une autre à l'effigie de Superman. Il y avait également un paquet renfermant des brosses à dents neuves. Craignant qu'April refuse si je lui posais la question, je me servis d'office et fis couler sur les poils une pointe de gel vert mentholé.

— Qu'est-ce que tu fais ? siffla ma sœur.

— Il y a huit gamins, et seulement quatre brosses à dents neuves. À ton avis ?

Et je commençai ma toilette.

— C'est du vol ! Tu pourrais au moins demander !

— Halle, il faut que tu comprennes que tout ne sera pas réglé demain. Les choses vont encore empirer avant de s'améliorer. Tu dois apprendre à te servir maintenant, quitte à t'excuser plus tard, surtout s'il ne s'agit que d'une brosse à dents !

— Non, insista-t-elle en secouant la tête. On n'est pas censées voler, surtout des gens qui essaient de nous aider.

— Ce n'est pas un vol, c'est un emprunt.

Elle serra les lèvres et contempla furieusement la brosse à dents que je lui tendis. Ses cheveux étaient certes démêlés, mais gonflés aux pointes et gras à la racine.

— Brosse-toi les dents, commandai-je.

Elle finit par obtempérer, me prit la brosse des mains et attendit que je lui mette du dentifrice dessus.

Après avoir craché à plusieurs reprises dans le lavabo, elle se rinça la bouche et s'essuya du bras.

Je jetai un coup d'œil à la lampe.

— Je me demande combien de temps on aura de l'eau et de l'électricité.

— Comment ça ? me demanda ma sœur, les sourcils froncés.

— Il faut des gens pour faire fonctionner tout ça. Si tout le monde est malade, qui va s'occuper des centrales ?

— Tout le monde n'est pas malade.

Un coup frappé à la porte nous fit sursauter toutes deux.

— Vous avez bientôt fini ? s'enquit Connor d'une voix étouffée.

— On arrive ! répondis-je en reprenant la brosse à dents à Halle et en faisant pivoter ma sœur vers la porte.

Quand j'ouvris, je constatai que les yeux de Connor étaient profondément cernés et que sa peau blême faisait plus que jamais ressortir ses

taches de rousseur.

— Ça va ? lui demandai-je.

— Je n'ai pas très bien dormi.

— Des cauchemars ?

— Ça ne te regarde pas.

Je fis un pas de côté et retins Halle par les épaules pour le laisser entrer à notre place.

— Il n'est pas du matin, commenta Halle.

— Ses parents lui manquent, expliquai-je. Et, parfois, c'est plus simple de se mettre en colère.

On retourna dans la cuisine, où April remplissait des bols pour le petit déjeuner. Brad, Darla, Madelyn et Logan étaient déjà assis, à se lécher les babines.

Papa entra alors et verrouilla derrière lui. Il semblait radouci.

— J'ai trouvé des piquets en métal qu'on pourrait utiliser, annonça-t-il aux adultes. On en parlera après le repas.

April lui donna un bol.

— Merci. Ça sent très bon.

— Et voilà un verre de jus, lui offrit Tavia.

— Merci, répéta-t-il en allant s'attabler.

En le regardant s'asseoir, je compris quel bon parti il faisait. Il n'était pas moche. Il était célibataire. Il savait se servir d'un fusil et bricoler. En dehors du veuf intrépide qui descendait des morts vivants tout en enterrant sa femme, mon père était probablement le seul homme célibataire et non zombie à des kilomètres à la ronde. Ce qui le rendait probablement aussi intéressant que Brad Pitt.

Je m'efforçai de ne pas vomir mon petit déjeuner. April et Tavia avaient besoin de lui, et elles feraient en sorte qu'il n'ait aucune envie de partir. J'avais du pain sur la planche pour le convaincre, et j'allais avoir besoin de l'aide de ma petite sœur.

Chapitre 12

— Ce n'est pas si loin, dit Brad en essayant de chuchoter. On devrait avoir assez d'essence pour arriver jusqu'à mi-chemin, puis il faudra finir à pied.

Je me frottai les yeux et cillai jusqu'à cesser d'y voir trouble. Tous les adultes se tenaient près des portes coulissantes à l'arrière. Madelyn et Logan étaient avec eux. Darla semblait inquiète, mais elle souriait.

— Brad, intervint Papa d'un air soucieux, je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais quelle est l'urgence ? Essayons ensemble de vous trouver de l'essence afin que vous puissiez faire toute la route – ou au moins une bonne partie.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

Toutes les têtes se tournèrent vers moi.

Papa s'approcha.

— Rien, ma puce. Retourne dormir.

Je me penchai de côté pour m'adresser à Darla.

— Est-ce que vous partez ? Vous avez trouvé une voiture ?

Elle pinça les lèvres. Elle savait que cela me contrarierait. Ils essayaient de s'esquiver aux premières lueurs du jour, pour que je ne me rende compte de rien.

— Jenna... commença Papa.

— Allons-y avec eux, le coupai-je, soudain parfaitement réveillée. On peut partir aussi !

Papa secoua la tête.

— La voiture qu'ils ont trouvée est toute petite. Il y a juste assez de place pour eux, et plus il y aura de poids à l'intérieur, plus ils vont consommer d'essence. Ils sont déjà presque sur la réserve, et ils espèrent arriver chez les parents de Darla.

— Mais... (Je cherchai le regard de Darla, qui se détourna.) Peut-être que... (Je me creusai les méninges, en quête d'une solution.) Emmenez-nous, juste Halle et moi. Emmenez-nous aussi loin que vous irez, et on attendra Papa. Quand il nous rejoindra, on trouvera le moyen de finir la route.

— Jenna ! me gronda Papa.

— Je vais chercher nos affaires. Cinq minutes ! m'exclamai-je en tournant les talons.

Papa me rattrapa.

— Jenna, il est hors de question que tu y ailles. Tu restes ici.

— Mais ils ont une voiture. Ils ne seront qu'à dix ou quinze kilomètres de Maman.

— Désolée, ma chérie, mais on n'a pas la place, répliqua Brad.

Je reculai d'un pas, le ventre noué. J'avais l'impression d'avoir reçu un coup de poing à l'estomac.

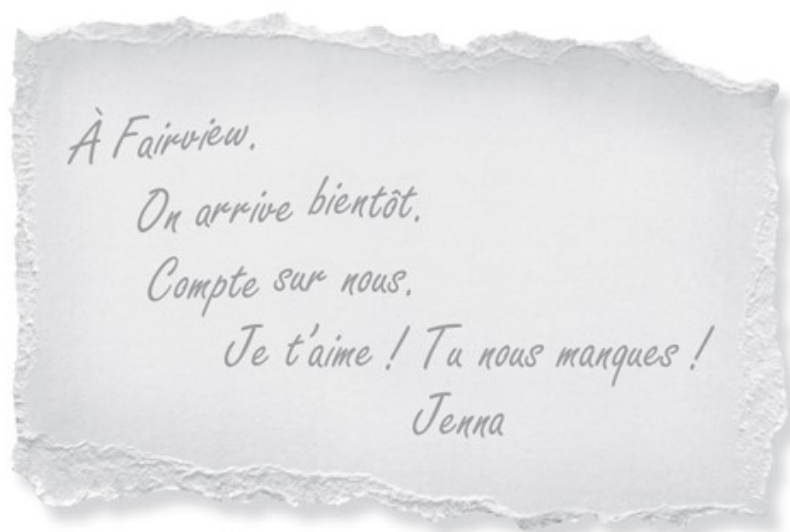
— Vous ne pouvez pas partir sans nous, plaidai-je. Ça fait quatre jours. Elle doit nous croire mortes. Pitié !

— Venez, lança Brad aux membres de sa famille.

— Bonne chance, dit Papa.

— Attendez ! hurlai-je en me précipitant dans la cuisine.

Je déchirai une feuille dans l'un des cahiers de coloriage et écrivis un message pour Maman au crayon de couleur.



Je confiai le mot à Darla.

Elle le lut rapidement et me prit dans ses bras.

— Je suis tellement navrée !

— S'il vous plaît... donnez-lui au moins ce message si vous la voyez. Peut-être qu'elle viendra se ravitailler en ville ?

Les lèvres de Darla se mirent à trembler.

— Je... (Elle considéra son mari.) Brad, ce n'est pas bien. On devrait chercher un autre moyen.

L'intéressé secoua tristement la tête.

— Tu m'as demandé de vous emmener, toi et les enfants, voir tes parents. C'est la seule solution.

Darla étudia de nouveau le papier qu'elle tenait en main, le plia et le rangea dans sa poche arrière.

— Je le lui donnerai, Jenna. Je te le promets.

Je reculai alors à contrecœur et les observai franchir la porte. Cligner les paupières et regarder le plafond ne suffit pas à retenir mes larmes, et dès que la première coula, je ne pus plus m'arrêter. Je battis en retraite dans la salle de bains, où je m'enfermai. Je tremblais comme une feuille en m'asseyant par terre, et je sanglotai dans une serviette pliée. Je ne voulais réveiller personne. Inutile que Halle ressente la même frustration et la même déception que moi.

Par chance, nul ne me déranga avant que ma sœur vienne frapper pour utiliser les toilettes. Je me lavai la figure à l'eau froide, soulagée de constater qu'elle n'avait pas encore été coupée, et ouvris la porte avec un sourire.

Même sans ses lunettes, elle ne fut pas dupe.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? m'interrogea-t-elle.

Je soupirai.

— Maman me manque, c'est tout.

— À moi aussi, avoua-t-elle en m'étreignant de toutes ses forces.

Je n'étais pas aussi grande que Tavia, qui ne devait pas mesurer plus d'un mètre soixante-cinq, mais le front de Halle m'atteignait à peine le nombril, et si je ne me penchais pas, elle finissait toujours les bras autour de mes fesses.

Je lui retournai son étreinte et fis un pas de côté, résolue à attendre qu'elle ait fini pour l'aider à se préparer. On était restées chez April, et il était tentant de laisser tomber des choses telles que la douche ou le brossage de dents. Mais je ne cessais de répéter à Halle qu'il fallait qu'on continue à prendre soin de nous tant qu'on avait du savon, du shampoing et du dentifrice, car, un jour, tout cela nous manquerait.

Après avoir déjeuné, Papa passa les bras dans les bretelles de son sac à dos. Quand il sortait, il faisait en sorte de voyager léger, n'emportant que le strict nécessaire au cas où il se retrouverait piégé quelque part. En l'occurrence, il m'apparut évident que le sac ne contenait pas uniquement quelques bouteilles d'eau, un sandwich et des munitions.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandai-je.

— Prépare tes affaires. Tu viens avec moi.

— Pourquoi ? m'enquis-je.

Il haussa les épaules.

— Très bien, puisque tu ne veux pas venir...

— Moi, je veux venir ! s'exclama Halle.

— Moi aussi ! renchérit Tobin.

Je dévisageai mon père d'un air neutre.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je à nouveau, en accentuant chaque mot.

Il jeta un coup d'œil à April et Tobin, apparemment nerveux. Elles préparaient le petit déjeuner des lève-tard tout en l'observant en coin. Elles

ignoraient elles aussi ce qu'il avait en tête.

Je ramassai mon sac, y fourrai deux bouteilles d'eau ainsi qu'un paquet de biscuits et un couteau, et le mis sur mon dos.

— D'accord, allons-y.

Je m'armai également de la batte en aluminium de Jud, puis on sortit dans la cour. Je plissai les yeux pour me protéger du soleil déjà brûlant.

Papa me tendit une casquette et des lunettes de soleil.

— Tiens.

— Vas-tu finir par me dire où on va ? demandai-je en faisant glisser mes cheveux dans le trou à l'arrière de la casquette.

Je la remontai légèrement sur mon front pour pouvoir chausser les lunettes.

— Oui, on va par là, me dit-il en avançant.

Je le suivis par le portail. Il tourna à droite, en direction des jardins, et bifurqua vers l'ouest quand on croisa la première rue. Celle-ci était mal pavée. Si Fairview était doté d'une école, c'était uniquement parce que deux villages s'étaient unis pour en créer une. Il n'y avait en revanche ni hôpital, ni supermarché, ni même une épicerie. Pourtant, il y avait deux banques et quatre églises.

Logique.

— Je me disais que tu aimerais sortir un peu, m'expliqua Papa.

— Ouais, mais ce n'est pas pour ça que tu m'as emmenée. Tout le monde voudrait sortir.

Il regarda à droite et à gauche, puis raffermi sa prise sur le marteau qu'il tenait à la main.

— Je t'ai emmenée pour deux raisons : pour te parler, et pour m'aider. Tu as vu cette église, sur la route principale, quand on est arrivés en ville ? Des gens s'y sont réfugiés pendant un jour ou deux. Je pense qu'il y reste des réserves.

— Si tu veux aller à l'église, c'est dans l'autre sens.

— Je ne voudrais pas qu'un infecté puisse remonter notre piste jusqu'à la maison, Jenna.

— Ils ne sont pas assez malins. Ils ne sauront pas d'où on vient, à moins qu'ils nous surprennent debout dans la cour ou qu'ils entendent un bruit venant de l'intérieur.

Papa poussa un soupir agacé.

— Tu n'en sais rien, Jenna.

— Jusqu'à présent, je ne me suis jamais trompée.

— Écoute... faisons un détour pour rejoindre l'église. Fais-moi plaisir.

— S'il restait effectivement des réserves, je suis sûre que Skeeter les a emportées.

— Quoi ?

— Il s'appelle Skeeter. Connor m'a dit qu'il avait sauvé un tas de gens à l'église, dont Connor lui-même, mais qu'il avait perdu sa femme. La dernière

fois que je l'ai vu, il était en train de l'enterrer.

— Tu l'as vu ? Quand ça ?

— Par le trou dans le contreplaqué auquel Connor est toujours vissé. Quelle importance ?

— Est-ce qu'il traîne encore dans le coin ?

— Non. Il est parti retrouver sa famille.

Cela parut reconforter Papa. Il continua de marcher, scrutant les environs avec attention.

Les infectés étaient clairsemés – certains restaient plantés sur place, d'autres déambulaient lentement. Tous se trouvaient au moins à un pâté de maisons de nous.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

— Je voudrais juste savoir qui sont nos voisins. Garde celle-ci à l'œil, ajouta-t-il en désignant une femme en robe noire.

Ses cheveux bruns étaient longs et emmêlés, et je compris qu'elle nous avait remarqués car elle se dirigeait dans notre direction. Un grondement sourd s'éleva de sa gorge quand elle tendit les bras vers nous.

Je saisis la batte à deux mains, sans paniquer.

— Je me fais du souci pour toi, me dit Papa.

— Pourquoi ?

— Tu as treize ans, et tu n'as jamais vraiment... tu sais.

— Il est hors de question que je te parle de mes règles.

— Non ! Non, répéta-t-il en faisant la grimace. Je voulais dire que tu n'avais jamais vraiment semblé contrariée par tout ceci. Et ça m'inquiète. Une jeune fille de ton âge devrait trouver ça on ne peut plus flippant. Même moi, je trouve ça flippant.

— Peut-être que tu ne me connais pas aussi bien que ça.

Papa eut un rictus nullement amusé.

Je soufflai longuement. Je détestais me montrer trop honnête avec lui. J'avais l'impression que ça me rendait vulnérable, comme si cela risquait de se retourner contre moi plus tard.

— Je me concentre sur le fait de retrouver Maman. Quand on sera là-bas, je ne promets rien. Je me réserve le droit de m'effondrer une fois sur place.

Papa força l'allure, me montrant d'autres infectés s'étant mis à nous suivre.

— Jenna, dit-il.

Son ton recelait un avertissement.

— Ne me dis pas qu'on risque de ne jamais arriver à Red Hill. Je le prendrais très mal.

— Non. (Il secoua la tête.) C'est justement pour ça que je voulais que tu m'accompagnes. On va devoir faire un choix. Si on décide de faire le voyage, les petits ne pourront pas nous suivre.

— Halle y arrivera.

— Connor, oui. Halle, peut-être. Les autres, clairement pas. Jud a à peine cinq ans, et Tobin et Nora ne savent pas bien marcher. C'est trop loin. Il nous faudrait un véhicule, un minibus, voire deux voitures, et assez d'essence pour effectuer au moins une partie du chemin. Sans tout ça... on sera obligés de les abandonner.

— Je l'ai déjà dit à Tavia.

— Ah bon ?

— Oui, et je compte le dire à April également. Si elles s'attendent à ce qu'on reste avec elles au lieu d'aller retrouver Maman, elles se fourrent le doigt dans l'œil.

On traversa la route, avançant d'un pas déterminé, et on passa devant le monospace de Brad et Darla, toujours encastré dans la camionnette verte. L'église n'était plus qu'à deux rues, de ce côté de la chaussée. Le jour de notre arrivée, elle grouillait de ces créatures, mais elle semblait désormais déserte. Des dizaines de corps étaient allongés derrière le bâtiment, formant une ligne jusqu'à la tombe encore fraîche.

— Skeeter en a probablement descendu la plupart avant de partir. Il savait qu'April était encore là avec les enfants. Même s'il ne pouvait pas rester, il a quand même dû vouloir se rendre utile.

— Est-ce qu'elle voulait qu'il reste ?

— Connor dit qu'elle le lui a proposé, mais qu'il a refusé.

Papa fronça les sourcils.

Je levai les yeux au ciel.

— Oh, non. Ne me dis pas ça.

— Quoi ? s'enquit-il, soudain sur la défensive.

— Est-ce qu'April et toi...

— Non, répondit-il en rentrant le menton et en faisant mine de nier.

Papa était un piètre menteur. Quand il essayait de nous faire gober quelque chose, ses yeux devenaient tout vitreux et il cillait sans arrêt. Sans parler de ses grimaces.

— Beurk, lâchai-je d'un ton dégoûté.

— Ne pose pas de questions, si mes réponses ne te conviennent pas, me reprocha-t-il en se mettant en position pour frapper une éventuelle créature susceptible de franchir la porte de derrière.

— Elle vient de perdre son mari. Ses gamins sont dans la maison. Ça ne se fait pas, c'est tout.

— Chacun gère à sa manière. Tiens-toi prête.

Je levai ma batte.

Papa ouvrit brusquement la porte et recula d'un pas, s'attendant à ce que quelque chose nous saute dessus. Comme rien ne se produisit, il entra.

Je jetai un coup d'œil circulaire. Quelques infectés traînaient dans le parking de l'église, à une centaine de mètres de là.

— Papa ?

Il reparut dans l'embrasure.

— La voie est libre – pour l’instant. On entre et on ressort aussitôt. Les fenêtres sont grandes ouvertes.

L’intérieur étant sombre, je remontai mes lunettes de soleil sur la visière de ma casquette. Puis j’enjambai les cadavres jonchant le sol avant de refermer.

On se trouvait dans une petite cuisine à l’arrière de l’église. J’ouvris l’un des placards et trouvai plusieurs bouteilles d’eau, un gros sachet de chips, et mélange de pommes et d’oranges séchées, une demi-douzaine de conserves de légumes et des boîtes de pâté.

J’entassai le tout dans mon sac, puis empruntai le couloir avant d’aviser un escalier menant à une porte. Des corps étaient empilés en bas des marches, d’autres pendaient par-dessus la rampe.

— Tu penses qu’on devrait aller voir là-haut ? demandai-je.

— On est bien obligés, ils sont en train d’entrer. Fonce, fonce !

Papa passa le premier et grimpa en quatrième vitesse.

Il ouvrit la porte, prêt à frapper. Après avoir jeté un rapide coup d’œil à l’intérieur, il me fit signe de le suivre juste alors que j’entendais des infectés frapper à la porte de derrière ; des gémissements s’élevaient d’un autre coin de l’église.

Papa referma derrière moi et j’observai les lieux. Il s’agissait d’une seule grande pièce munie de tables, de chaises et d’un tableau en liège. Il y avait également un téléviseur sur un socle à roulettes et une console de jeu. Les murs étaient ornés de dessins illustrant des passages de la Bible, comme Jésus marchant sur l’eau ou Noé et son arche.

Je ricanai.

— Quoi ? s’étonna Papa.

— Ils sont tous blancs.

— Et alors ?

Je haussai les épaules.

— J’ai toujours trouvé amusant qu’on s’imagine que les personnages de la Bible étaient des Blancs. Ils ne l’étaient clairement pas tous.

Papa me dévisagea un instant et éclata de rire en secouant la tête.

— Surtout, ne répète jamais ça à ta grand-mère.

Il avait raison. Mamie était très à cheval sur les Testaments, quoi qu’en disent l’histoire et la science.

On partagea un bref instant d’hilarité avant de se rendre compte que je ne pourrais sans doute jamais répéter ça à Mamie, car Mamie était probablement morte. Ma grand-mère ne plaisantait pas avec l’Église et la religion, et elle était toujours sur le dos de Maman à ce sujet. Je me rendis seulement compte que je ne la reverrais manifestement jamais, pas plus que Mémé. Ou Chloe. Le craquage que Papa avait évoqué plus tôt n’était plus si loin.

En tout cas, jusqu’à ce qu’un grand bruit au rez-de-chaussée nous pousse à enjamber les dépouilles pour gagner la fenêtre ouverte.

— Je parie que c'est par là que Connor est entré et sorti quand ils étaient dans l'église, dis-je en franchissant le rebord.

Je baissai les yeux et repérai le caisson de climatisation. Les monstres progressaient en file indienne derrière le bâtiment, et ils étaient plus nombreux que précédemment. Quand les gémissements s'élevèrent, on aurait presque dit qu'ils communiquaient, qu'ils s'informaient mutuellement de la présence de nourriture.

— On peut y arriver, mais il faut faire vite, me dit Papa avant de sauter.

Il leva alors les bras pour me rattraper et je me laissai tomber à mon tour. On descendit ensemble de l'armoire et traversa la rue en courant, empruntant le même chemin qu'à l'aller afin de ne pas conduire les zombies jusqu'à la maison.

Une fois à l'école, je posai les mains sur mes genoux. Papa surveillait les environs pendant qu'on reprenait notre souffle.

— Mon sac est plus lourd que tout à l'heure, je n'avais pas pensé à ça, déclarai-je. Si on finit par rejoindre Red Hill à pied, il va falloir voyager léger.

— Si on trouve le moyen de gagner Shalot, on pourra passer la nuit là-bas et repartir au matin pour arriver à Red Hill avant le coucher du soleil. J'espère. Je n'en suis pas sûr.

— Alors tu es d'accord, on y va ?

À cet instant, une plainte gutturale retentit derrière moi et une seconde chose bondit sur Papa depuis le coin de la rue. Je ne regardai pas. Je me contentai d'abattre ma batte à hauteur de tête. Ce n'était pas comme dans un jeu vidéo ou une série télé. Je ne les avais pas vus venir. Il n'y avait pas eu de musique effrayante pour faire grandir le suspense ou indiquer l'imminence d'un événement.

J'entendais Papa se débattre derrière moi, mais je ne pensais qu'à la bouche que je devais absolument empêcher d'atteindre ma chair. L'adrénaline rendait les moindres détails à la fois nets et flous. J'étais près de ses vêtements maculés de sang et de sa peau rêche, et l'instant suivant il se trouvait debout devant moi, lançant un autre assaut. Je n'étais pas certaine de savoir comment j'avais survécu au premier.

Il était grand. N'étant pas en position de balayer ses jambes pour le faire tomber, je décidai de lui assener un violent coup de batte. Là non plus, ça n'était pas comme dans un jeu vidéo. L'impact résonna jusque dans mes bras, mais la créature s'écroula. Je visai alors le crâne. L'aluminium brisa l'os dans un craquement.

Papa m'attrapa par le col et on s'élança vers le sud – loin de l'école et de la maison. Les grognements de nos agresseurs en avaient attiré d'autres.

— Il faut qu'on les éloigne du refuge ! s'exclama Papa. Par ici.

On sprinta à travers les jardins, bondissant par-dessus les clôtures tout en évitant les piscines et autres balançoires. On effectua un grand tour jusqu'à notre point de départ et on se faufila dans la cour d'April dès qu'on fut sûrs de ne pas avoir été suivis.

— Oh, dis-je en constatant que Papa était couvert d'une substance sombre et gluante.

— J'ai paniqué, expliqua-t-il. J'ai essayé de le repousser pour venir t'aider.

— Je me suis débrouillée toute seule, fanfaronnai-je.

— J'ai vu ça. Tu n'as pas été mordue ? s'inquiéta-t-il.

— Non, répondis-je en secouant la tête. Et toi ?

Jusqu'à cet instant, je n'avais pas réellement eu peur. Je n'avais pas envisagé qu'une blessure aussi bénigne qu'une morsure pouvait m'arracher Papa à jamais. S'il mourait, Halle et moi nous retrouverions seules.

Il ouvrit la porte de derrière et, dès qu'elle fut refermée derrière nous, il me prit dans ses bras et je me blottis contre son torse pour pleurer.

Chapitre 13

Tavia éventait Tobin, qui jouait calmement par terre. Elle avait déjà essayé d'allumer la télé dans l'espoir de tomber sur des informations, mais il y avait de la neige sur toutes les chaînes.

On était chez April depuis près d'un mois. Une semaine environ après avoir quitté Anderson, on était en train de faire un puzzle quand on avait entendu une grande détonation. La maison avait même tremblé légèrement. Papa s'était précipité dehors, craignant que l'armée bombarde les villes, mais on n'avait vu qu'une épaisse colonne de fumée.

Depuis lors, on s'était surtout efforcés de faire taire les petits quand des infectés rôdaient non loin et de tuer l'ennui. Papa avait essayé de convaincre April et Tavia de l'aider à nettoyer l'école pour qu'on puisse y emménager, mais elles craignaient que le jeu n'en vaille pas la chandelle. April avait argué qu'il y avait bien trop de fenêtres à condamner. Puis, en revenant d'une mission de repérage, Tavia avait conclu qu'ils seraient vite submergés par le nombre d'enfants mutants et les quelques adultes restés à l'intérieur. Elle ne se pensait en outre pas capable de les éliminer, même si on avait grand besoin d'un abri plus sûr et si Papa et moi nous étions longtemps échinés à la convaincre qu'ils étaient déjà morts.

Aucune des deux femmes ne se doutait que Papa essayait de les mettre à l'abri au cas où on trouverait un véhicule trop petit pour embarquer tout le monde. Malheureusement, nos recherches étaient jusqu'à présent restées vaines.

L'été battait son plein. En milieu de matinée, on était déjà couverts de sueur. Par miracle, on avait encore de l'électricité, mais April avait peur d'allumer l'air conditionné, craignant que le bruit n'attire les infectés. Elle n'avait pas tort, mais sans clim et avec les fenêtres closes, l'air devenait chaque jour un peu plus irrespirable. Papa avait récupéré plusieurs ventilateurs, dont un sur pied, ce qui nous aidait à lutter contre la chaleur.

Les petits commençaient à déprimer d'être rabroués chaque fois qu'ils nous suppliaient d'aller jouer dehors. On avait bien trop peur que leurs rires et leurs cris éveillent l'attention. Et si on les emmenait ailleurs, on redoutait de se retrouver piégés loin d'un abri. Pour les reconforter, Papa et moi essayions à chacun de nos voyages de leur rapporter un nouveau jouet.

J'étais surtout préoccupée par le manque de nourriture. Le garde-manger

d'April commençait à sonner désespérément creux. Les adultes envisageaient un rationnement. Papa et moi allions quotidiennement fouiller les autres maisons du village. On en avait presque fait le tour, et bien souvent nos trouvailles étaient gâtées.

— Vous allez sortir, demain ? me demanda Connor en me regardant tristement plier des serviettes.

— Pour chercher à manger ? Je ne sais pas, répondis-je. Papa ne m'a encore rien dit.

— J'ai besoin de prendre l'air. La prochaine fois, j'aimerais vous accompagner.

Je me tournai vers mon père, assis par terre avec April, Nora et Tobin. Jud leur courait autour en fredonnant un air. Il laissa tomber un mouchoir dans le dos de Papa, qui se releva et feignit d'essayer d'attraper le garçon avant que celui-ci lui prenne sa place.

Tavia somnolait dans le relax, ouvrant parfois un œil qu'elle refermait aussitôt.

— C'est dangereux, Connor. Ce n'est pas une promenade de santé.

— Je sais. Mais je me disais peut-être... que ton père accepterait de m'apprendre à tirer.

Je ricanai.

— Même à moi, il refuse.

— Peut-être qu'il a tort.

Je m'arrêtai de plier le linge pour regarder Papa lâcher le mouchoir derrière April et se mettre à courir. Ils se poursuivirent autour du cercle, sous les rires hystériques des enfants.

— Je lui poserai la question, promis-je.

— Super.

Connor retourna à la fenêtre pour épier le monde extérieur depuis son trou.

Bientôt, April tapa dans ses mains et dit aux enfants de se préparer à aller au lit.

Dans l'heure qui suivit, les bougies furent mouchées et les petits bordés. J'étais assise près de Halle, allongée à côté de Tobin.

— Tu te rappelles quand on entendait des chansons à la radio, quand Maman venait nous chercher à l'école, et qu'on se mettait à les chanter super fort ? demandai-je. Maman baissait les vitres et chantait avec nous, et tous les autres nous regardaient comme si on était dingues.

Halle gloussa.

— Et on dansait en remuant la tête dans tous les sens ! C'était trop marrant. L'école me manque.

— À moi aussi.

En réalité, c'était surtout Chloe qui me manquait.

J'attendis que Papa vienne lui dire bonne nuit, puis je le suivis dans la chambre d'April.

Celle-ci prenait une douche. On n'était que tous les deux.

— Connor a fait une réflexion intéressante aujourd'hui, dis-je en le regardant ouvrir le lit.

— Laquelle ?

Il arborait un petit sourire narquois. Il se doutait que j'avais une idée derrière la tête.

— Il a suggéré que tu pourrais nous emmener quelque part pour nous apprendre à tirer.

Papa eut une moue perplexe, comme si je lui avais parlé chinois. Manifestement, il ne s'attendait pas à ça.

— Ce n'est pas idiot, insistai-je. Quand je viens avec toi, ce serait mieux que je sache me servir d'un pistolet – pas seulement pour me défendre, mais aussi pour éviter de tirer sur n'importe qui.

— Non, Jenna. Tu es encore trop jeune.

— Je suis pourtant assez vieille pour t'accompagner dehors. Et j'ai éliminé ce zombie avant- hier.

— Ce n'était que ton deuxième.

— Et alors ? Quel rapport avec le fait d'apprendre à tirer ?

— On parle d'une arme à feu, rétorqua-t-il, déjà énervé. Et tu n'as que treize ans.

— Et qu'est-ce que ça peut faire ? Il y a des morts qui marchent, juste dehors.

Papa me fusilla du regard.

— Tu n'es pas encore prête.

— C'est toi qui n'es pas prêt.

— Non, en effet.

— C'est une réaction purement émotionnelle, et les émotions sont désormais hors de propos.

— Selon qui ? Arrête de te prendre pour un psy de quarante ans. Ça me fout les jetons.

— Connor a besoin d'apprendre, lui aussi.

— Jenna, il a l'âge de Halle ! Tu crois que ta sœur pourrait se servir d'une arme ? Qu'elle devrait le faire ?

— Tu ne m'écoutes pas. Ça fait déjà un mois.

— Oh, non, ne recommence pas.

— Tu m'as dit qu'on irait retrouver Maman. Puis tu m'as dit que si on ne trouvait pas une voiture d'ici une semaine, on irait à pied. Et c'était il y a huit jours. Qu'est-ce qu'on fait encore ici ?

— On n'est pas prêts ! Ta sœur n'est pas prête.

— Elle nous attend, répliquai-je, une boule dans la gorge.

— On dirait un CD qui tourne en boucle, Jenna. J'en ai marre d'entendre toujours la même chanson.

Sa comparaison me fit lever les yeux au ciel. Plus personne n'écoutait de CD.

— Je ne pourrai pas forcément toujours me contenter d'une batte de base-ball, dis-je. Et s'il t'arrivait quelque chose ? Tu ne seras pas toujours là pour prendre soin de nous. Tu dois m'apprendre à protéger Halle.

Le visage de Papa vira à l'écarlate.

— Ça suffit, Jenna.

— Et Connor. Il sera l'homme de la maison quand on sera partis, il faut qu'il sache se servir d'un flingue.

— Vous allez partir ? s'informa April depuis la porte.

Elle était enroulée dans une serviette jaune, les cheveux encore trempés.

Papa réagit tel un enfant pris la main dans le pot de confiture, et se mit à bafouiller.

— C'est... c'est juste une hypothèse.

— Tu vas nous laisser ici ? s'exclama April, les yeux ronds de stupeur.

— Non ! affirma Papa, aussitôt trahi par son expression.

— Tu comptes partir juste avec les filles ? C'est parce que tu veux retrouver Scarlet ?

— April, chérie, mais pas du tout, dit-il en allant la rejoindre.

— Dans ce cas, pourquoi nous laisser ici ? Je ne comprends pas.

Sa voix se brisa.

— Jenna, aboya Papa, va te coucher.

Mes épaules s'affaissèrent, et je me dirigeai vers le canapé du salon où je dormais depuis quatre semaines. Chaque soir, je m'y allongeais en espérant que ce serait le dernier, que Papa déciderait le lendemain qu'il était temps de partir. D'un autre côté, j'étais terrifiée à l'idée de me retrouver à pied dehors et sans abri. On n'aurait plus la sécurité ni la routine dont on bénéficiait chez April, et je me demandais comment Halle s'en sortirait entre ici et Red Hill. Mais la nourriture commençait à manquer, et trois bouches en moins à nourrir leur donneraient un peu de répit.

La conversation tendue entre Papa et April avait beau être étouffée par les cloisons, je l'entendais encore.

Je soupirai.

— Ça ne s'est pas très bien passé ? devina Connor.

— April sait qu'on va partir.

— Tout le monde sait que vous allez partir.

— Ah bon ?

— On n'est pas bêtes. Vous voulez retrouver votre mère. C'est logique. April a peur, c'est tout. Et elle fait preuve d'un peu d'égoïsme.

— Dans ce cas, pourquoi a-t-elle eu l'air aussi surpris ?

— Elle espérait peut-être qu'il changerait d'avis ?

La culpabilité me rongea, me poussant à repousser le drap pour m'asseoir. Je remontai les genoux contre ma poitrine.

— Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quoi que ce soit, mais... ce n'est pas... on ne peut pas...

— Ta mère compte plus que nous. Je le comprends, et April le

comprend, même si elle refuse de l'admettre. Elle a des enfants. Elle ne voudrait pour rien au monde se retrouver séparée d'eux, et elle sait que les plus jeunes ne peuvent pas faire le voyage.

— Toi, tu le pourrais, suggérai-je.

Il soupira.

— Il faut que quelqu'un reste aider. Ils ne s'en sortiront pas tout seuls.

Je me rallongeai sur le côté, reposant ma tête sur mon bras plié.

Les voix de Papa et d'April semblaient radoucies, moins furieuses. Il désamorçait la situation, ce qui ne lui ressemblait pas du tout. Bientôt, tout fut silencieux, et le souffle de Connor adopta un rythme relaxant. Mes paupières étaient lourdes et, après les avoir clignées deux ou trois fois, je sombrai dans le sommeil.

*

April, Papa et Tavia étaient assis à la table de la cuisine à discuter à voix basse quand j'entrouvris finalement les yeux. Le soleil brillait déjà entre l'encadrement de fenêtre et le contreplaqué. Celui-ci avait été renforcé à l'aide de planches de bois que Papa avait clouées par-dessus.

Je restai allongée, immobile, à tendre l'oreille pour épier leur conversation, mais je n'entendais rien. Quel qu'en soit le sujet, aucun d'eux ne semblait heureux.

Je me décidai à me lever pour les rejoindre. Ils se redressèrent à l'unisson, probablement conscients d'avoir l'air de comploter.

— Qu'est-ce qui se passe ? m'enquis-je.

April garda le regard braqué sur mon père.

— On évoquait votre départ.

Tavia baissa les yeux sur la table, les narines dilatées.

Papa se tortilla nerveusement sur sa chaise.

— April nous autorise à rester quelques jours de plus. En échange, on ira toi et moi leur chercher quelques provisions, et on leur apprendra à tirer, ainsi qu'à Connor.

— Attends, quoi ? l'interrompis-je. Tu nous fous dehors à tes conditions ?

April tenta de conserver son calme.

— Je ne vous fous pas dehors, Jenna, mais vous voulez partir, pas vrai ?

— Oui, mais c'est du chantage.

Tavia me dévisagea alors.

— Jenna, tu veux retrouver ta mère. Tout le monde le comprend. Mais on est obligés de rester là, à veiller sur nous-mêmes...

— Ce que vous auriez fait de toute façon ! rétorquai-je.

— Jenna, intervint Papa.

Tavia reprit la parole :

— ... À veiller sur nous-mêmes, et on ne peut rien laisser au hasard pour

y parvenir. Nous sommes deux femmes, et nous avons trois enfants à nourrir et à protéger. On essaie juste de faire de notre mieux pour que tout le monde soit sain et sauf.

— Vous êtes deux femmes qui vous en êtes complètement remises à mon père et à moi pour remplir les placards pendant que vous restiez bien tranquillement assises ici à jouer avec les petits.

Tavia haussa un sourcil.

— Toi aussi, tu as dormi chez April et contribué à vider son garde-manger, si je ne m'abuse.

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait pour te rendre utile, Tavia ? bouillonnai-je. À part du baby-sitting ?

Papa leva les mains.

— On se calme, on se calme. Je vais apprendre à tirer à April et Connor. Jenna, tu viendras avec nous.

Je cillai longuement.

— Tous les deux, on va balayer une dernière fois la ville pour s'assurer que Tavia, April et les enfants auront de quoi manger, mais aussi de quoi semer un potager. Puis on prendra la route.

Je croisai les bras.

— C'est ce que tu comptais faire de toute façon – même sans menaces, précisai-je en adressant un regard noir aux deux femmes. Et pour votre gouverne, sachez qu'il a cherché partout un véhicule assez grand pour nous accueillir tous, ou deux voitures avec le plein. Il déteste l'idée de vous abandonner ici, mais il a conscience que les petits ne survivraient pas au voyage ! Et vous, vous le considérez comme un traître !

Tavia et April baissèrent honteusement le front, incapables de répondre. J'avais tout à fait conscience d'être en pleine crise d'adolescence, mais je pouvais pour une fois m'autoriser à réagir comme une gamine de treize ans, surtout avec des gens qui se comportaient mal avec mon père. Je ne faisais que mon travail.

Papa se mit debout.

— Bon, dans ce cas, ne perdons plus de temps.

Chapitre 14

Je fis un double nœud aux chaussures de Halle et resserrai les bretelles de son sac.

— Tu es sûre que ça n'est pas trop lourd ? On a beaucoup de marche à faire aujourd'hui, et encore plus demain.

— Sûre, affirma-t-elle en remontant ses lunettes. Je peux y arriver.

Je lui adressai un clin d'œil.

— Je sais que tu en es capable. Je voudrais juste éviter que tu te fatigues trop vite.

Papa avait lui aussi préparé son barda, et attaché sa tente par-dessus – comme cinq semaines plus tôt, et ce vendredi maudit où nous avions vu notre mère pour la dernière fois. À force de passer tant de temps en plein soleil, il avait bronzé, et je ne l'avais jamais vu aussi barbu. Je me demandais si Maman avait changé – ou si Halle et moi avions changé.

Si effrayée que je puisse être d'entamer ce voyage sans savoir ce qu'on allait affronter, sans non plus être certaine du comportement de Halle, j'étais surtout transcendée par l'idée de retrouver enfin Maman.

Ma sœur était de bonne humeur également. On avait toutes les deux mis longtemps à s'endormir la veille au soir. Cela me rappelait les nuits avant la rentrée des classes. Je pensais d'ailleurs éprouver les mêmes sensations : une fois l'excitation passée, la première journée serait une torture, et le harcèlement dont on serait victimes nous épuiserait pour la soirée. Être avec Maman aurait un goût de grandes vacances.

J'enfonçai une casquette sur le crâne de Halle. Papa étreignit Tavia et Tobin, puis Jud et Nora, et il serra la main à Connor. Il embrassa ensuite April, qui essuya la larme qui coula sur sa joue.

Même si on était peu à peu devenues des ennemies, je les pris malgré tout dans mes bras. Elles avaient été notre famille pour un temps, et c'était en bonne partie grâce à Tavia si on avait survécu au premier jour.

Je m'accroupis devant Tobin pour l'embrasser à son tour.

Il me serra lui aussi contre lui.

— Au revoir, Jenna, me dit-il en se torchant le nez d'un geste du poignet.

Il tenait toujours son train dans sa main potelée. Ses cheveux formaient désormais une magnifique crinière. J'ignorais si je m'étais efforcée de ne pas y penser ou si j'avais été trop concentrée sur le départ, mais c'était la première

fois que je prenais conscience que Tobin ne nous accompagnerait pas. C'était un déchirement.

Voilà pourquoi Papa avait mis si longtemps à prendre sa décision. Il savait à quoi s'attendre. Il savait ce qu'on ressentirait au moment des adieux. J'étais trop obnubilée par Maman pour anticiper ce moment. À présent, je comprenais. C'était une situation horrible, mais vouée de toute façon à s'achever ainsi.

Je lui déposai un baiser sur la joue avant d'aller enlacer Nora et Jud. Connor, toujours stoïque, faisait comme s'il se fichait de nous voir partir, ce qui ne m'empêcha pas de l'étreindre fortement – même s'il resta les bras ballants.

— Tu vas me manquer, lui dis-je en séchant mes joues.

Papa ouvrit la porte, regarda dehors, puis se retourna une dernière fois.

— Faites attention à vous.

Halle et moi le suivîmes à l'extérieur, et on avança en file indienne – Papa devant, Halle au milieu, et moi fermant la marche, comme prévu. Je tenais dans la main droite la batte en aluminium que Jud m'avait offerte en souvenir. Le fusil de Papa pendait à mon épaule. Je m'étais beaucoup entraînée au cours des quarante-huit dernières heures, et je n'étais pas mauvaise, mais Papa affirmait que le plus dur était de savoir tirer quand on était sous pression. J'espérais qu'il serait fier de moi.

Le ciel ressemblait à une aquarelle. Des bleus, des mauves, des roses et des jaunes éclataient à l'horizon, tandis que les premiers rayons du soleil illuminaient le firmament. Grillons et cigales chantaient en arrière-plan, tandis que l'herbe crissait sous nos pieds à chaque pas.

On atteignit Kellyville en moins de deux heures. Des corps en putréfaction gisaient dans l'herbe, dans les rues ou à cheval sur les balustrades. Des voitures abandonnées stationnaient de toute part, et Papa chercha les clés de chacune d'elles. Il alla même jusqu'à fouiller les dépouilles voisines. Les infectés s'étaient déplacés, je couvais donc l'espoir d'entrevoir des signes de vie dans certaines des maisons, mais je ne découvris rien – ni paires d'yeux curieux scrutant à travers les fenêtres barricadées, ni femmes en détresse tentant de nous mettre le grappin dessus.

— C'est complètement désert, commentai-je.

— On dirait bien. Continuons, décida Papa.

Moins de vingt minutes après avoir quitté la ville et bifurqué sur la 123, Halle ouvrit la bouche pour la première fois. J'étais surprise qu'elle ait tenu si longtemps.

— J'ai mal aux pieds, geignit-elle. J'ai les orteils qui frottent.

— C'est parce que tu as grandi, répondit Papa. On va te trouver des chaussures plus grandes.

On essaya dès lors de la distraire, mais une vingtaine de minutes plus tard, elle pleurnicha de nouveau.

— J'ai faim.

— Déjà ? demanda Papa.

— Oui. On peut goûter ?

— Pas encore, répondit-il. On doit marcher cinq heures et demie aujourd'hui, tu te rappelles ? Encore une heure, et on aura fait plus de la moitié. On fera alors une pause pour déjeuner.

— C'est dans un siècle, maugréa-t-elle.

— Mais on a fait largement plus de la moitié jusqu'au repas, la consolai-je.

— Vraiment ?

— Vraiment.

À midi, on trouva un coin ombragé légèrement en hauteur, ce qui nous permettait d'avoir une bonne vue sur les alentours. Papa déplia les serviettes en papier et nous tendit nos sandwichs. Je sortis les bouteilles d'eau.

— Regardez ! s'exclama Halle en désignant le ciel.

La colonne de fumée s'élevait encore, mais elle était désormais blanche au lieu de noire.

— C'est à Shallot ? m'enquis-je.

Papa tenta d'estimer la distance.

— Non, Shallot est plus loin que ça.

Je plissai les yeux pour ne pas me laisser aveugler par le soleil.

— Ça brûle depuis longtemps.

Papa haussa les épaules.

— Ça ne brûle pas. La fumée est blanche. Ça couve. Les restes d'une explosion peuvent fumer pendant des mois.

— À ton avis, qu'est-ce qui a explosé ? l'interrogeai-je.

— Sûrement un truc métallique. On verra bien en passant devant, conclut-il.

Halle était d'un optimisme surprenant.

— Quand on verra Maman, c'est moi qui l'embrasserai en premier. D'accord, Jenna ? Elle m'a déposée à l'école avant toi, alors ça fait plus longtemps que je ne l'ai pas vue.

— C'est vrai, admis-je. Bon, d'accord, je te laisserai l'embrasser la première.

Papa m'adressa un clin d'œil.

— Et la première nuit, je vais dormir avec elle, décréta Halle.

— Et moi, je vais dormir où ? m'enquis-je.

— Je ne sais pas. Je ne me souviens plus très bien de la ferme. Mais je parie que le docteur a un canapé.

— Et si je voulais dormir avec elle aussi ?

Halle fit la grimace.

— Et toi, Papa, tu vas dormir où ? Vous allez vous remarier, Maman et toi ?

Papa faillit recracher son eau.

— Ta mère et moi, on est amis. Je crois que c'est mieux comme ça, pas

toi ? Ça ne nous empêchera pas de vivre ensemble au ranch.

— Tu crois qu'il y a d'autres gens, là-bas ? demandai-je en croquant dans mon sandwich.

— Comment ça ? s'étonna mon père.

— Ben, le docteur, par exemple. C'est chez lui, et c'est un bon refuge. Il y a peut-être aussi sa famille. Il a deux filles, mais elles ont des copains, ajoutai-je en me sentant contrainte de l'en informer.

Il pouffa.

— Je m'en remettrai.

— Et si Maman avait aussi quelqu'un ? Et s'il était là-bas, avec elle ? Comme toi et April ?

Je ne m'attendais pas vraiment à obtenir une réponse.

Halle gloussa, et Papa commença à ranger.

— Allez, les filles. La pause est finie. On a encore quelques heures de marche avant de trouver un bon emplacement pour planter la tente. Sauf si on tombe sur une maison d'ici là. Gardez les yeux bien ouverts.

— Quoi ? s'écria Halle, tétanisée.

Papa se leva avant de lui répondre.

— Il faut bien trouver un endroit où dormir.

— On va coucher dehors ? demanda-t-elle, prise de panique. (Elle tremblait déjà comme une feuille.) Non, Papa, je ne veux pas. Je veux dormir avec Maman cette nuit.

Papa se fendit d'un sourire d'excuse.

— On n'arrivera pas à Red Hill ce soir, Canette. Mais on ne sera pas loin de Shallot avant la nuit. On pourra dresser le camp, puis reprendre la route demain matin. Ça va aller. Jenna et moi, on va monter la garde à tour de rôle. En plus, c'est la pleine lune, on aura donc largement le temps de voir si quelque chose approche.

Elle secoua la tête.

— Non. Non, Papa.

Il la prit dans ses bras.

— Je ne laisserai jamais rien t'arriver, Halle. Je te le promets.

Il l'aida à remettre son sac sur le dos et on reprit la route, descendant la colline. On regagna la route 123, direction le nord. La comptine de Halle me trottait déjà dans la tête, et j'entendais sa petite voix haut perchée comme chaque fois que je repensais aux indications que Maman nous avait apprises.

123 ? 1, 2, 3 !

On ne croisa que peu d'infectés solitaires, et un seul petit groupe de quatre ou cinq, et on n'eut aucun mal à les contourner ou à attendre que Papa les abatte. Le soleil nous cuisait, et chaque parcelle exposée de ma peau rosissait déjà. Il nous restait moins d'une demi-bouteille d'écran total, et Papa et moi étions d'avis que la pâle complexion de Halle en avait plus besoin que nous, qui avions tendance à bronzer au lieu de peler.

En fin d'après-midi, on n'avait toujours pas trouvé de bon endroit où

camper, on continua donc à marcher. Je me disais que Papa espérait sans doute tomber sur une maison, mais je ne me rappelais pas avoir vu autre chose que des champs et des vaches entre Fairview et Shallot.

Je finis par prendre le sac de Papa en plus du mien, pour qu'il puisse porter Halle sur son dos pendant quelques kilomètres. Mon angoisse grandissait à mesure que le jour déclinait.

— Papa ? finis-je par appeler.

— Je sais.

— Il se fait tard.

— Je sais.

On parcourut encore trois kilomètres et je fronçai le nez.

— Qu'est-ce que c'est ?

Halle se plaça la main devant la figure.

— Beurk ! C'est quoi, cette odeur ?

Papa s'arrêta instantanément.

— Je n'y crois pas.

Halle se pencha par-dessus son épaule.

— C'est quoi ?

Je vins me poster près de lui et restai plantée là, bouche bée. Un rocher au sommet de la colline annonçait *Shallot*.

— On a réussi. On y est, déclara Papa.

— Regardez, dit Halle en nous montrant le ciel. La fumée blanche vient de là.

L'expression de Papa passa de la surprise au soulagement, puis à la gravité.

— La colline nous empêche de voir de l'autre côté. Je ne sais pas d'où vient cette fumée. S'il y a beaucoup d'infectés en ville, on risque de devoir fuir ou agir rapidement. Jenna, ne tire pas, à moins que ce soit absolument nécessaire. Évitions d'attirer l'attention. Vous allez devoir faire ce que je dis, quand je le dis. C'est compris ?

On acquiesça sans discuter et Papa reposa Halle par terre. Je pris la main de ma sœur.

— Ne me lâche pas, quoi qu'il arrive.

Elle opina. L'inquiétude se lisait sur son visage. On ne savait absolument pas dans quoi on mettait les pieds. Shallot faisait sensiblement la même taille que Fairview. Une voiture était arrêtée sur la nationale, et il était impossible de savoir combien de gens avaient fait escale ici avant de repartir ailleurs.

J'espérais qu'on allait tomber sans tarder sur Brad et Darla, et qu'ils pourraient nous mener là où ils se cachaient.

Papa avança sur la route menant au village. On avait à peine atteint l'autre versant de la colline au rocher qu'il nous siffla de nous cacher. On battit en retraite derrière un arbre. Papa jeta un coup d'œil de l'autre côté du tronc.

— Merde, chuchota-t-il. La ville est envahie.

— Pourquoi ça sent si mauvais ? demandai-je avec une moue dégoûtée.

Je n'avais jamais eu affaire à une fétidité pareille. Un mélange de pieds sales, de mouffette, de musc et de chair carbonisée.

Papa scruta les environs, enregistrant chaque détail.

— Ça sent le cadavre calciné. Un corps mort est plein de bactéries et de gaz résiduels. Quand ils prennent feu, ça propage ce genre d'odeur. À mon avis, des infectés ont dû être pris dans l'explosion, ou ils ont marché dans les flammes.

— Partons, chuchota Halle. Je ne veux pas rester ici.

— On n'arrivera jamais à Red Hill avant la nuit, pestai-je.

— C'est vrai, confirma Papa. Continuons sur la route et entrons dans la première maison que l'on croisera. Il va falloir se faufiler à l'intérieur sans être repérés, ça veut dire qu'on va devoir faire vite et dans le plus grand silence.

— D'accord, Papa, dit Halle d'une toute petite voix.

— Allons-y, fit-il doucement.

On resta derrière les arbres et descendit la colline jusqu'à une ruelle desservant une rangée de maisons.

Papa sauta par-dessus le grillage d'une bicoque à deux niveaux dont les fenêtres étaient déjà barricadées. Il essaya la porte de derrière, malheureusement verrouillée.

Un gémissement familier me provoqua un long frisson et je serrai Halle contre moi en observant alentour. Je ne le voyais pas, mais lui nous avait vus – ou *sentis*.

Papa se rendit à la maison voisine, bâtie sur le même modèle. Les lames de bois à l'extérieur étaient peintes en vert sombre, et les fenêtres disparaissaient derrière des volets marron hideux. La porte de derrière s'ouvrit immédiatement. Il disparut un instant à l'intérieur, puis ressortit et nous fit signe de le rejoindre. J'aidai Halle à franchir le grillage, puis l'escaladai à mon tour. On courut en direction de la maison.

Un grondement s'éleva depuis la clôture. Je me retournai. Un infecté en salopette essayait de nous attraper par-dessus le grillage. Je jetai un coup d'œil à Papa, qui m'encourageait silencieusement à me réfugier à l'intérieur, mais je savais que si on laissait cette chose-là, elle finirait par alerter ses congénères. On se retrouverait alors bientôt en grand danger.

Je positionnai mes deux mains sur ma batte, faisant tourner mes paumes sur le manche tout en me dirigeant vers le zombie.

— Jenna ! siffla Papa.

Mon premier coup sonna la créature. Un mois de décomposition l'avait rendue plus spongieuse, sa peau et ses muscles ne protégeant plus guère ses os. Je frappai de nouveau, et elle tomba.

— Qu'est-ce que tu fous ? Rapplique ici tout de suite !

Je repassai par-dessus la clôture et cognai deux fois de plus, jusqu'à ce qu'elle cesse d'agiter les bras. Je la repoussai du bout du pied avant de

franchir de nouveau le grillage. Je sprintai jusqu'à la porte, comme si quelque chose me pourchassait. Je repoussai le vantail derrière moi, le cœur battant à tout rompre.

— Qu'est-ce que tu faisais ? me réprimanda Papa. Tu cherchais à te faire tuer ?

— Ils communiquent entre eux, répliquai-je. Si j'avais laissé ce truc dehors, il en aurait attiré d'autres, et ils auraient fini par renverser la clôture pour essayer d'entrer dans la maison.

Papa resta interdit. Il y réfléchit un instant.

— Bien vu, ma fille. Mais... fais attention. Tu vas me provoquer une attaque avant qu'on arrive à Red Hill. Tu sais ce que ta mère me ferait si elle me voyait débarquer sans toi ?

— Faisons en sorte que ça n'arrive pas, d'accord ? répliquai-je avec un sourire en coin, le souffle encore court.

Papa me serra très fort contre lui. Il inspira longuement avant de m'embrasser dans les cheveux.

— Je suis content que tu sois avec moi, ma chérie.

Chapitre 15

Papa entreprit immédiatement de vérifier les verrous de toutes les portes, puis il chercha de quoi fortifier les fenêtres. On fouilla chacune des pièces dans cette optique, en quête de n'importe quel objet susceptible d'empêcher les infectés d'entrer. Malheureusement, on ne trouva ni planches de bois comme celles de l'église, ni panneaux de contreplaqué comme chez April. On poussa donc les meubles devant les ouvertures et s'assura que tous les rideaux étaient tirés.

— Pas de lampe torche ni de bougie sauf nécessité absolue, ordonna Papa. Et parlez à voix basse. Ce n'est que pour une nuit.

— Je n'aime pas cette maison, gémit Halle.

Papa lui caressa doucement la joue du bout des doigts.

— On va dormir à l'étage. Je vais mettre des objets fragiles en bas et en haut de l'escalier. Si quoi que ce soit rentre dedans, on l'entendra.

La lèvre inférieure de Halle se mit à trembler.

J'allai dans la cuisine chercher de quoi manger, et je poussai un hoquet de surprise en ouvrant la porte du garde-manger.

— Papa ! chuchotai-je aussi fort que je l'osai. Papa !

Il accourut avec Halle. Une expression de stupéfaction vint illuminer son visage.

— Waouh !

Le cagibi était plein de boîtes de fruits et de légumes, de riz, de rillettes, de chips, de beurre de cacahuètes, de cornichons et de bouteilles d'eau. Il y avait également deux miches de pain moisies et des fruits pourris, mais je ne pouvais décoller mon regard des pommes de terre. J'en tâtai une.

— Elles sont encore bonnes ! (Je remarquai également une boîte de jus de viande lyophilisé.) Une purée à la sauce !

Papa ouvrit le réfrigérateur.

— Je n'y crois pas. Ils ont encore l'électricité !

— Ça veut dire que Maman aussi ! se réjouit Halle en remontant ses lunettes et en montrant ses grandes dents.

On passa la soirée à cuisiner en chuchotant, anticipant la réaction de Maman en nous voyant arriver le lendemain à Red Hill. On dîna d'une purée de pommes de terre agrémentée de viande en conserve et de haricots verts, le tout noyé dans une épaisse sauce goûteuse. On n'avait plus fait un tel festin

depuis des semaines.

— Il faudrait qu'on puisse emporter ce garde-manger avec nous, dis-je. Qui sait ce qu'il reste au ranch ?

Papa marqua une pause.

— Je devrais peut-être aller la chercher, et la ramener ici avec ses compagnons potentiels. On repartirait tous ensemble, chargés de provisions.

— Tu ne penses pas que c'est déjà ce qu'ils font régulièrement ?

Halle écarquilla les yeux et sa bouche forma un O parfait.

— Et s'ils faisaient ça demain ? On n'aurait pas besoin d'aller à Red Hill tout seuls.

— Ça serait un sacré coup de chance, admis-je.

Papa ricana.

— S'ils envoient une équipe de ravitaillement, je doute que votre mère en fasse partie.

— Pourquoi pas ? Je faisais bien partie de la tienne, repartis-je.

— Ce n'est pas vraiment son genre, insista Papa.

— Le mien non plus, contrai-je.

— D'accord, d'accord. C'est juste que je ne l'imagine pas défoncer des crânes pour venir faire ses courses à Shallot. Mais tu as raison, les choses ont changé.

Le sourire de Halle s'effaça.

— C'est vraiment ce qu'on va devoir faire ? Défoncer des crânes pour atteindre Red Hill ?

— Non, ma puce. Je suis désolé, ajouta Papa en se rendant compte trop tard de son erreur. Je taquinai juste Jenna. Je plaisantais.

Pourtant, telle était notre réalité désormais, et on savait tous que c'était une possibilité, même si Papa rechignait à l'admettre.

— Il y a tellement d'infectés, ici. Pourtant, Shallot est encore plus petit que Fairview. Je ne comprends pas.

— Moi non plus, admit Papa avant d'enfourner un morceau de pomme de terre.

Après le dîner, on se dépêcha de tout débarrasser, puis Papa et moi installâmes un bureau au pied de l'escalier et le recouvrimus de verres et de vases trouvés au sommet d'un placard. On sortit également les chevets de l'une des chambres de l'étage pour servir d'alarme en haut des marches.

J'ouvris chaque penderie en espérant y trouver des vêtements à ma taille, en vain. Je crus dégotter une paire de chaussures pour Halle, mais quand elle vint les essayer, elles se révélèrent trop grandes.

— Je ne veux pas remettre mes anciennes, déclara-t-elle, déçue.

— Tu n'es pas obligée pour ce soir. Mais garde-les bien près de ton lit, au cas où on ait besoin de les enfiler en vitesse.

Elle observa avec envie les chaussures trop grandes. J'étais sincèrement navrée pour elle. Je retirai ses chaussettes et entrepris de lui masser les pieds. Ses gros orteils étaient rouges et enflés. Il allait vraiment falloir trouver une

solution rapidement.

Elle s'appuya sur ses mains et sourit.

— Tu es la meilleure grande sœur du monde.

— Tu n'imagines même pas. Tes pieds sentent le fromage et ils sont tout... moites.

Elle se mit à glousser, et je l'imitai bientôt.

Papa nous contemplait en souriant depuis le pas de la porte.

— Allez vous doucher tant qu'il fait jour. Pas de lumière, vous vous rappelez ?

On se leva pour se rendre à la salle de bains. Je trouvais la situation amusante. Cinq semaines plus tôt, Halle aurait fait une crise et supplié de rester debout plus longtemps. Maintenant qu'on n'avait plus ni jouets ni télévision, rien n'imposait de repousser le coucher.

Je me savonnai avant d'aider Halle à en faire autant. On rinça nos corps couverts de poussière et de sueur, puis on se sécha avant de se rhabiller. Je détestais mettre des vêtements sales après m'être lavée, mais sans planches aux fenêtres, il était trop risqué d'essayer de faire une lessive et de tout mettre à sécher.

Je m'effondrai sur le grand lit à côté de ma sœur. Papa était allé chercher le matelas de l'autre chambre pour le poser par terre, à côté de nous. Il voulait qu'on ait chacun un maximum de place pour être bien reposés le lendemain matin.

On resta tous allongés dans le noir, en attendant que le sommeil nous rattrape. Tout était de nouveau trop calme. La vieille maison grinçait et produisait des craquements auxquels on n'était pas habitués. À chaque bruit, Papa retenait son souffle, tous les sens aux aguets, avant de se détendre.

Halle était trop épuisée pour s'en faire ; elle sombra en quelques minutes. Quand elle se mit à ronfler, je me tournai vers Papa, serrant mon oreiller contre moi. Ce lit était mille fois plus confortable que le canapé d'April.

— Qu'est-ce qu'on fait, demain ? murmurai-je. Tu n'étais pas sérieux, quand tu parlais d'y aller sans nous ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que tu en penses ?

Sa question me prit de court. Je n'avais pas l'habitude qu'il me demande mon avis.

— Euh... Essayons de peser le pour et le contre.

— Bonne idée.

J'y réfléchis un instant.

— Tu irais plus vite sans Halle. Tu aurais peut-être même le temps d'aller là-bas et de revenir, si par miracle Maman avait encore de l'essence dans sa voiture.

— Ne comptons pas trop là-dessus. Tu t'imagines passer une nuit complète ici, seule avec Halle ? Et encore, si tout se passe bien.

— C'est vrai que ça fait peur. Mais on pourrait y arriver, surtout si on

trouve de quoi barricader les fenêtres.

— À quel point est-ce important pour toi que l'on parte demain ? Si on prenait plus de temps pour se préparer, je pourrais fortifier les ouvertures, et peut-être même trouver une voiture. On arriverait au ranch en un quart d'heure.

Je poussai un soupir. Si le choix était si difficile, c'était parce que la décision la plus sage impliquait de ne pas voir Maman dès le lendemain. Elle ne se trouvait qu'à une vingtaine de kilomètres. Nous savoir si proches me rendait dingue.

— Il faut au moins trouver de quoi renforcer les fenêtres, admis-je, abattue.

— C'est ton anniversaire dans cinq semaines, déclara Papa.

— Ah ouais ? Ça veut dire qu'on a loupé la fête nationale. De toute façon, on n'avait pas de pétards, ajoutai-je d'un ton dépourvu d'émotion.

Les anniversaires et les jours fériés n'avaient plus la même signification qu'avant. Désormais, ils ne servaient plus qu'à jalonner nos mois de survie.

— Ma fille va bientôt avoir quatorze ans. J'ai du mal à m'y faire, dit Papa avant d'inspirer longuement.

— Plus qu'à l'apocalypse zombiesque ? demandai-je avec un sourire en coin qu'il ne pouvait pas voir.

Je l'entendis se gratter la barbe.

— Je te promets que tu passeras ton anniversaire avec ta mère, Jenna. Qu'est-ce que tu en dis ?

Mon visage s'illumina dans le noir.

— Tu ne pourrais pas m'offrir plus beau cadeau. Sauf si tu te rasais.

— Alors, c'est décidé. Maintenant, repose-toi un peu. Une grosse journée nous attend.

J'acquiesçai et fermai les paupières.

Chapitre 16

Papa était parti depuis des heures quand je vis l'homme arriver. Un grand costaud tout crasseux avançait sur la route. Il ne boitait pas. Il était vivant. Une partie de moi avait envie de l'appeler depuis la fenêtre de l'étage, de taper au carreau pour attirer son attention, mais je ne savais pas qui il était.

À la suite d'un désastre mondial de cette ampleur, des gens autrefois parfaits sous tous rapports étaient désormais prêts à tout pour survivre. Y compris à voler, ou à commettre d'autres crimes que je n'osais même pas imaginer. Cet homme pouvait donc se révéler utile – ou nous dépouiller de toute notre nourriture, voire pire.

Je le laissai passer et recommençai à scruter la rue pour retrouver Papa parmi la foule d'infectés de tous âges.

— J'ai faim, me dit Halle en tirant sur mon haut. Et je suis en colère.

— Pourquoi ? demandai-je en découvrant son air revêché.

— On devait aller retrouver Maman aujourd'hui, répliqua-t-elle en s'efforçant de ne pas laisser ses larmes couler.

— Je sais. Moi aussi, j'aurais aimé la voir. Mais on ne pensait pas qu'il y aurait autant de ces créatures à Shallot, et on s'est demandé combien il y en aurait entre ici et le ranch. Il faut qu'on trouve un plan, Halle. On y est presque. Ce serait trop bête de commettre une erreur maintenant, non ?

Elle eut une moue contrariée.

— Peut-être.

— Tu n'es pas la seule à être déçue, insistai-je. C'est difficile d'être si près d'elle sans pouvoir la rejoindre. Mais elle sera tellement contente de nous retrouver. C'est tout ce qui compte.

Halle ne put se retenir de pleurer plus longtemps.

— Moi aussi, je serai trop contente de la retrouver. (Elle me passa les bras autour du cou, et je la serrai de toutes mes forces.) Elle me manque tellement, Jenna. Je veux ma maman !

— Moi aussi, admis-je en sentant mes lèvres trembloter. On a encore quelques préparatifs à faire, et ensuite, on pourra partir. Mais en attendant, allons préparer le repas. Papa mourra de faim en arrivant.

Halle remonta ses lunettes et s'essuya les yeux. Je jetai un dernier coup d'œil par la fenêtre et vis l'homme repasser dans l'autre sens. Il portait un sac dont débordaient les canons de fusils. Il savait précisément où il allait. Je le

suivis du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse sous l'auvent de la maison au bout de la rue. J'avalai alors ma salive et laissai Halle m'entraîner vers l'escalier.

Alors que je mettais une boîte de raviolis à mijoter, la porte de derrière s'ouvrit et se referma. Je cherchai à tâtons le fusil de Papa et me postai devant ma sœur en me préparant à tirer.

— C'est bien, commenta Papa. Ne perds pas de temps à demander qui c'est.

Je poussai un soupir de soulagement.

— Tu m'as flanqué une trouille bleue.

Papa haussa un sourcil en déposant tous les sacs en plastique dont il était lesté.

— Il y a des morts vivants partout dans la rue, et c'est moi qui te fais peur ?

— J'ai vu un homme marcher dehors.

— Il y a des tas de gens qui marchent dehors, répondit-il en fouillant distraitemment dans ses affaires.

— Non, un vrai homme, un homme vivant. Il a disparu dans cette maison en brique dans laquelle on n'a pas réussi à entrer, et il en est ressorti pour retourner dans la baraque au bout du chemin, près du pré.

Papa se figea.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Je haussai les épaules.

— Rien du tout. Je ne l'ai pas reconnu, et Halle et moi étions toutes seules. Pourquoi tu as mis si longtemps ?

— Il vit à côté de chez nous ? Et qu'est-ce qu'il faisait dans cette maison en brique ?

— Je crois qu'il est allé chercher des fusils. Il ne nous a pas vues. Je ne pense pas qu'il sache qu'on est ici.

Papa laissa échapper l'air qu'il retenait.

— Bien. Très bien. Il va falloir être plus prudents. Heureusement que j'ai des filles intelligentes.

— Tu veux bien répondre à ma question ?

— Oh, il fallait que je trouve quelque chose pour rapporter le contreplaqué. J'ai découvert un dépôt de bois et une épicerie minuscule déjà dévalisée.

— Tu as du sang sur ta chemise, dis-je en l'examinant de plus près. Et sur la figure.

Papa plonge la main dans sa poche. Il me tendit une feuille de papier. C'était le message que j'avais confié à Darla pour Maman.

— Tu as trouvé ça où ? demandai-je, tout excitée. Tu as vu Brad et Darla ?

Il baissa la tête et adopta un air grave.

Je portai la main à ma bouche.

— Non. Oh, non ! Tous les deux ?

Il ne répondit pas. C'était inutile.

— Et Logan et Maddy ?

— C'est pour ça que j'ai mis si longtemps. Je voulais m'assurer qu'ils n'étaient pas seuls quelque part.

— Et tu les as retrouvés ?

Ses prunelles se troublèrent quand un souvenir s'imposa à son esprit.

— Ouais.

J'enfouis mon visage dans mes mains, peinant à respirer. Je me laissai tomber lourdement sur une chaise, à la table de la cuisine.

— Quoi ? nous interrogea Halle, qui ne comprenait pas.

Je secouai la tête pour recouvrer mon calme et m'essuyai les joues avant de sourire à ma sœur.

— Je suis juste contente qu'ils soient arrivés à destination, répondis-je en m'en retournant vers la cuisinière.

Je remuai les raviolis dans la casserole, tâchant de refouler mon chagrin.

Papa vint me rejoindre et m'embrassa sur le sommet du crâne.

— Tu n'auras qu'à transmettre le message à ta mère toi-même.

J'acquiesçai.

— J'ai trouvé les clés d'une Taurus avec de l'essence, mais elle a un problème d'alternateur. Je retournerai voir demain. Le plus urgent, c'est de clouer ces planches aux fenêtres. J'aurai besoin que tu surveilles mes arrières.

— D'accord, dis-je en retirant la casserole du feu.

Papa se lava les mains et la figure. Puis il posa devant Halle l'un des bols que j'avais remplis de pâtes.

— J'ai autre chose pour toi, Canette.

— Quoi donc ? s'exclama-t-elle en se tournant vers lui.

Il lui montra une paire de baskets à lacets élastiques.

Halle réprima un cri de joie et s'empressa de retirer ses anciennes chaussures pour enfiler les neuves. Elle fit un aller-retour jusqu'au séjour.

— Elles sont à ma taille !

J'applaudis et tapai dans la main de Papa pour le féliciter.

— Ouais !

On s'installa alors chacun d'un côté de la table, nos bols devant nous.

— J'ai compris d'où venait la fumée, reprit Papa. La station-service est en cendres. On dirait que quelqu'un a foncé dedans avec sa voiture. Ce qui explique l'énorme explosion.

— Mince. Quelle horrible façon de mourir, commentai-je tout en mastiquant.

— Et de nombreux infectés sont tout brûlés, ajouta-t-il. Ce qui explique l'odeur.

— Tu avais vu juste.

— L'avantage, c'est qu'on les sent arriver d'encore plus loin.

— Tant mieux, dit Halle en agitant les pieds et en mâchant la bouche

ouverte. Il ne manque plus que Maman.

Papa et moi tournâmes la tête dans sa direction.

— Quoi ? s'étonna-t-elle.

*

Papa passa la journée suivante à chercher les clés de voitures ayant le plein pendant que Halle et moi jouions à cache-cache dans la grande maison, après avoir promis de ne pas crier quand on était découvertes.

Je surpris l'homme à revenir une nouvelle fois de la maison en brique rouge, des armes plein son sac. Depuis une semaine, il avait fait ça quotidiennement en milieu de matinée, puis il s'était arrêté. Je me demandais combien de flingues il pouvait posséder. Grâce à mes comptes rendus, Papa avait appris à quelle heure il ne devait pas sortir s'il voulait éviter de croiser ce voisin armé jusqu'aux dents.

Quelques jours après qu'il eut cessé ses voyages jusqu'à la maison en brique, je le vis de nouveau. Cette fois, il se dirigea vers le nord. Quand la fusillade éclata, je me mis à paniquer, craignant qu'il soit tombé sur Papa, mais celui-ci revint peu après, redoutant que ce soit Halle et moi qui ayons fait une mauvaise rencontre.

Depuis ce jour, l'homme repartait chaque jour vers le nord. Les coups de feu sporadiques se poursuivaient pendant une heure ou deux, puis il rentrait chez lui. Je ne mis pas longtemps à comprendre ce qu'il faisait : il débarrassait petit à petit la ville de ses infectés. Toutefois, je ne lui faisais pas encore assez confiance pour aller me présenter.

Une semaine s'était écoulée, et je m'enjoignais à la patience.

Mais au milieu de la deuxième semaine, elle montrait déjà quelques limites.

À la fin de la troisième semaine, je commençais à en vouloir à Papa. Il ne sortait même plus tous les jours, et même si je faisais de gros efforts pour m'en remettre à lui, il n'avait plus parlé d'un plan depuis un bout de temps.

Un soir, après le dîner, je vis un groupe marcher devant la maison. Je n'en croyais pas mes yeux. Il y avait trois hommes et une femme. Ils avaient l'air d'être en vadrouille depuis longtemps.

— Papa ! l'appelai-je aussi doucement que possible, sachant qu'il se trouvait au rez-de-chaussée. Papa !

— Quoi ? demanda-t-il en montant les marches. (Il se rendit à la fenêtre et me poussa de côté afin qu'on ne puisse pas me voir.) Qui est-ce ? s'enquit-il, le dos collé au mur.

Il était positionné de manière à pouvoir les surveiller discrètement, et je tâchai de l'imiter.

Je fronçai les sourcils.

— Comment veux-tu que je le sache ?

Il haussa les épaules.

— Tu m’as appelé.

— Parce que ce sont des gens, des nouveaux. Ça valait le coup que je te prévienne, non ?

Nous les épiâmes ensemble, tandis qu’ils massacraient les infectés à l’arme blanche. Ils semblaient experts en la matière, et quelque chose en eux m’attirait étrangement. Les hommes étaient tous bruns. L’un d’eux était carré, un autre très grand, le troisième plus petit mais musclé. La femme, svelte, avait la visière de sa casquette rabattue devant son visage. Ses cheveux étaient soit très courts, soit rassemblés sous son couvre-chef. La seule chose qui indiquait qu’il s’agissait d’une femme était sa... poitrine proéminente. Ce devait être une dure à cuire, si elle traînait avec ces trois hommes. L’un des plus grands avait une tête de tueur en série – mais de beau tueur en série. Il me faisait penser à cet acteur qui jouait toujours des rôles de soldat.

— Il fait sombre, ils feraient mieux de trouver un abri, commenta Papa.

— Je crois qu’ils savent ce qu’ils font. Oh, non.

— Quoi ? demanda-t-il en se rapprochant de la fenêtre pour avoir une meilleure vue.

— Ils entrent chez le voisin. Il est chez lui.

— Eh bien, si on entend des coups de feu, on saura qu’ils ne s’apprécient pas.

Les réverbères s’éteignirent tous subitement.

Papa alla à la salle de bains et actionna l’interrupteur. *Rien*. Il ouvrit à tâtons le robinet de la baignoire et commença à la remplir.

Je le dévisageai sans comprendre.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Descends vite faire pareil. Si l’électricité est coupée, il en ira bientôt de même pour l’eau ! Vite !

Je m’exécutai et me précipitai dans la salle de bains du bas pour ouvrir en grand le robinet du lavabo.

Quand sa baignoire fut pleine, Papa vint me rejoindre d’un pas hésitant.

— Ça y est, fini la belle vie.

— Parce que tu trouves que la vie était belle ? On n’a plus qu’à se suicider, alors.

Papa se rembrunit.

— Ce n’est pas drôle.

— Désolée, dis-je. De toute façon, tu ne nous autorisais pas vraiment à utiliser l’électricité.

— Le frigo, grommela-t-il.

— Ah, oui.

Je fis la moue.

Halle appela Papa depuis son lit ; on souffla les bougies avant de remonter ensemble. Il alla se coucher, mais je restai à la fenêtre en attendant des coups de feu qui ne survinrent pas.

Je ne pouvais pas m’empêcher de penser que ce groupe pouvait nous

apporter la protection. J'avais envie de les appeler, d'être avec eux. On serait en sécurité.

Je m'éloignai de la fenêtre, me demandant ce qui se passait chez le voisin, et j'allai me mettre au lit près de Halle. Je craignais de me réveiller en compagnie des non-infectés mais, quelque part, j'espérais que ce serait le cas.

Le matin suivant, je dégingolai du lit si vite que je réveillai Papa en sursaut.

— Quoi ? demanda-t-il en cillant.

J'allai me poster à la fenêtre, cherchant un signe du groupe. S'ils avaient décidé de quitter Shallot, je supposais qu'ils prendraient la route dès l'aube. Je ne me trompais pas. Les hommes et la femme étaient déjà passés devant chez nous et se dirigeaient vers la grand-route, abattant sans trembler les créatures qui s'approchaient un peu trop d'eux. Cette fois, le voisin les accompagnait.

— Ils se connaissent, commenta Papa par-dessus mon épaule. Peut-être qu'il les attendait depuis tout ce temps.

— Ou alors, ils se sont simplement rencontrés hier soir, et il part avec eux parce qu'ils ont une meilleure planque ?

— Ou peut-être qu'ils le conduisent à sa mort ?

Je fronçai le nez.

— Ça n'a aucun sens. Tu es complètement parano.

— Tu crois ?

Je me tournai vers lui.

— Quand est-ce qu'on part, nous ?

— J'y travaille, m'affirma-t-il.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Papa se dirigea vers la salle de bains en se massant la nuque. Il faisait toujours ça quand Maman et lui se disputaient, surtout lorsqu'elle assenait des arguments irréfutables.

Je poussai un soupir agacé en secouant la tête. Il ne resterait pas enfermé là-bas bien longtemps. Je retournai voir Halle et, constatant qu'elle dormait profondément, je décidai de descendre allumer les bougies de la cuisine et du séjour.

Quand Papa vint enfin me rejoindre, je ne lui laissai pas un instant de répit.

— Tu y as réfléchi, au moins ?

— Jenna, répliqua-t-il avec un sourire, ne me mets pas la pression.

— La pression ? On est ici depuis des semaines. Est-ce que tu comptes au moins sortir, aujourd'hui ?

— Je vais aller voir chez le voisin, au cas où il aurait laissé quelque chose dans la maison.

— Quelle importance, si on s'en va ?

— Ce n'est pas parce que le voisin est parti qu'on doit faire la même chose.

— Ce n'est pas pour ça que j'ai envie de partir, mais pour revoir ma

maman !

Halle descendit l'escalier d'un pas lourd.

— Pourquoi vous criez ? s'enquit-elle d'une voix rauque.

— On ne crie pas, répliqua Papa. Qu'est-ce que tu veux pour le petit déjeuner ? Des tartelettes ?

— D'accord, répondit Halle en s'asseyant.

Je me dirigeai pesamment vers le garde-manger quasiment vide et balançai le paquet sur la table. Les cinq derniers sachets argentés en glissèrent, certains tombant même au sol.

— Jenna ! s'exclama Papa en se baissant pour ramasser mes bêtises. Qu'est-ce qui te prend ?

— C'est bientôt mon anniversaire. Et tu as promis.

— Je sais, répondit-il, et je t'ai dit que j'y travaillais.

— Tu travailles sur quoi ? Tu n'es pas sorti de la maison depuis des jours ! On n'a presque plus rien à manger !

— Jenna, reprit Papa en coulant un regard vers Halle, je n'ai pas trouvé de voiture. Je... retarde l'inéluctable.

— À savoir ? m'enquis-je en croisant les bras.

— Je ne peux pas vous laisser seules. Et s'il vous arrivait quelque chose pendant mon absence ?

— Dans ce cas, allons-y tous ! insistai-je.

— J'ai... (Il s'interrompit, regrettant déjà ce qu'il s'apprêtait à révéler.) Je suis allé par là, m'aventurant un peu plus loin chaque jour. Il y a des tas d'infectés sur les routes, Jenna, et pas seulement. Il y en a dans les champs, et...

— Et quoi ?

— Quand je suis arrivé à la fameuse tour blanche de votre comptine, il y en avait partout. Des morts. Je veux dire, des morts *morts*. Ça empire en s'éloignant. Il se passe quelque chose par là-bas, et je n'aime pas ça du tout.

Je ricanai.

— Tu t'inquiètes pour des zombies morts ? Ça devrait te réjouir.

— Ce groupe m'a mis mal à l'aise.

— C'est débile. Pourquoi on ne partirait pas ? Le voisin s'est joint à eux, et il avait l'air de savoir ce qu'il faisait. Et s'ils venaient de Red Hill ?

— J'ai un mauvais pressentiment, Jenna ! Il y a un truc qui cloche ! Je le ressens depuis plus de deux semaines, comme si quelque chose de terrible se tramait.

— C'est parce que mon anniversaire approche, et que c'est la date butoir que tu m'as fixée. Ici, tu es tranquille. Tu t'en contentes. Mais je refuse de laisser Maman nous croire mortes une journée de plus, sous prétexte que tu as un mauvais pressentiment.

— D'accord ! J'ai compris ! s'écria-t-il en levant les mains. On partira demain matin.

— Vraiment ? m'étonnai-je en l'observant par en dessous.

— Vraiment. Mais s'il arrive quoi que ce soit, et quelle que soit la distance qu'on aura parcourue, on revient droit ici. C'est compris ?

J'acquiesçai, et Halle m'imita.

— Et... il faudra qu'on discute... de ce qu'on fera et d'où on ira si jamais elle n'est pas là-bas.

Je me rencognai contre mon dossier, ayant l'impression d'avoir reçu un direct au foie.

— Elle y est, affirmai-je. Elle nous attend, et tu te sentiras complètement débile quand tu te rendras compte que tu nous as mis cette atroce idée en tête pour rien du tout.

— Je l'espère, assura Papa. Je n'ai jamais eu plus envie qu'à cet instant de me sentir débile.

Chapitre 17

Le soleil venait de poindre à l'horizon quand on sortit dans la cour. Halle et moi nous étions apprêtées pour être belles pour Maman. Je lui avais tressé les cheveux, et elle avait rentré sa chemise dans sa ceinture.

— Je vais pouvoir montrer mes nouvelles chaussures à Maman ! s'exclama-t-elle avec un large sourire et les yeux pétillants.

Je ne l'avais plus vue aussi heureuse depuis longtemps.

— Oui. Mais pour l'instant, on doit rester très vigilantes. Souviens-toi de ce que Papa nous a dit à propos des trucs bizarres qui se passent sur la route. Tends bien l'oreille, et sois attentive à tout ce qui se passe autour de toi.

Halle hocha la tête de façon ostentatoire.

Je l'avais aidée à enfiler son sac et lui avais noué sa veste autour de la taille avant de partir. Je me rendis compte en considérant sa tête nue que sa casquette était toujours dans ma main.

— N'oublie pas ça, dis-je en la lui passant.

Papa était très silencieux, mais je n'osais pas l'interroger à ce sujet. J'avais trop peur qu'il change d'avis.

On descendit l'allée au milieu du chant des oiseaux et des grillons. Le gravier crissait sous nos pas, et le pantalon de Papa produisait ce bruissement familier que je ne remarquais que quand on était à pied.

Il avait déjà dû resserrer sa ceinture de deux crans depuis le début de cette aventure, et son pantalon lui tombait sous les fesses. Je n'avais pas l'habitude de passer des heures devant le miroir, mais il était évident qu'on avait tous perdu du poids. Plus j'y réfléchissais, plus je me préparais à ce que Maman ait changé, elle aussi.

Mon cœur s'emballa. On serait fixés en fin de journée. J'étais tout aussi impatiente d'apaiser ses craintes que de la revoir.

Quand on émergea sur la route 123, derrière la butte de Shallot, et qu'on tourna vers le nord, je sentis réellement l'excitation me gagner. Cette fois, on partait rejoindre Maman pour de bon. Papa était toujours aussi muet, à faire tourner entre ses mains le manche de la fourche qu'il avait dégotée dans une grange la semaine précédente. Il avait toujours le fusil semi-automatique récupéré sur l'autopont près d'Anderson, et j'étais armée de son fusil et de la batte en aluminium de Jud. Grâce au voisin et à ses expéditions quotidiennes, sortir de Shallot fut bien plus facile que d'y entrer à notre arrivée.

Je n'avais toujours pas réussi à déterminer si cet homme – qui qu'il fût – était fiable, mais il était manifestement intelligent. Traverser la ville chaque jour pour aller descendre ces créatures avait non seulement permis d'en réduire considérablement le nombre, mais aussi de les attirer toutes loin de chez nous. Ainsi, on eut la chance de n'en croiser qu'une poignée.

Papa avait raison. On avançait depuis moins de vingt minutes quand on tomba sur le premier groupe. Ils se dirigeaient vers le nord, mais on était dans le sens du vent. Dès qu'on fut assez près d'eux, ils se retournèrent en direction de notre odeur.

— Prépare-toi, me dit-il. D'abord les genoux, puis la tête. De toutes tes forces. Halle ?

— Oui ? répondit-elle d'une voix apeurée.

— Ne reste pas dans nos pattes, mais ne te concentre pas uniquement sur nous. Fais attention à ce qui se passe autour.

Quand le premier infecté arriva à sa portée, Papa lui donna un coup de fourche en pleine figure. La chose se figea et, quand Papa retira brusquement les dents métalliques, elle s'écroula. Il en attaqua une deuxième. Je raffermis ma prise sur le manche de ma batte, me mettant en position de frappe jusqu'à me trouver à bonne distance. La plupart de ces monstres s'en prenaient à mon père. Comme si chaque fois que l'un d'eux était tué, les autres s'excitaient un peu plus et s'attaquaient à l'agresseur.

Je visai les jambes d'une femme tentant de prendre Papa à revers, et je cognai une fois encore quand elle fut à terre.

— Écarte-toi un peu, Jenna. Reste à côté de Halle !

Je m'exécutai et reculai en regardant derrière moi. Halle était debout au milieu de la route, comme Papa le lui avait ordonné la veille au soir. Elle nous surveillait, tout en lançant régulièrement des coups d'œil circulaires.

— C'est très bien, Halle, continue ! l'encourageai-je en abattant une créature s'étant aventurée trop près de nous.

En quelques minutes, il n'en restait plus une seule. Papa et moi contemplâmes le champ de bataille, souriants mais à court d'haleine.

— On a réussi, dis-je en haletant.

— Bien joué, ma fille, répondit-il. Tout va bien, Halle ?

Elle courut vers moi et me tira par le bras.

— Dépêchons-nous.

On reprit notre marche à un rythme plus lent, jusqu'à avoir repris notre souffle.

— Je suis très fier de toi.

— C'est vrai ? demandai-je.

Il abaissa brusquement la visière de ma casquette pour me taquiner.

— Ouais. On forme une bonne équipe.

— Je te l'avais dit, répliquai-je avec un sourire suffisant.

— Et toi aussi, ajouta Papa à l'intention de Halle.

Elle leva la tête, un œil à moitié clos, et sourit.

— Tu as changé, dis-je. En mieux. Tu ne cries plus jamais, et tu ne te mets plus super en colère.

Papa me passa un bras autour du cou.

— Eh bien, peut-être que l'apocalypse m'a aidé à grandir.

— Je crois que Maman sera surprise.

— Ah bon ?

Il pouffa.

— Ouais, et elle te sera infiniment reconnaissante de nous avoir ramenées saines et sauvées, et d'avoir bien veillé sur nous pendant tout ce temps.

— Eh bien, c'est gentil, mais... je ne l'ai pas fait pour elle. Je l'ai fait parce que vous êtes mes enfants, et que je vous aime.

Halle le prit par la taille d'un côté, et moi de l'autre. On avança ainsi au milieu de la route, en une chaîne d'amour, d'acceptation et de gratitude. J'avais l'impression que Papa et moi nous comprenions enfin, et je savais que le quotidien serait différent quand on arriverait au ranch – entre lui et Maman aussi.

Alors que le soleil montait et que des brumes de chaleur se formaient sur l'asphalte, notre trio se mua en un bloc de sueur et de détermination. Mais on n'était pas encore à mi-parcours, et Halle avait besoin de boire et de se reposer à l'ombre.

Papa but une gorgée à sa gourde avant de me la tendre.

— On va devoir accélérer, les filles. À ce rythme-là, on n'y sera pas avant la nuit.

Je me tournai vers ma petite sœur.

— Je sais que tu as chaud, mais pense à Maman. Ne pense à rien d'autre qu'à Maman.

— Et ne laisse pas la chaleur te distraire, renchérit mon père. Il faut impérativement...

Trop tard, j'avais entendu le gémissement. Après tous ces infectés que nous avions évités ou éliminés, il avait suffi que l'un d'eux surgisse de derrière un arbre pour que Papa se retrouve mordu à l'avant-bras.

Il poussa un cri et tomba au sol avec la créature.

Halle hurla à son tour, mais je ne m'autorisai pas le luxe d'avoir peur ni d'être triste. J'étais furieuse. Papa avait été mordu, et je voyais dans ses yeux, et lui dans les miens, que tout était fini. Quelques kilomètres plus tôt, on avait trouvé un accord, on avait compris certaines choses. Rien ne serait plus comme avant. Je canalisai toute ma fureur dans ma batte et, d'un coup violent, j'envoyai rouler le zombie dans la terre, mort pour de bon.

Halle criait encore quand Papa se releva. Elle contemplait son bras comme s'il était en feu.

— Je suis désolée, dis-je le cœur lourd et une boule dans la gorge. Tellement désolée.

— La trousse de premiers secours ! s'exclama-t-il en désignant son sac.

Il se retourna et je tirai sur la fermeture à glissière pour récupérer la boîte en plastique.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? demandai-je, les joues mouillées de larmes.

Les cris de Halle n'étaient plus qu'un lointain fond sonore.

— Le garrot !

Je lui tendis le cordon élastique.

— La gaze et le sparadrap !

Après avoir noué le garrot à l'aide de ses dents et de sa main valide, il plaqua un gros carré de gaze sur sa plaie, puis en ajouta un autre avant de la scotcher tout autour.

Je lui montrai un spray antibiotique.

— Il ne faudrait pas mettre de ça, avant ? demandai-je.

— Ça ne servirait à rien. (Il nous examina d'un air désespéré.) Je suis tellement navré, mes filles. (Son regard se voila.) Tellement, tellement navré.

On l'embrassa de nouveau – cette fois, le cœur n'était plus à la fête. On sanglotait tous.

Papa s'assit et s'adossa à l'arbre.

— Je vais me reposer cinq minutes.

— Halle, donne-lui de l'eau, dis-je.

La colère s'était envolée, cédant le pas à un grand vide saupoudré de peur. Je repensai au jour où Tavia s'était penchée sur le cadavre de son frère ; cette scène n'avait rien à voir avec ce que j'éprouvais à cet instant. Je repensai à Connor, et à l'existence dépourvue de sens qu'il semblait mener. Je m'étais toujours dit qu'il était terrassé par une tristesse insupportable qu'aucun mot ne suffisait à décrire, mais « tristesse » n'était pas le bon terme. La tristesse était banale, alors que ce que je ressentais était très particulier. Ceux qui avaient eu le malheur de le vivre partageaient tous ce sentiment que les autres ne pouvaient pas comprendre. Papa gagnait sa croûte en se précipitant dans des immeubles en feu. Il ramenait des gens à la vie. Il était invincible. Et pourtant, il était désormais assis contre un arbre à se préparer mentalement à mourir, à laisser ses petites filles seules au monde. Il ne pipa mot, mais je voyais ces pensées le torturer, tournoyer dans ses prunelles.

— On ferait mieux de repartir, dit-il. (Je lui offris ma main pour l'aider à se remettre debout.) Je ne sais pas combien de temps il me reste.

— On retourne à Shallot ? m'enquis-je.

— Je suis désolé, Jenna. Sincèrement.

Sa voix se brisa.

— On va où tu voudras, repris-je. Tant qu'on trouve un endroit où tu pourras te reposer.

— Viens, Canette, dit Papa en tendant la main vers Halle.

Ma lèvre inférieure se mit à trembler, et je le soutins de toutes mes forces tandis qu'on rebroussait chemin, lentement mais sûrement, pour regagner notre point de départ. À chaque pas, la culpabilité m'accablait un

peu plus. Elle fut bientôt plus lourde que Papa. Il avait eu un mauvais pressentiment. Ce n'était pas à cause de la date de mon anniversaire, ni même du fait que Maman ne serait peut-être pas là à notre arrivée. Il sentait sa dernière heure arriver, et j'avais précipité l'échéance.

De temps à autre, il laissait échapper un grognement de douleur ; celle-ci se propageait dans tout son bras, du poignet jusqu'à l'épaule. Puis il fut pris de migraine. Quand on arriva à la maison vert sombre qui nous avait servi de refuge pour le mois écoulé, Papa était blême et couvert de sueur.

Je l'aidai à gravir les marches menant sous le porche de derrière, et l'accompagnai jusqu'au canapé du salon, où il s'effondra lourdement.

Je me tournai vers Halle.

— Je vais d'abord faire le tour de la maison. Reste avec lui.

Je vérifiai chaque pièce, derrière chaque porte et dans chaque placard, m'assurant que l'endroit était sécurisé et les fenêtres toujours barricadées. Je ne pouvais pas prendre soin de Papa si je m'inquiétais de ce qui risquait de nous tomber dessus.

Je courus jusqu'à la salle de bains et imbibai un torchon d'eau. J'essayai de ne pas pleurer, me murmurant de rester forte. Il allait mourir, mais je pouvais rendre cette épreuve plus facile pour tout le monde si je ne perdais pas les pédales. Je louchai vers le miroir poussiéreux. De la transpiration luisait à la naissance de mes cheveux et mon visage était rosi par le soleil. Mes vêtements étaient crasseux, mes yeux caves et tristes.

Ce n'était pas comme dans un jeu vidéo. On ne pouvait pas recommencer la partie.

Je retournai au salon. Je m'accroupis près du canapé et plaçai un coussin sous la nuque de Papa. Il inspirait par la bouche sans desserrer les dents, provoquant une sorte de sifflement.

— Tu as mal partout ? m'enquis-je.

— Comme si j'avais attrapé la pire grippe de l'histoire, confirma-t-il avec un sourire faiblard.

Je lui essuyai la figure avec mon torchon et le repliai délicatement avant de le déposer sur son front.

— C'est horrible, chuchotai-je d'une voix cassante. Je ne sais pas quoi faire.

— Mais si, tu le sais. Jenna, écoute-moi bien. On s'est préparés à cette éventualité. J'ai été vacciné contre la grippe. Mon état empire rapidement.

Son ventre et sa poitrine se gonflèrent longuement, et il déglutit.

— Va chercher une bassine, ordonnai-je à Halle.

— Mais... commença-t-elle.

— Tout de suite !

— Jenna, reprit mon père, garde ton arme sur toi jusqu'à ce que j'arrête de respirer.

Je secouai la tête.

— Je ne veux pas faire ça. Pitié, ne m'y force pas.

— Ne perds pas un instant. Pas même pour dire au revoir. Envoie Halle dans l'autre pièce, et fais ce que tu as à faire.

Je me mordis les lèvres pour réprimer un sanglot. Ma vision se troubla tant les larmes affluaient. J'allais devoir tirer sur mon père. Dans quel monde vivait-on ? Rien n'aurait pu me préparer à cette conversation, et encore moins à l'acte en lui-même.

— Papounet...

Il fronça les sourcils et me serra contre lui.

— Je suis désolé que tu aies à faire ça, dit-il d'une voix chevrotante. Je t'aime tellement.

— Je t'aime aussi, répondis-je dans un souffle. Je t'aime aussi.

Il me relâcha.

— Promets-moi que tu prendras bien soin de ta sœur, quoi qu'il arrive.

— Je te le promets, répondis-je en lui essuyant de nouveau la figure.

Halle revint avec une grande bassine, les joues rouges et humides. Quand elle découvrit mon expression, elle fit saillir sa lèvre inférieure, qui se mit à trembler.

Papa fit la moue, du regret plein les yeux.

— Jenna, tu es une fille intelligente. Plus intelligente que moi, et c'est ce qui vous sauvera, toi et ta sœur. Fie-toi à ton instinct. Écoute ta tête plus que ton cœur.

Il se saisit de la bassine et vomit à l'intérieur, vidant le maigre contenu de son estomac. Il se rallongea sur le canapé, le teint cireux. Les veines commençaient à s'assombrir sous sa peau.

— Je ne veux pas que tu meures, Papounet, dit Halle, étranglée par les sanglots.

Il la serra contre lui.

— Ça va aller, Canette. Tu t'en remettras. Tu es tellement forte. Vous l'êtes toutes les deux. Je compte sur ta sœur pour prendre soin de toi. Mais tu dois lui faire confiance, d'accord ?

— D'accord, consentit-elle en reniflant. (Quand il la lâcha, elle fit remonter ses lunettes sur l'arête de son nez.) Mais je veux que tu guérisses. S'il te plaît, guéris.

Papa fit la grimace.

— Je ne peux pas. J'aimerais pouvoir. Je suis tellement désolé.

Il avala sa salive et vomit aussitôt.

Tout allait très vite. Une étrange sensation m'envahit. Je ne voulais pas qu'il nous quitte, mais j'avais hâte que ses souffrances s'arrêtent.

— Ne vous pressez pas pour partir, reprit Papa. Ne prenez pas de décisions hâtives. Réfléchissez bien avant d'agir – pendant plusieurs jours, si nécessaire. Quand vous croirez avoir pensé à tout, réfléchissez de nouveau. Et tâchez de connaître vos voisins avant de leur adresser la parole. Apprends à Halle à se protéger. (Il regarda le plafond.) J'oublie quelque chose. Il faut que je vous dise tout. J'aurais dû vous apprendre à conduire, à...

Son ventre se souleva, et il gémit en rendant une fois de plus dans la cuvette.

Je me penchai en arrière et levai les yeux.

— Je pensais tellement à vous protéger que j'en ai oublié de vous apprendre à survivre sans moi.

— Tu as fait ce que tu pouvais, Papa. On va s'en sortir.

Je me relevai et allai vider la bassine aux toilettes. Après l'avoir rincée, je m'empressai de retourner au côté de Papa. Il était si brûlant que sa peau irradiait de chaleur. Ses yeux étaient injectés de sang, et ses veines ne cessaient de noircir à mesure que le virus se propageait dans son organisme.

— Oui, vous allez vous en sortir, parce que vous êtes robustes comme votre mère. Vous pouvez y arriver.

— Halle, dis-je, va me chercher un autre torchon humide pour lui éponger le front.

Elle obéit sans poser de question.

Une heure plus tard, Papa cessa de lutter, et son corps se détendit. Il était éreinté. Il pouvait à peine bouger. Halle était assise dans le fauteuil relax de l'autre côté de la pièce et ne le quittait pas des yeux. Je faisais mon possible pour qu'il soit à son aise – je changeai régulièrement le linge humide qui lui rafraîchissait le visage et les bras, je le faisais boire même si je savais qu'il ne pourrait pas garder cette eau.

Je voulais le supplier de ne pas faire ça, de ne pas me forcer à faire ça, mais il n'avait pas le choix, et moi non plus. On devait l'un et l'autre se montrer forts pour Halle, jusqu'à la fin. Et j'allais devoir continuer à l'être après. J'essayais de ne pas trop penser à comment j'allais survivre, seule avec ma sœur. Je devrais d'abord survivre à sa mort.

— Jenna, articula-t-il d'une voix traînante.

D'épaisses mucosités s'étaient formées au coin de ses lèvres. Ses veines formaient sous sa peau grisâtre un réseau noir et effrayant – à l'instar du monstre qu'il allait devenir. J'en avais déjà vu des dizaines, mais aucun ne ressemblait à une personne que je connaissais. Ni que j'aimais.

— Oui, Papounet ?

— Je t'aime. J'aime Halle. Prépare-toi.

Il prit quelques courtes inspirations, qu'il retint un instant. Puis il rendit son dernier souffle. Sa tête bascula de côté, et ses yeux vides semblaient braqués sur moi.

Je ravalai un sanglot.

— Papa ? (Je déglutis.) Papounet ?

Je me rappelai ses consignes de ne pas perdre de temps, et je lui secouai l'épaule.

Pas de réaction.

Je plaçai les mains sur ses paupières pour les clore, puis je me mis debout.

— Halle, va dans la cuisine et bouche-toi les oreilles.

Je tirai sur l'épaisse sangle noire qui pendait à mon épaule et tins le fusil à deux mains, me campant sur mes pieds.

— Papounet ! s'écria Halle en courant vers lui.

Je la repoussai d'une main.

— Va dans la cuisine, pour que je puisse y mettre un terme avant qu'il se transforme.

— Jenna, non ! hurla-t-elle.

— Je n'en ai pas envie, mais je suis obligée de le faire ! lui expliquai-je alors que mes larmes ruisselaient abondamment.

Je m'assurai que l'arme était bien chargée, puis j'ôtai le cran de sûreté.

Les doigts de Papa tressautèrent.

— Jenna, regarde ! Il est encore vivant ! s'écria-t-elle. Ne tire pas !

Ses paupières s'entrouvrirent, révélant deux prunelles laiteuses. Il cilla. Il me considéra, et ses lèvres se retroussèrent. Il grogna.

Ma poitrine se souleva, et je réprimai un sanglot.

— S'il te plaît, Halle, retourne-toi.

Je mis mon père en joue et, le visant à travers les larmes, je pressai la détente.

Chapitre 18

Halle jouait avec un chat en porcelaine et un mug en forme de poulet près de la table de la cuisine, pendant que j'essayais de m'occuper l'esprit. On avait fini le riz au dîner de la veille, et Halle avait frôlé l'hystérie quand j'avais évoqué la possibilité de la laisser seule le temps d'aller chercher de la nourriture.

Son ventre gargouillait.

— Il faut bien qu'on trouve de quoi manger, dis-je.

— Alors, je t'accompagne, répliqua-t-elle.

Je poussai un soupir.

Elle se leva et longea les murs du séjour pour aller se chercher un verre d'eau à la salle de bains. Elle refusait d'avancer dans la partie salon, désormais. Ça ne me plaisait pas non plus. Je n'avais pas réussi à faire partir les taches de sang sur le canapé, j'avais donc jeté un drap dessus, ce qui n'arrangeait guère les choses.

Halle ne réclamait plus à aller dehors, même si ça n'était de toute façon pas prudent. J'ignorais si c'était parce que le voisin avait cessé d'attirer les infectés à l'autre bout de la ville avec ses coups de feu, mais ils semblaient plus nombreux à rôder dans les rues et les jardins. Cependant, la plupart d'entre eux se dirigeaient vers la nationale.

Je me sentais mal de savoir que Halle ne pouvait pas aller s'amuser à l'ombre d'un arbre, surtout vu la température qu'il faisait à l'intérieur. On ouvrait les fenêtres de l'étage la nuit, afin de trouver un peu de fraîcheur pour dormir. Plus les jours passaient, plus elle semblait triste, et moins elle mangeait. Elle ne voulait même plus regarder le jardin par la porte de derrière, refusant d'apercevoir la tombe superficielle que nous avions creusée pour notre papa.

Je la serrais contre moi le soir, quand elle pleurait avant de s'endormir, regrettant de ne pas pouvoir me laisser aller de la sorte. Je faisais mine d'être une adulte parce que c'était ce dont ma sœur avait besoin.

Je me demandais si Halle et moi devions rester sur place, ou s'il valait mieux tenter de rejoindre Red Hill. Maintenant que les infectés étaient si nombreux, cela me paraissait impossible, même si nous l'avions voulu.

On avait fait le contraire de ce que Papa nous avait toujours appris : observer ce qui se passait autour de nous. On s'était laissés bercer par un faux

sentiment de sécurité, à l'ombre des arbres et à l'écart de la route. Ce simple relâchement avait causé sa mort. Je n'arrivais pas à déterminer s'il était plus important d'essayer de maintenir Halle en vie, ici, à Shallot – au moins jusqu'à ce qu'elle ait l'âge de voyager –, ou d'entreprendre la journée de marche nous séparant de notre mère, sachant que nous n'avions pas le droit à l'erreur.

Papa avait été confronté au même choix et je lui avais mis la pression, même s'il m'avait demandé de lui laisser du temps. Connaître le résultat de cette décision hâtive m'aidait à réprimer mon désir de gagner Red Hill au plus vite, afin de prendre davantage de temps pour élaborer une stratégie. On n'était désormais plus que deux, et Halle n'avait pas la force d'affronter un infecté. Quant à moi, je pouvais rivaliser avec un, voire deux, mais guère plus ; or, nous avions jusqu'alors croisé plus de groupes que de zombies esseulés.

À moins qu'il ne se mette à pleuvoir bientôt, j'ignorais combien de temps on aurait encore de l'eau, même si on décidait de ne plus s'en servir que pour boire. Laisser Halle toute seule pour aller chercher des provisions me terrifiait au-delà de tout. S'il m'arrivait quoi que ce soit, elle n'aurait plus personne. Ça n'était pas impossible, mais ses chances de survivre seule étaient minces, et j'avais promis à Papa de veiller sur elle. Je manquerais à ma parole en me faisant tuer.

On avait perdu Papa depuis au moins une semaine. Les jours se mélangeaient. Mon anniversaire n'allait plus tarder. Des mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée du virus. Maman nous pensait probablement mortes, et je crevais d'envie de la démentir. Mais je ne pouvais plus m'autoriser à y penser : je devais d'abord et avant tout me concentrer sur Halle.

— Halle, si le voisin revient, j'irai lui parler.

Elle se figea.

— Quoi ?

— Je veux que tu prennes le couteau de Papa. S'il m'attrape et que je n'arrive pas à me libérer, il faudra que tu m'aides.

— En le poignardant ?

— Oui.

— D'accord.

Sa réponse me surprit. Je savais que la mort de Papa l'avait changée, mais pas à ce point. Elle n'était plus cette petite fille geignarde et en demande permanente d'attention. Elle m'écoutait comme elle écoutait naguère nos parents : sans discuter. Elle me faisait confiance.

— Très bien, dis-je.

J'entendis un gémissement à l'extérieur et, instinctivement, Halle moucha la bougie et se précipita vers moi. On s'accroupit ensemble sous la fenêtre, et je la serrai dans mes bras.

— Waouh ! Attention ! hurla un homme dans la rue.

Halle me dévisagea.

— Le voisin ? chuchota-t-elle.

Je me barrai la bouche de l'index et tendis l'oreille. Il faisait sombre, et on n'avait aucun moyen de savoir qui se trouvait dehors.

— Ils sont encore plus nombreux que la dernière fois ! Il fait trop sombre ! On fonce ! On fonce !

— Skeeter ! À 11 heures ! (Il y eut deux détonations.) Je vais les éloigner de la maison, je vous retrouve là-bas !

Skeeter ? Le type de Fairview qui a sauvé la vie à Connor ? (Mon cœur se mit à battre la chamade.) Skeeter est quelqu'un de confiance. Skeeter nous aiderait.

— Joey, vite !

— J'arrive dans une seconde !

Il y eut un nouveau gémissement, cette fois juste sous notre fenêtre. Puis il y eut une bagarre, un violent craquement, d'autres grondements. La porte de derrière s'ouvrit et se referma.

Halle se raidit.

Un homme se tenait dans le salon, une batte de base-ball à la main. Il avait le souffle court, était couvert de sueur et d'un sang sombre, et il nous dévisageait avec stupeur.

— Salut, dit-il.

Halle me regarda avant de se retourner vers l'inconnu. Il faisait partie du groupe de l'autre fois, celui avec lequel le voisin était parti. C'était le grand costaud, celui qui ressemblait à un beau tueur en série.

Je ramassai le fusil de Papa et le braquai sur lui.

Il leva les mains.

— Waouh ! Doucement ! Je ne vous veux aucun mal. J'essaie juste d'échapper à ces gores, là dehors.

— C'est quoi, des gores ? demanda Halle.

Je la fis taire.

Il fit un pas vers nous, sans baisser les mains.

— Est-ce que vos parents sont là ?

— Où est Skeeter ? m'enquis-je.

Il haussa les sourcils.

— Vous le connaissez ?

— Où est-il ? insistai-je.

— Avec le reste du groupe, quelques maisons plus loin.

Il dévisagea longuement Halle avant de reposer les yeux sur moi.

Je me mis à genoux, mettant ma sœur à l'abri derrière mon dos.

— N'approchez plus.

— D'accord. Tu te sentiras mieux si je te donnais toutes mes armes et m'asseyais ?

— Vos armes ? m'étonnai-je.

Il acquiesça.

— Tout doucement, acceptai-je d'une voix ferme. Faites-les glisser vers

moi.

Il fit rouler sa batte vers nous, puis tira le 9 mm qu'il portait à la ceinture, et le poussa également.

— J'ai un couteau dans ma botte. Tu le veux aussi ?

— Contentez-vous de garder les mains loin de vos pieds, rétorquai-je.

Il se baissa très lentement, jusqu'à ce que ses deux genoux se retrouvent au sol. Il plaça alors les mains à plat sur ses cuisses.

— Vous venez de Fairview aussi ? demanda-t-il.

Je me levai, tout en le tenant en joue.

— Non, répondis-je, refusant de baisser la garde. Qui d'autre fait partie de votre groupe ? D'où venez-vous ?

— On est réfugiés dans une ferme, un peu au nord-est d'ici. Il y a des enfants sur place. L'une d'elles doit avoir son âge, ajouta-t-il en désignant Halle d'un geste du menton.

— Ne la regardez pas, dis-je. Regardez-moi.

Il cilla, surpris que je reste si soupçonneuse.

— Je ne vous veux vraiment aucun mal. Je peux partir, si tu préfères, mais... si vous êtes seules, je ne peux vraiment pas vous laisser ici.

Je le considérai en plissant les paupières.

— Pourquoi vous tenez tant à savoir si on est seules ?

Il leva à nouveau les mains.

— Écoute, on a démarré du mauvais pied. Je m'appelle Joey. On n'est pas des criminels, ni rien de ce genre. On essaie juste de dégager la route entre ici et chez nous pour l'une de nos amies. Elle attend l'arrivée de ses deux filles et... (Son regard passa de Halle à moi.) Pas possible. Oh, mon Dieu. Vous n'êtes quand même pas...

Je fronçai les sourcils d'un air suspicieux.

— Vous êtes les filles de Scarlet ? s'enquit-il, les yeux écarquillés.

— Jenna ! s'exclama Halle.

Joey eut un éclat de rire avant de se plaquer les mains sur la bouche.

— Putain de merde, vous êtes Jenna et Halle ! Votre mère est juste au bout de la rue !

— Quoi ?

Je sentis les larmes affluer.

— Maman ! s'exclama Halle en se mettant debout.

Je m'efforçai de recouvrer mon sang-froid et repoussai ma sœur derrière moi, remettant l'homme en joue.

Joey leva les mains plus haut.

— Je vous le jure. On sort presque tous les jours, pour l'aider à éliminer les gores qui risqueraient de vous empêcher d'arriver à Red Hill. Où est votre père ? Andrew ?

Dès qu'il eut prononcé le nom de Papa, je me détendis et abaissai le canon de mon arme. Halle enroula ses bras autour de ma taille, tout excitée. Je soufflai longuement avant de fondre en sanglots irrépessibles.

— Tout va bien, Jenna, Maman est juste au bout de la rue !

— Tout... tout va bien, confirma Joey. Est-ce que... je peux vous prendre dans mes bras ?

Je ne répondis pas. Je n'arrivais pas à m'arrêter de pleurer, tant j'étais submergée par la joie et le soulagement, deux émotions que je n'avais plus éprouvées depuis une éternité. C'était plus que je n'en pouvais supporter.

Joey s'approcha lentement. Il me prit le fusil des mains, remit le cran de sûreté et le posa par terre, avant de nous étreindre, Halle et moi, dans ses grands bras. Mes genoux se déroberent sous moi, mais il me soutint sans effort apparent.

— Allons, dit-il d'un ton réconfortant, on va aller chercher votre mère. Elle va... je n'imagine même pas. J'ai hâte de voir son sourire.

Cette évocation m'aida à sécher mes larmes, et je me tournai vers ma sœur.

— Va chercher tes affaires. On va retrouver Maman.

Halle courut récupérer son sac à dos, et je m'emparai du mien avant de repasser la sangle de mon fusil par-dessus mon épaule.

Joey ramassa ses armes en secouant la tête.

— Je n'arrive pas à croire que je vous aie trouvées. Je n'arrive pas à croire que vous soyez saines et sauves.

— Est-ce qu'elle nous croit mortes ?

— Nan. Elle scrute la colline chaque jour, en espérant vous voir arriver. Elle n'a jamais baissé les bras.

Pour la première fois depuis le matin où nous avions pris la direction de Red Hill avec Papa, j'étais emplie d'espoir.

— Allez, je vais porter vos sacs, nous dit-il. Il fait nuit, alors soyez très vigilantes. Et restez près de moi.

— D'accord, dit-on à l'unisson.

Ça arrive enfin. Dans deux minutes, on aura retrouvé Maman.

Joey franchit la porte de derrière, et je m'apprêtais à lui emboîter le pas quand elle me claqua à la figure.

Il se retourna vers nous quand un infecté planta ses dents dans son cou.

— Non, dis-je en regardant ses yeux terrorisés tout en abattant mes paumes sur le plexiglas. Non !

— Restez à l'intérieur, parvint-il à dire avant de s'écarter en chancelant.

Plusieurs zombies le suivirent, et il disparut dans les ténèbres.

Halle inspira longuement et se mit à hurler, mais je lui couvris la bouche et l'attirai au sol. Je levai la main pour tourner le verrou, puis je la berçai tandis que le chant des grillons remplaçait peu à peu les gémissements d'excitation des infectés lancés à la poursuite de Joey.

Je me concentrai sur ma respiration pour essayer de la ralentir. Mon regard commençait à se troubler, mon nez me piquait.

Je retins mon souffle un moment, puis le laissai s'échapper longuement par mes narines. Ma respiration suivante fut mieux maîtrisée. Après avoir

plusieurs fois réitéré l'exercice, je me sentis mieux.

Je me rendis compte que je berçais encore ma sœur, et que ma main était toujours plaquée sur sa bouche. Je la retirai, et elle s'essuya les yeux.

— Est-ce qu'on va quand même voir Maman ? souffla-t-elle.

— C'est trop dangereux. On la rejoindra au matin, avant qu'elle reparte.

— C'est lui qui a mon sac, déclara Halle, la lèvre inférieure tremblante.

— Je t'en trouverai un autre.

Je plaçai une commode en bas de l'escalier, et disposai dessus des verres et des vases, comme on l'avait fait la première nuit avec Papa. Puis je fis la même chose en haut.

Halle et moi ne nous donnâmes même pas la peine de nous débarbouiller. On alla directement se coucher. Je savais que, quoi qu'il advienne, la prochaine journée serait interminable.

— Je veux voir Maman, gémit-elle.

— Moi aussi. On la verra demain.

— Tu n'arrêtes pas de dire ça, mais ça n'arrive jamais.

— Je te le promets, Halle. D'une façon ou d'une autre, on la verra demain.

— D'accord.

Halle mit plus longtemps que d'habitude à s'endormir, puis elle tressauta, maugréa et cria beaucoup dans son sommeil, rêvant probablement à Joey ou Papa.

Les gémissements se poursuivirent pendant des heures à l'extérieur, et je me demandais si j'allais enfin finir par sombrer à mon tour. La chaleur suffocante ne favorisait pas le repos, pas plus que le fait d'imaginer à chaque bruit qu'un infecté essayait d'entrer dans la maison, ou d'anticiper les retrouvailles du lendemain avec Maman.

Je repensai à la première fois où on avait vu ce groupe, et je songai que la femme à la casquette avait peut-être été Maman.

Était-elle si différente que je ne la reconnaîtrais même plus ? Et elle, me reconnaîtrait-elle ? Nous trouverait-elle changées ?

Je me remémorai Connor, si différent du garçon qu'April avait décrit, et à sa mue rapide. On était séparées de Maman depuis des mois et, à en croire Joey, elle s'occupait désormais quotidiennement d'éliminer des zombies pour nous permettre de rejoindre Red Hill. J'imaginai à quoi elle pouvait ressembler, à présent. Mais peu importait, au fond. Où que ce soit, je me sentirais chez moi avec elle, et cela valait n'importe quel risque à courir.

Mes paupières commencèrent enfin à s'alourdir, et je laissai le sommeil me transporter vers les couloirs du collège Bishop.

Je discutais en marchant avec Chloe, sans retrouver mes salles de classe, agacée d'avoir oublié la combinaison de mon casier.

Chloe secouait la tête et me dévisageait en fronçant les sourcils.

— Jenna ?

— Ouais ?

— Réveille-toi.

J'ouvris les yeux et vis Halle penchée sur moi, ses lunettes à monture noire remontées sur son nez.

— Jenna ? Est-ce qu'on va voir Maman aujourd'hui ?

Je la repoussai pour m'asseoir, voyant le soleil briller puissamment par la fenêtre.

— Non. Non ! m'écriai-je en courant regarder dehors.

Ils avaient dû partir dès l'aube. Je ne m'étais pas réveillée. Je les avais manqués.

— Remplis la gourde d'eau, Halle ! dis-je en écartant la commode au sommet de l'escalier. On part !

Je fourrai les dernières tranches de bœuf séché dans ma poche arrière. J'empoignai le fusil, l'ultime boîte de cartouches et un sac rempli de journaux et d'allumettes.

— Va chercher la batte et le couteau de chasse de Papa, ordonnai-je.

— Qu'est-ce que tu fais avec ça ? me demanda-t-elle en désignant les allumettes.

Je regardai dehors, remarquant plusieurs infectés dans le jardin. Il y en avait d'autres dans la rue, mais pas assez pour nous arrêter.

— On va passer par devant.

— Pourquoi ? s'étonna-t-elle.

On n'avait encore jamais emprunté cette issue, car la rue était généralement trop fréquentée.

Je balançai les journaux sur le canapé et poussai celui-ci contre le mur, faisant retomber les rideaux sur les coussins. Je craquai plusieurs allumettes et embrasai une liasse de feuilles de papier, observant les flammes prendre vie. Le feu se propagea, et je balançai quelques munitions au milieu.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écria Halle.

— Une diversion, répondis-je alors que l'incendie s'attaquait aux rideaux.

Quand la pièce fut pleine de fumée, j'ouvris la porte de devant et attirai Halle à ma suite.

On courut dans la rue, droit vers un groupe d'infectés.

On partit dans l'autre sens, bientôt arrêtées par un autre.

— Jenna, me dit Halle, effrayée.

De la fumée s'échappait de la maison, et l'un des panneaux de contreplaqué se brisa avec un craquement. Les infectés se tournèrent dans la direction du bruit, mais quand j'entraînai Halle à l'écart, ils nous suivirent.

Puis les balles éclatèrent en crépitant, captant l'attention pleine et entière des créatures. Je tirai sur la main de ma sœur et on sprinta vers la nationale, dépassant enfin la voiture arrêtée au milieu de la chaussée. Je ne ralentis qu'en sentant Halle perdre du terrain.

On s'arrêta quelques instants pour reprendre notre souffle, les mains sur les genoux. Le soleil était déjà haut dans le ciel, et je pris seulement

conscience que je n'avais emporté ni casquette ni écran total pour Halle.

— Je suis désolée, dis-je en sachant que son expression de souffrance devait refléter la mienne. On doit se dépêcher si on veut atteindre Red Hill avant la nuit.

— Où est Maman ?

— Sans doute déjà là-bas.

— À quelle heure on va y arriver ?

— Ce soir, avec un peu de chance.

Je me remis en route, et Halle me suivit.

On se tenait la main sous le soleil implacable. La route nous envoyait des ondes de chaleur sur les jambes. Mon pantalon était deux centimètres plus court qu'au printemps, celui de Halle aussi. Les cigales crissaient dans l'herbe pour rythmer notre progression.

Tous les quarts d'heure environ, je me mettais à trotter, jusqu'à ce que Halle n'en puisse plus.

— Il fait trop chaud pour courir, me dit-elle.

— Mais si on ne court pas de temps en temps, on n'y arrivera pas avant la nuit.

— J'ai soif, gémit-elle.

Je lui passai la gourde, en bandoulière autour de mon cou. Elle avala une grande gorgée d'eau.

— Doucement, Canette. On n'a que ça pour toute la journée.

— Désolée, répondit-elle en me la rendant. Jenna ?

— Ouais ?

— S'il te plaît, ne m'appelle pas comme ça. Ça me rappelle trop Papa.

— Pardon.

J'avisai un petit groupe d'infectés plus loin sur la route, et j'adressai un signe discret à Halle. Il n'était pas prudent de s'enfoncer trop profondément dans un champ de céréales, mais il me semblait que c'était toujours mieux que d'essayer de leur passer devant en courant.

— Écoute les bruissements, lui dis-je. On peut les entendre arriver.

Halle acquiesça, et on plongea dans les hautes tiges. Pliées en deux, on évita ainsi la demi-douzaine de zombies. Plusieurs enfants comptaient parmi leurs rangs, ce qui me donna la nausée.

Ça ne nous arrivera pas, pas avant qu'on ait revu Maman.

Après avoir instauré une bonne distance entre le groupe et nous, on ressortit du champ et marcha à bonne allure jusqu'à ce qu'ils aient complètement disparu à l'horizon.

— Regarde, dit Halle en me montrant une colonne de fumée qui s'élevait dans le ciel. C'est notre maison.

— Quoi qu'il arrive, on ne peut plus faire demi-tour.

— De toute façon, je n'en ai pas envie, m'assura ma sœur.

— S'il m'arrive quelque chose, continue d'avancer, lui dis-je.

— Jenna...

— Je suis sérieuse, Halle. Reste bien prudente jusqu'à arriver là-bas. Tu connais la route. Continue de marcher, d'écouter, d'être attentive à ce qui se passe autour. Tu finiras par y arriver.

Halle poussa un hurlement, et on chancela en arrière. Un gros infecté émergea du champ de blé juste devant nous. Une autre apparut non loin derrière.

— Recule-toi ! dis-je à Halle. Surveille les alentours.

Comme elle avait la batte, je me servis de la crosse de mon fusil pour viser les genoux. Puis je sortis le long couteau passé à ma ceinture et l'enfonçai dans un œil. Les bras et les jambes de la créature cessèrent de remuer. Je remontai alors brusquement le fusil pour atteindre la seconde à la tête dans un grand craquement. Elle tomba à la renverse, et je la cognai derechef. Elle ne bougeait plus, mais je ne tenais plus que le canon du fusil. Il s'était brisé en deux.

— Non ! gémis-je en contemplant le morceau de ferraille inutile au creux de ma paume. (Je le jetai par terre avant de lui balancer un coup de pied.) Merde !

Halle me fit taire.

— Tu ne peux pas le réparer ? s'enquit-elle naïvement.

Je secouai la tête.

— Viens.

Je lui saisis la main, et on reprit notre route.

Il faisait de plus en plus chaud, et on dégoulinait littéralement. Au bout d'un moment, on se lâcha les mains, devenues trop glissantes.

Toutes les cinq minutes environ, je devais encourager Halle à poursuivre. Plus les kilomètres défilaient, plus les tas de corps en décomposition grossissaient au bord de la route. Je voyais bien qu'on les avait tirés là, et je savais que c'était l'œuvre de Maman, nous encourageant à poursuivre.

— Halle, dis-je, à bout de souffle. Regarde.

Chapitre 19

— La tour blanche ! s'exclama Halle en plissant les paupières pour mieux l'observer.

Un haut cylindre blanc s'élevait tel un phare annonçant la route de Red Hill. On quitta l'asphalte pour le rouge de la piste, et notre pas s'allongea naturellement.

— Ce n'est plus très loin ! lançai-je en guise d'encouragement. Plus que quelques kilomètres jusqu'au cimetière, et on y sera presque !

On dépassa un grand parc d'engraissement. Je me rappelais avoir vu des centaines, voire des milliers de vaches tourner en rond ici, mais il n'y en avait plus une seule. On tomba sur un gros tas d'infectés morts, que l'on contourna largement, juste au cas où.

Une heure plus tard, je m'arrêtai et tendis la gourde à Halle. Elle but une grande rasade et me la rendit. Je l'imitai, puis plongeai la main dans ma poche pour en sortir un peu de bœuf séché. Il n'y en avait pas. Je me retournai, comme si cela pouvait suffire à le faire réapparaître.

— Il a dû tomber quand je me suis battue, dis-je.

Les épaules de Halle s'affaissèrent.

— Ce n'est pas grave. Continuons.

— Je suis tellement fière de toi, lui avouai-je.

— On y est presque, pas vrai ? Et Maman sera là, hein ?

J'entendais l'épuisement dans sa voix.

— Oui, et oui. Je ne sais pas dans combien de temps on arrivera, mais je suis à peu près sûre que ce sera avant la nuit.

J'espérais ne pas me tromper. Le soleil était déjà bas dans le ciel, et on crapahutait depuis des heures. On ne pouvait plus être bien loin.

— Regarde ! s'exclama Halle en tendant le doigt devant elle. Le cimetière !

Je lui saisis la main, et on courut jusqu'au croisement.

— Plus que quelques kilomètres, Halle. On arrive !

— Elle va être tellement contente ! Tu crois qu'elle va pleurer ?

— Oui. Et moi aussi.

Halle versa une larme, ce qui m'en arracha une également. Nos cheveux étaient poisseux de sueur, nos lèvres étaient sèches et gercées, notre nez et notre front brûlés par le soleil, et je ne savais même plus depuis combien de

jours on n'avait pas pris de vraie douche. On n'était pas aussi jolies qu'on l'aurait souhaité, mais Maman s'en ficherait.

— J'ai mal au côté, me dit Halle.

— Tu veux grimper sur mon dos ? proposai-je.

Elle secoua la tête.

— Non, ça va nous ralentir.

Je lui souris. Elle était tellement maligne.

Quelques centaines de mètres plus loin, on aboutit à une autre intersection. À notre droite, à environ cent mètres, se trouvait une colline, au-delà de laquelle apparaîtrait le ranch. Mon ventre se noua et mon rythme cardiaque s'accéléra. On touchait au but.

— C'est la colline, dis-je à Halle en l'attirant vers le couchant.

Elle lâcha la batte, comme pour se débarrasser de toutes les choses horribles qui nous étaient arrivées jusqu'à présent.

— Tant mieux, répliqua-t-elle, il va bientôt faire nuit.

J'avais envie de me mettre à courir, mais j'étais trop épuisée, et je savais que c'était aussi le cas pour ma sœur. On se contenta donc de se prendre la main pour gravir la pente. J'observai la ferme, espérant apercevoir Maman à l'extérieur. Deux personnes étaient assises sur le toit.

— Je crois que c'est elle ! m'exclamai-je. Regarde, Halle, sur le toit !

Deux hommes sortirent de la maison en courant. L'un d'eux grimpa à l'échelle en hurlant, l'autre nous adressa de grands signes.

Halle et moi nous élançâmes, et la femme sur le toit poussa un long cri aigu.

— C'est bien Maman ! m'exclamai-je en m'efforçant de ne pas distancer ma sœur.

Ils se mirent à nous appeler. Des larmes de joie me dégoulinèrent sur les joues. J'étreignis fermement les doigts de Halle, craignant de m'emballer et de courir trop vite pour elle.

Les hommes se précipitèrent dans notre direction, suivis d'une femme. Maman resta sur le toit et visa avec son fusil.

Quelque chose ne va pas.

Maman commençait à paniquer, à hurler des paroles inintelligibles. Je ralentis, forçai ma sœur à s'arrêter, et fis volte-face. Les blés bruissaient. Maman distinguait quelque chose qui nous était invisible. Il y avait des infectés dans le champ. Ils se dirigeaient vers nous.

— Cours ! brailla Maman.

Je regardai derrière moi, serrant plus fort que jamais la main de Halle, et me mis à sprinter vers la ferme. Les hommes se ruaient vers nous, l'arme à la main. Ils devaient être des amis de Maman. Ils étaient tout aussi désireux que Joey de nous ramener à elle.

Ils nous appelèrent, nous faisant signe de bifurquer vers eux. Je pouvais encore accélérer, mais Halle allait à pleine vitesse, et je refusais de l'abandonner.

Elle se mit à pleurer, de peur autant que de soulagement, sachant que, quoi qu'il advienne, notre périple touchait enfin à sa fin.

Un coup de feu claqua dans l'air. Quelques secondes plus tard, un deuxième retentit. C'était Maman. Elle tirait sur les infectés dans le champ. Les détonations survenaient à intervalles réguliers, résonnant chaque fois tel un grondement de tonnerre.

Le premier des zombies apparut entre les tiges. Je m'arrêtai net et me penchai si fort en arrière que je tombai, entraînant Halle dans ma chute.

Les coups de feu se succédèrent, pendant que je reculais tant bien que mal. Une muraille de corps loqueteux et en décomposition se formait entre nous et les hommes venant à notre rescousse. Les créatures étaient si nombreuses. On aurait dit que toute la ville de Shallot nous avait suivies jusqu'ici pour nous arrêter juste avant qu'on rejoigne Maman.

Les hommes et la femme firent un maximum de bruit pour attirer l'attention des infectés, mais ces derniers continuaient de se rapprocher de nous. J'entendis le bruissement des céréales dans mon dos et compris que l'on serait bientôt cernées. J'attrapai Halle et la serrai tout contre moi.

— Maman ! (Un hurlement perçant que j'eus du mal à reconnaître jaillit de ma gorge.) Maman !

Après un nouveau coup de feu, l'infecté le plus proche tomba, sa cervelle explosée se répandant dans la terre rouge. Un autre monstre s'effondra, et je sus que Maman visait en priorité les plus immédiatement dangereux.

Un bras surgit alors et m'attrapa. Halle et moi criâmes à l'unisson, mais l'homme nous remit sur nos pieds et nous abrita derrière lui. Maman abattit une nouvelle créature, mais d'autres arrivaient. L'homme en repoussa une, qui perdit l'équilibre. Un nouveau tir éclata alors, beaucoup plus près.

Notre voisin de Shallot se tenait au bout du canon qui venait de cracher.

— Fonce, Nathan ! cria le voisin à l'homme qui me tenait le bras.

Ledit Nathan nous observa.

— On va faire le tour par l'autre champ, d'accord ? Suivez-moi. Ne me lâchez pas d'une semelle !

On s'enfonça dans les hautes tiges, pliés en deux comme précédemment. Nathan s'arrêta un instant pour écouter, puis on reprit notre fuite.

— Encore un effort, dit-il en nous menant à travers les céréales.

On se retrouva de nouveau sur la piste. Cette fois, on était juste en face de l'allée. On traversa la route et fonça à travers le jardin pour gagner le porche. Une femme aux longs cheveux blonds nous accueillit et nous emmena dans la maison.

Halle se retourna.

— Maman ?

La femme avait de grands yeux inquiets, mais elle lui adressa un sourire réconfortant.

— Elle va rester aider les autres. Vous ne risquez plus rien. Plus rien.

Deux autres filles se trouvaient là, à nous observer d'un air incertain. L'une d'elles devait avoir mon âge, l'autre celui de Halle.

Dehors, les tirs se succédaient. Halle se boucha les oreilles, et je refermai mes bras autour d'elle.

Elle secoua la tête en pleurnichant.

— Où est Maman ?

— Juste dehors. Elle arrive bientôt. Tu te souviens de moi, Halle ? Je suis Ashley, la fille du docteur. On s'est déjà vues.

Halle acquiesça et enfouit sa figure contre mon flanc. Maintenant que nous étions là, attendre devenait un véritable martyre.

Quelques minutes plus tard, le rythme des coups de feu ralentit, avant de s'arrêter complètement, tant sur le toit que sur la route.

— Je crois que c'est terminé, déclara Ashley.

Puis elle rentra la tête dans les épaules quand deux nouvelles détonations résonnèrent.

Elle se précipita dehors, et on lui emboîta le pas.

Elle était là, notre mère, debout sous le porche, à nous regarder sans trop y croire. Je m'effondrai dans ses bras, plaquant ma joue contre sa poitrine. Je sus que Halle était là elle aussi quand j'entendis ses pleurs. On se laissa toutes les trois tomber par terre, et le corps de Maman se mit à trembler, puis à être secoué de spasmes alors qu'elle laissait elle aussi libre cours à ses pleurs.

Elle me souleva le menton et me prit les joues en coupe, m'examinant avec admiration. Elle observa alors Halle, et on se mit à rire avant de repleruler aussitôt.

Nathan et notre voisin ramenèrent la blonde à l'intérieur. Elle beuglait telle une hystérique, les bras tendus vers la route, jusqu'à ce que notre voisin finisse par la faire rentrer. Les murs ne suffisaient pas à étouffer sa détresse.

Nathan suivit des yeux Ashley et notre voisin, jusqu'à ce qu'ils aient disparu derrière la porte, puis il nous considéra avec une forme de respect.

— Tu as des gamines incroyables.

— Miranda ? s'enquit Maman.

Nathan soupira.

— Bryce a été attaqué. Elle a fait son possible pour le secourir. Je n'ai pas pu les rejoindre à temps.

Les épaules de Maman s'affaissèrent, et elle embrassa le visage de Halle, qui pointait sous mon bras. Ses ongles sales s'enfouirent dans ma peau. Je lui déposai un baiser sur le crâne.

— Allez, les filles. Je ne vous lâche plus. Rentrons.

Même si je ne l'avais plus entendue depuis une éternité, la voix de Maman était aussi douce et forte que dans mon souvenir.

Nathan nous aida à nous relever et on rentra tous ensemble. Maman, Halle et moi ne cessions d'échanger des regards en souriant.

— On a trouvé ton message, expliquai-je d'une voix chevrotante.

Maman secoua la tête, l'air incrédule.

— Où est Papa ?

— Il a été mordu, répondit Halle de sa toute petite voix.

— Il nous a forcées à partir, ajoutai-je. Il nous a forcées.

En réalité, il m'avait forcée à l'abattre, mais je ne pouvais pas me résoudre à l'avouer tout haut. Même si je n'avais pas eu le choix, cela restait quelque chose de terrible, et tout le monde dans la pièce m'écoutait.

— Chut, chut, dit Maman en nous embrassant. Depuis combien de temps êtes-vous toutes seules ?

— Je ne sais pas, admis-je. Peut-être une semaine ?

— Waouh, commenta notre voisin. Aussi fortes que leur mère.

Je souris et plaquai de nouveau la joue contre la poitrine de Maman.

— C'est ce que Papa nous a dit quand on est parties. Il nous a dit qu'on y arriverait parce qu'on était aussi fortes que toi.

Maman se tourna vers Nathan, qui tenait les deux autres petites filles par l'épaule. Je voyais bien que cela perturbait Maman qu'on soit restées seules.

— Si tu n'avais pas nettoyé la route, elles n'auraient probablement jamais réussi à traverser Shallot, lui dit Nathan. Tu avais raison. Tout cela n'était pas vain.

Son regard se voila et elle nous étreignit de plus belle.

— Allez, mes amours, venez vous nettoyer. (Halle couina, mais Maman l'embrassa dans les cheveux.) Vous êtes en sécurité, maintenant. (Elle se tourna vers moi.) Depuis combien de temps n'avez-vous plus mangé ? Ni dormi ?

Je fronçai les sourcils en repensant aux quelques grains de riz avalés l'avant-veille.

— Ça fait un moment.

Elle me serra contre elle.

— D'accord, d'accord. Tout est fini, maintenant. Nathan ?

— Je m'en occupe, répondit-il avant de quitter la pièce.

Deux minutes plus tard, il reparut avec des sandwichs. Halle et moi nous en saisîmes et croquâmes dedans à pleines dents. Je croyais que j'aurais besoin d'en réclamer un autre, mais au moment d'avaler la dernière bouchée, j'étais déjà pleine.

Nathan nous tendit ensuite un verre d'eau à chacune, et on le vida d'un trait. Halle s'essuya la bouche du poignet.

— Allez, dit Maman. À la douche.

On retourna dehors pour se déshabiller. Nos vêtements étaient si sales qu'ils tenaient debout tout seuls. Maman était à genoux et se servait de torchons plongés dans une bassine pour frictionner Halle, tandis que je me lavais sans aide. J'étais plus gênée par ma crasse et mon odeur que par le fait d'être toute nue dehors.

Il y avait plusieurs tombes sous l'arbre, et Maman se tourna dans cette direction.

— Le Dr Hayes, sa compagne et notre ami Cooper, expliqua-t-elle. Le

petit copain d'Ashley, précisa-t-elle. Vous vous souvenez d'elle ? C'est la fille du docteur.

— Et son copain est mort ? demandai-je.

Maman fit la moue.

— En sauvant la vie de Zoe. C'est la fille de Nathan. L'autre s'appelle Elleny.

— Est-ce que c'est aussi la fille de Nathan ? s'enquit Halle.

Maman lui versa un peu d'eau sur la tête puis fit mousser un peu de savon au creux de ses mains. Elle frictionna les cheveux de ma sœur jusqu'à ce que sa blondeur réapparaisse. Elle secoua la tête.

— Elle nous a trouvés.

— Le grand monsieur était notre voisin à Shallot, déclarai-je.

— Skeeter ? s'étonna Maman.

— C'est lui, Skeeter ? Si j'avais su... Il habitait la maison d'à côté, à Shallot.

Elle marqua une pause.

— Attends, qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je vous ai vus. (Je m'essuyai avant d'enfiler un tee-shirt propre, mais dix fois trop grand.) Tout votre groupe, le jour où vous êtes partis avec Skeeter. Mais je ne savais pas que c'était toi.

Maman, incrédule, considéra le sol en béton sur lequel on était assises.

— Vous étiez juste là ?

J'acquiesçai.

Elle serra fermement les paupières.

— Alors, vous étiez là depuis tout ce temps ? Et hier soir, quand on a dormi sur place ?

— Joey est venu chez nous, dit Halle. Quand il a compris qui on était, il a voulu nous emmener jusqu'à toi, mais il s'est fait mordre, alors on est restées à l'intérieur.

Maman se couvrit la bouche pendant que Halle lui racontait notre calvaire – depuis le moment où Papa était allé la chercher à l'école, jusqu'à notre arrivée au sommet de la colline de terre rouge.

— Mon Dieu, commenta Maman en secouant la tête.

Sa main tremblait. Elle ferma de nouveau les yeux, prit une grande inspiration, expira longuement.

— Joey était quelqu'un de bien. Ça ne m'étonne pas qu'il ait essayé de vous secourir. Je suis tellement navrée pour votre père.

— Maman ? dis-je. On ne l'a pas laissé.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il a été mordu aussi. Il est tombé très malade, et...

Ma voix se brisa. Je fus incapable de poursuivre.

— Oh, non. Non, non, non...

Je crus d'abord que je l'avais déçue, puis elle me prit dans ses bras et me serra.

— Je suis navrée que tu aies dû faire ça, Jenna. Grand Dieu, tu es si courageuse. (Son souffle était saccadé.) Mais vous êtes là, maintenant, nous sommes toutes réunies. Je sais que votre père serait très fier de vous.

Une fois que Halle eut passé à son tour un tee-shirt démesuré, Maman nous accompagna à table, et on put manger de nouveau. Cette fois, c'étaient des pêches au sirop. On les goba presque, avant de boire chacune un immense verre d'eau.

Le ventre plein, on alla se coucher dans une des chambres.

— Vous avez eu une longue journée, dit-elle en nous ouvrant le lit.

On grimpa à l'intérieur sans rechigner.

Halle agrippa fermement le poignet de Maman.

— Ne pars pas, Maman.

Elle secoua la tête, porta les doigts de ma sœur à ses lèvres, et répondit :

— On ne sera plus jamais séparées.

— C'est promis ? demanda Halle.

— Promis. Vous êtes si courageuses, ajouta-t-elle avant d'embrasser Halle sur le front. (Puis elle me regarda dans les yeux et me caressa la joue.) Si courageuses.

Elle s'assit sur une chaise dans un coin de la pièce pendant que Halle et moi restions paisiblement allongées en attendant le sommeil. Elle nous observait, et je l'observais. J'avais presque peur de fermer les paupières. Peur de me réveiller à Shallot et de découvrir que ça n'était qu'un rêve.

Pendant quatre mois, je n'avais eu qu'un objectif en tête. Maintenant qu'on avait enfin retrouvé Maman, après avoir lutté si fort pour survivre, la crainte que ça n'arrive jamais fut remplacée par la crainte que ça nous soit retiré.

Bientôt, cependant, mes paupières s'alourdirent, et je plongeai dans le sommeil. Les quarante-huit dernières heures défilèrent dans ma tête, m'avalèrent tout entière avant de me recracher dans les couloirs du collège Bishop, où je rigolais avec mes copines et mes profs, avant de dire bonjour à Papa, venu me chercher après l'école dans son uniforme bleu. Mais cette fois, Maman était avec lui, et je savais que tout irait bien.

*

J'entrouvris les yeux et cillai. Le soleil se déversait par la moitié supérieure de la fenêtre. Je tendis la main vers Halle, ne sentant rien d'autre qu'un oreiller et des draps froissés.

Je me redressai précipitamment, paniquée, le cœur battant à tout rompre. Mes épaules se détendirent légèrement quand je vis Maman m'observer depuis sa chaise, avec Halle endormie en boule sur ses genoux.

— Bonjour, roucoula-t-elle.

Je soupirai de soulagement et me rallongeai aussitôt.

— Merci, mon Dieu.

Maman sourit.

— Je sais. Moi aussi, je me suis réveillée en craignant que ce ne soit qu'un rêve. Mais vous êtes là, et moi aussi, et on va toutes bien.

— Est-ce que les autres dorment encore ? demandai-je.

Elle secoua la tête.

— Les garçons sont dehors, en train d'enterrer Miranda et Bryce. On fera une petite cérémonie quand Ashley s'en sentira capable.

— Miranda était sa sœur, me rappelai-je.

— Oui, confirma Maman.

— Est-ce qu'il y a de l'essence, dans les voitures dehors ?

— Un peu. Pourquoi ?

— On a laissé des gens à Fairview il y a environ un mois. Il y a des petits enfants, des bambins encore plus jeunes que Halle. J'espérais qu'on pourrait aller les chercher.

— J'en parlerai aux autres. Je parie qu'ils seront d'accord.

Je laissai échapper un nouveau soupir.

— La situation a été horrible pendant si longtemps que ça fait bizarre de se dire que tout va bien.

— Je sais.

— Je suis juste triste que Papa ne soit pas là.

— Je le suis aussi, ma puce. Je suis tellement désolée. *Tellement* désolée. Je n' imagine même pas combien ça a dû être dur pour toi, de survivre seule en veillant sur ta sœur.

— Je ne saurais même pas l'expliquer.

— Si un jour tu veux essayer, sache que je serai toujours là pour t'écouter.

— Merci, répondis-je.

On frappa doucement à la porte.

— Entrez, dit doucement Maman. Coucou, Elleny. Voici Jenna, ma fille aînée.

— Coucou, dit Elleny avec un sourire timide. J'ai beaucoup entendu parler de toi.

Elle me faisait penser à Chloe, ce qui me rappela combien mon amie me manquait.

— Nate dit qu'Ashley est prête, reprit-elle.

Maman acquiesça avant de réveiller tendrement Halle en l'embrassant sur la tempe.

— Debout, mon bébé.

— Quoi ?

Halle regarda autour d'elle, les yeux écarquillés.

Maman l'aida à mettre ses lunettes.

— Coucou, lui dit-elle avec un sourire.

Halle lui passa les bras autour du cou.

— Maman !

Maman ferma les paupières et l'étreignit fermement.

— Il faut que je sorte dire au revoir à nos amis. Vous voulez bien venir avec moi ?

Halle descendit des genoux de Maman, et on les suivit, Elleny et elle, jusqu'à l'extérieur. On était encore pieds nus. Le tee-shirt que je portais me tombait presque aux genoux, tandis que celui de Halle traînait presque par terre. Nathan avait lavé nos vêtements la veille au soir, mais ils étaient encore en train de sécher.

Ashley, Nathan, Zoe et Skeeter étaient debout, près de deux monticules de terre fraîche.

Les yeux d'Ashley étaient rouges et bouffis, mais elle sourit en nous voyant, Halle et moi.

— Coucou, les filles, murmura-t-elle.

Je lui souris à mon tour, mais je savais exactement ce qu'elle ressentait et me demandais comment elle pouvait faire autre chose que pleurer. Puis mon regard glissa vers les autres tombes. Son père était enterré ici, ainsi que son petit copain. J'ignorais si, à un moment, un deuil cessait d'être aussi douloureux. Peut-être qu'elle s'était habituée à la douleur, ou peut-être que nous voir lui changeait les idées.

Nathan parla de Miranda, de Bryce, de la façon dont ils s'étaient sacrifiés pour nous sauver, Halle et moi, puis tout le monde raconta des anecdotes rigolotes à leur sujet. Ashley, Nathan et Zoe déposèrent des fleurs sur chacune des tombes, puis on retourna tous s'asseoir sous le porche.

— Ça me fait bizarre d'être assise ici sans scruter la colline en attendant les filles, déclara Maman.

Elle était installée entre nous deux, les bras autour de nos épaules.

Le blé dansait dans la brise matinale, sifflant doucement à l'unisson avec le vent qui jouait dans les branches. Maman posa sa joue sur mon crâne quand Halle grimpa sur ses genoux. Sa mine paisible trahissait son état de béatitude. Nous l'avions enfin retrouvée. Quand elle tendit la main pour se saisir de celle de Nathan, je compris que nous venions de parachever le bonheur qu'elle était parvenue à trouver à la fin du monde.

Merci d'avoir lu *Monsters* ! C'était pour moi un roman très personnel et difficile à écrire, et je vous suis infiniment reconnaissante de m'avoir permis de le partager avec vous.

Remerciements

Il y a deux sortes d'auteurs : ceux qui ont tout le temps du monde avant la date de remise, qui peuvent se permettre de tout bien peaufiner des semaines à l'avance, et ceux qui avancent à deux cents à l'heure en s'accrochant à leur siège, les cheveux ébouriffés par le vent, la boucle d'oreille arrachée par une bourrasque. Un grand merci à mon attachée de presse, Autumn Hall, à mon éditrice/correctrice, Jovana Shirley, et à la graphiste responsable de la couverture, Sarah Hansen, de ne m'avoir pas tenu rigueur d'appartenir à la seconde catégorie.

Merci aussi à Danielle Lagasse, Kelli Spear et Jessica Landers, qui sont à la tête d'un sacré groupe de femmes fortes (et de trois hommes). Vous dirigez une boîte énorme, et vous arrivez à le faire proprement, dans un bon esprit, proche des gens, tout en restant concentrées sur vos objectifs, même si cela implique parfois de jouer les méchantes. Je vous serai éternellement reconnaissante, à vous et à toute l'équipe, de m'avoir toujours soutenue et permis de garder le sourire dans les moments difficiles.

Merci à l'auteur Eden Fierce qui m'a beaucoup inspirée pour le personnage de Jenna, et qui m'a aidée à baptiser certains professeurs. Je sais que tu me les as suggérés parce qu'ils signifiaient quelque chose pour toi.

Ce qui m'amène à remercier Mme Stuckey, M. Hilterbran et Mme Siders pour avoir fait toute la différence.

Merci à Chloe-Beth pour le prénom !

Merci à Mlle Katy d'avoir tenu compagnie au bout de chou pendant que je chaussai les multiples casquettes d'un écrivain.

Merci à mon mari d'être aussi compréhensif et d'accepter de dormir seul, les nombreuses nuits où je lutte contre la date de remise.

Merci à l'auteur Teresa Mummert. Honnêtement, certains jours, j'ai l'impression que c'est grâce à toi que je n'ai pas craqué. Que je suis restée

forte. Que j'ai gardé le sourire. Tu m'as aidée à me concentrer sur ce qu'il y avait d'important. Merci d'être une si bonne amie.